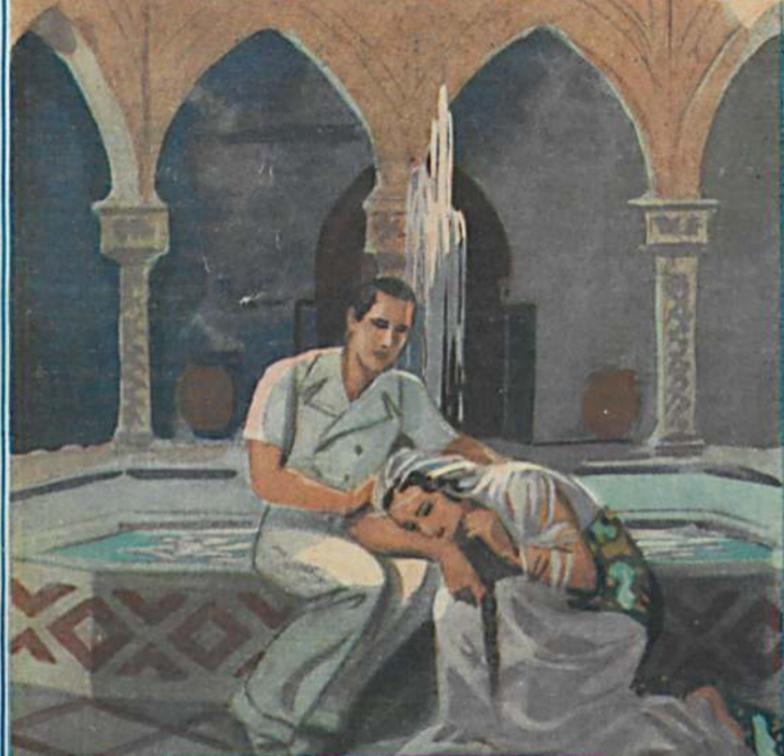


Marguerite GEESTELINK

L'OR DU LIBAN



2^{FRS}

COLLECTION FAMA

94, Rue d'Alésia

PARIS XIV^e



VIENT DE PARAÎTRE

un nouveau roman
de
FRANÇOISE ROLAND

LE CLOS DES CERISIERS

Françoise Roland, écrivain au style mouvementé, vivant, ne raconte pas ce que font ses héros. Elles les montre en action, tels qu'ils sont, tels que les a pétris la vie... tels qu'ils souffrent...

Et ce second roman, tout frémissant de mouvement, d'émotion, de gaieté parfois, ne fait que confirmer la jeune réputation de l'auteur de ce livre douloureux et poignant qu'est

" De la Sorbonne au Calvaire "

EN VENTE
PARTOUT

TALLANDIER

PRIX :
15 fr.

c90877

L'OR DU LIBAN

C 90877

MARGUERITE GEESTELINK

L'OR DU LIBAN



ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC^e LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

L'OR DU LIBAN

CHAPITRE PREMIER

LA MORT D'UN PERE

Une atmosphère presque irrespirable, où stagnait l'odeur des médicaments, emplissait la chambre hermétiquement close.

Bien qu'on fût à peine au milieu du jour et qu'au dehors un soleil éclatant répandit ses splendeurs sur le jardin et la campagne environnante, le malade avait exigé que les rideaux demeurassent fermés, car la lumière blessait ses paupières alourdies.

Dans un coin, deux femmes qui se tenaient serrées l'une contre l'autre épiaient avec une horrible angoisse le souffle qui devenait de plus en plus rauque et irrégulier.

— Mademoiselle Irène, je crois qu'il faudrait aller chercher le prêtre.

La jeune fille eut un geste désespéré.

— Nais, tu sais bien que, déjà trois fois, il l'a refusé !

— On ne peut cependant le laisser partir comme un païen ; il a reçu le baptême. Alors ?...

Douloureusement, celle qui bientôt serait orpheline se tordit les mains.

— Tu as certainement raison, mais j'aurais voulu at-

tendre l'arrivée de mon frère. N'importe, je vais le préparer. Va vite, ma bonne, et à la grâce de Dieu.

— Vous n'allez pas rester toute seule ? Voulez-vous que je dise à Louise de monter ?

— Non, non. Le docteur va arriver d'un instant à l'autre. Louise le recevra et le conduira ici.

— Mais, que ferez-vous dans ce noir, auprès du pauvre Monsieur ?

— Je prierai, Naïs.

— Si encore vous aviez permis à Monsieur Georges de demeurer ici. C'est votre fiancé ; dans deux mois, vous deviez l'épouser.

— Je préfère être seule. Va vite.

— Pauvre petite, murmura la servante en quittant le divan sur lequel elles étaient blotties toutes deux. Elle glissa comme un fantôme dans la pénombre de la vaste chambre. Sur le seuil, elle se retourna encore et jeta un regard vers le lit où Monsieur de Morangis souffrait les affres d'une longue agonie.

— Si encore Monsieur Pierre avait pu arriver par le train du matin, se disait-elle, tout en descendant les marches d'un antique escalier de pierre à rampe de fer forgé ; mais elle songeait qu'il y avait loin de Saint-Cyr, où le frère d'Irène achevait sa dernière année jusqu'à ce mas, bâti en pleine campagne provençale, entre les derniers contreforts des montagnes des Maures et la mer.

Quand elle fut parvenue au rez-de-chaussée, Naïs, posa sur ses nattes grisonnantes, qu'elle enroulait à la façon d'un diadème, le grand chapeau de paille noire destiné à la préserver contre les ardeurs du soleil de juin et se dirigea vers la cuisine, une immense et fraîche pièce dallée où deux servantes, assises sur des sièges bas, cousaient tout en devisant à voix basse.

Ce silence que chacun observait, même le vieux jardinier, dont on apercevait, par la fenêtre ouverte, la silhouette noueuse, courbée sur son râteau, était pour ces âmes simples leur façon de manifester le respect que leur causait la redoutable approche de la mort.

— Je vais jusqu'à la cure, annonça Naïs qui tenait dans cette maison sans maîtresse la place prépondéran-

te d'une sorte de gouvernante. Oui. Le pauvre Monsieur est très mal. Il faut prévenir l'abbé Vidalet.

— L'abbé Vidalet, bonne Mère ! Mais, voilà plusieurs fois qu'il vient censément faire une visite à Monsieur. Et lui qui le recevait si bien avant sa maladie, il m'a défendu de le laisser monter, objecta la brune Maria qui, de saisissement, avait laissé tomber son ouvrage.

— Il le recevra aujourd'hui, c'est moi qui vous le dis. Notre Monsieur n'est point un mécréant, peuchère ! Depuis la mort de la pauvre Madame, il ne manquait jamais, le Dimanche, d'accompagner les enfants à la Messe.

— Faut-il vous remplacer auprès de Mademoiselle ?

— Non, ma fille. Il est calme en ce moment, et puis, il faut guetter le docteur, car sa voiture mécanique écrase toutes les plates-bandes de fleurs. Veillez à ce qu'il la laisse devant la grille. Personne ne viendra la lui voler, Bon Diou ! Si Mademoiselle Irène a besoin de vous, elle sonnera, pardi !

De son pas allongé de campagnarde, Naïs s'éloignait déjà.

Elle franchit la grille toujours ouverte et, devant elle, ce fut l'étendue ensoleillée, le chemin sinuant entre les champs où, seule, l'ombre violette des oliviers reposait un peu le regard que blessait l'implacable flambement de l'été Provençal.

Après le départ de la gouvernante, Irène dont les paupières ne parvenaient plus à contenir les larmes, s'approcha doucement du grand lit autour duquel retombaient, selon la mode du pays, des rideaux de cretonne ; elle posa sa main sur les doigts couleur de cire qui s'abandonnaient parmi les draps, froissés par une nuit de fièvre.

— Papa ! appela-t-elle à demi-voix, seulement pour se convaincre que le malade pouvait encore l'entendre.

M. de Morangis était jusqu'alors demeuré immobile, secoué seulement par la respiration spasmodique qui, après avoir soulevé sa poitrine passait, sifflante, entre ses lèvres sèches. Il tourna lentement son visage vers celle qui l'appelait, puis, dans le creux profond des orbites, les paupières se soulevèrent :

— Papa ! répéta la jeune fille sur un ton déchirant d'angoisse et de supplication.

Les lèvres du moribond s'agitèrent :

— Pierre ! parvint-il à articuler.

Mon frère est prévenu que tu es tombé malade, nous l'attendons d'un instant à l'autre.

— Oui. Oui, qu'il vienne, je veux le revoir avant... C'est pour lui, pour toi ; mais, ce secret, je ne puis l'emporter avec moi. Vous me pardonnerez, mes enfants chéris ?

Effrayée par ces propos qu'elle jugeait incohérents et dictés par le délire, Irène se pencha sur le front moite. Elle en essuya précautionneusement la transpiration perlant aux tempes.

— Papa, je t'en prie, ne te tourmente pas. Tu sais combien nous t'aimons et te respectons.

— Il faudra pourtant que vous sachiez ; et cela, avant l'heure que je m'étais fixée.

Le regard immobile, comme s'il était tourné vers une vision intérieure, le malade demeura un instant silencieux. Irène voulut en profiter pour le préparer à la visite qu'elle souhaitait et redoutait à la fois.

— En attendant la venue de Pierre, ne désirerais-tu pas recevoir la visite de M. le Curé ? Voici plusieurs fois qu'il se dérange depuis que tu es tombé malade. Cela ne serait pas bien de lui fermer ta porte. J'aurais tant de plaisir à ne point le recevoir par de mauvaises paroles. Il t'aime beaucoup, tu le sais bien.

— Mon Dieu ! rendre mes comptes, murmura la voix oppressée ; et la jeune fille ne put comprendre s'il y avait dans cette poignante invocation, de la peur ou bien un souvenir de l'éducation chrétienne que M. de Morangis devait à sa famille.

Sans doute, le malade avait-il épuisé ses faibles forces car il laissa de nouveau sa tête s'enfoncer au creux des oreillers. Sur ses yeux, déjà dépourvus de lumière, ses paupières s'abaissèrent et il reprit son effrayante immobilité.

A bout de courage, Irène était retournée à sa place, dans le coin d'ombre où ses larmes pouvaient couler librement. C'était, maintenant, toute une évocation de la vie passée qui se déroulait devant elle.

Aussi loin que sa mémoire d'enfant pouvait remonter, elle se trouvait auprès de ce père chéri qui bientôt la laisserait seule sur l'âpre chemin de la vie.

Quand elle était toute petite fille et que sa mère vivait encore, la famille demeurait à Paris. Elle revoyait le logis, proche du parc Monceau où, chaque jour, on la conduisait jouer avec son frère qui avait juste dix-huit mois de moins qu'elle.

Puis, venait la triste période où la santé de Mme de Morangis commençant à donner de graves inquiétudes, on chercha de meilleurs climats avec l'espérance toujours déçue que la malade retrouverait des forces parmi des décors nouveaux et une température plus clémente.

Pau, Biarritz, la Côte d'Azur. De ces stations, douloureuses pour le père qui voyait chaque jour décliner la santé de sa femme bien-aimée, les enfants, qui ne comprenaient pas encore le terrible drame de la mort, conservaient des visions émerveillées.

Qu'ils étaient nombreux, les Palaces où ils s'étaient installés, pleins d'espoir, et d'où ils avaient fui après une douloureuse rechute de la malade, comme emportés par un vent de désastre...

Malgré les consultations prises aux plus grandes sommités médicales, malgré l'argent prodigué, le mal empirait toujours. On avait, en désespoir de cause, conseillé à la triste famille de passer tout l'hiver en Algérie. Déjà, le départ était arrêté, mais Thérèse de Morangis s'était opposée à cet inutile voyage. Elle ne s'illusionnait plus sur ses chances de guérison. Elle acceptait avec résignation la séparation inéluctable.

Ses dernières lueurs d'existence, elle voulut les employer à regagner la demeure où s'était écoulée son enfance, ce mas provençal qui avait été la propriété de ses parents. Là, soufflait le vent que parfumait l'odeur des pins maritimes mêlée à celle de la mer dont on apercevait au loin, tel un miroir infiniment bleu qui se ridait sous les caresses de la brise, le déroulement monotone.

Irène était alors âgée de dix ans et le petit Pierre avait dépassé sa huitième année. La jeune fille ne devait jamais oublier la tragique grandeur de cette mi-

nute où, conduite par la bonne Naïs, elle pénétra dans la chambre, parée comme un reposoir, où la mourante venait de recevoir les derniers sacrements.

Thérèse de Morangis ne pouvait presque plus parler mais une sorte de rayonnement intérieur illuminait son visage émacié qui avait été si charmant.

Elle embrassa l'un après l'autre les deux enfants qui sanglotaient puis, d'un geste tâtonnant, elle chercha la main de son mari, et ce fut alors que la petite fut frappée par les traits crispés de son père, cette douleur farouche et désespérée qui contrastait tellement avec la douce résignation de celle qui allait les quitter.

Cette triste date marqua un changement dans leur existence. Du jour au lendemain, M. de Morangis renonça brusquement à la vie mondaine et large qu'il avait menée jusqu'alors pour se confiner avec ses enfants dans la vieille maison à peine confortable où sa femme avait voulu passer les dernières semaines de sa courte vie. L'intérêt des deux petits, le souci de leur éducation auraient cependant exigé que, les premiers mois du deuil passés, le veuf se décidât à regagner Paris ou, tout au moins, une grande ville.

On aurait pu croire qu'en même temps que ses plus chères affections lui étaient ravies, il avait perdu presque toute sa fortune.

Il n'en était rien, pourtant. Les visites d'un homme d'affaires, chargé non seulement de réaliser ce qu'il possédait à Paris, mais de gérer d'importants capitaux, auraient pu rassurer Irène à cet égard, si la fillette, devenue presque une jeune fille, n'avait eu des goûts pleins de simplicité et ne se fut attachée à ce pays qui était celui de la lignée maternelle.

A la vive satisfaction de Naïs, la nurse ayant été congédiée, c'est elle qui avait la charge de veiller sur les deux enfants.

Pourtant, comme elle n'aurait pu prendre utilement la direction de leurs études et que le pays n'offrait aucune ressource, il fallut se résigner à mettre Irène en pension et le petit Pierre au collège.

La fillette passa à Hyères, dans un établissement tenu par des religieuses, de paisibles, mais un peu monotones années. Les hautes murailles semblaient vou-

loir barrer la route à tous les bruits du monde. En sortant de cette paix monacale, la tristesse de son propre logis lui paraissait moins surprenante.

Chaque fois que les vacances lui permettaient de revenir au Castelroux, Irène se sentait prise davantage par les liens puissants qui viennent du passé. Elle aimait la grande maison que l'été laissait froide et sombre, parmi la pénombre des volets clos, les coteaux où mûrissait le raisin sous les caresses d'un soleil de feu, toute cette campagne brûlée par la lumière, rafraîchie par la brise venue de la mer, terre fertile en contrastes, ardente parfois comme un site tropical, ou bien verte et agreste au creux des ravins profonds, avec ses contreforts boisés et ses sauvages retraites où l'on découvre parfois la piste des sangliers.

Abritées entre des pans de granit rouges, violets ou noirs, on découvrait d'idéales petites plages recouvertes d'un sable fluide et doré où la Méditerranée étale l'écume de ses vagues d'un bleu profond.

Et surtout, Irène ressentait auprès de son père toujours mûré dans sa douleur, un sentiment indéfinissable où il entraînait une sorte de pitié attendrie et un infini désir de protection.

A dix-huit ans, ayant, selon le désir de M. de Moranigis, pris ses brevets comme une assurance contre un possible revers de fortune, Irène regagna le Castelroux pour le quitter le plus tard possible, affirmait-elle de la meilleure bonne foi du monde.

Pourquoi aurait-elle désiré autre chose que cette vie paisible qui s'ouvrait devant elle et que, bientôt, l'amour se plut à venir enchanter. Chaque été, lorsque la période des vacances réunissait le frère et la sœur, à leurs jeux d'abord, plus tard, à leurs conversations et à leurs promenades, un camarade était étroitement mêlé, si étroitement que la jeune fille ne se figurait point que sa joie pourrait être complète si le franc sourire de Georges Vallary et son beau regard affectueux et loyal n'avaient pas été là pour l'accueillir dès son arrivée à la petite gare que quelques kilomètres séparaient du mas.

Les parents de Georges habitaient, entre la route de Toulon et la mer, une spacieuse villa que M. Vallary

— lequel possédait des hauts-fourneaux dans la région de Saint-Etienne — avait achetée afin de se reposer, loin du souci des affaires, dans un climat idéal et parmi un des plus beaux sites de la Provence. Tout naturellement, des rapports de bon voisinage s'étaient établis, surtout entre les trois enfants, car M. de Morangis faisait état de son deuil pour décliner les invitations de l'industriel et de sa femme.

Georges, bien qu'il fût l'aîné des trois, avait tout de suite subi le prestige de la fillette, si jolie avec ses grands yeux qui semblaient changer de couleur comme se transforme la nature : bleus, quand le ciel était serein, gris, lorsque les nuages pesaient sur la campagne, parfois d'un vert glauque qui rappelait la nuance des vagues battues par le mistral, ou bien d'un violet profond aux heures crépusculaires où toute la nature se pare de prestiges qui, bientôt, s'estompent et disparaissent sous les cendres amoncelées de la nuit. Il était difficile de résister à la prière de ce beau regard quand il se faisait tendre et suppliant ; aussi le jeune garçon traitait-il sa compagne de jeux comme une petite souveraine.

C'était le prélude d'un grand amour, un amour qui, tout naturellement, toucha Irène et la flatta. A l'âge où bien des jeunes filles interrogent l'avenir qu'elles peuplent, au gré de leur imagination, de rêves et de désirs qui trop souvent ne se réaliseront pas, Irène de Morangis savait que le bonheur était à portée de sa main et que personne ne mettrait obstacle aux charmants projets, dont, avant la maladie qui avait terrassé M. de Morangis, on commençait à parler ouvertement.

Même sans ces alternatives de souffrances et de demi-guérison qui depuis deux ans minaient les forces du père et le conduisaient, lentement mais sûrement, au tombeau, la date du mariage aurait-elle déjà été fixée, puisque, en principe, il était convenu que les noces se célébreraient dès que Pierre de Morangis aurait obtenu son premier galon d'officier.

Reçu brillamment à Saint-Cyr, le jeune homme n'avait plus qu'un dernier concours à subir avant d'entrer dans la carrière que lui-même avait choisie.

Un été, deux ou trois mois à peine, cela semble bien court quand on a devant soi toute la vie pour s'aimer ; aussi Irène attendait-elle sans fièvre, se plaisant peut-être à prolonger ce temps précieux où, leurs fiançailles n'étant pas encore officielles, il lui était permis de taquiner ce grand garçon auprès duquel elle se sentait si frêle et si forte à la fois, faible de toute sa fragilité féminine, plus puissante qu'une reine puisqu'il l'avait élue.

— Irène !

La jeune fille, brusquement arrachée à ses pensées, se précipita vers le malade.

— Irène, je me sens bien mal. Donne-moi cette potion qui me rend quelques forces.

— Mais, père, le docteur a dit de ne pas abuser !

— Je sais, je sais, mais il ne faut pas que je perde conscience avant...

Un bruit de pas retentit dans le couloir dallé. Une sorte d'angoisse agrandit les yeux du malade.

— Le moment est venu, fit-il, cependant qu'il ne quittait pas, de son pathétique regard où la mort mettait son ombre, la porte qui allait s'ouvrir.

Doucement, le battant s'écarta et, sur le seuil, une svelte silhouette se profila :

— Pierre, mon fils.

Le Saint-Cyrien s'était élancé. Il s'agenouilla devant le lit, le front posé sur la main qui tâtonnait vers lui.

— Te voilà, il n'est pas trop tard ! C'était pour vous, mes chéris, pour vous !

M. de Morangis détourna la tête. Il s'aperçut que la chambre s'était emplie de monde. C'était d'abord le docteur qui restait immobile, comprenant que son rôle était terminé, puis, à côté de lui, Naïs et les servantes essuyant leurs larmes et, derrière eux, la solide carrure de l'abbé Vidalet.

Ce fut vers ce dernier que le mourant fit un geste d'appel :

— Monsieur le Curé, le temps est compté. Il faut que vous receviez ma confession.

— Je ne demande pas mieux, mon fils, et celui qui m'envoie, croyez-le, est prêt à vous recevoir dans sa miséricorde.

Lentement, les assistants se dirigeaient vers la porte, mais Irène et Pierre, qui s'étaient joints, se retournèrent encore lorsque la voix chérie jeta, comme un dernier appel, leurs deux noms :

— Pierre, Irène, mes enfants, pardonnez-moi !

La porte se referma, laissant en tête-à-tête celui qui avait le droit d'absoudre et celui qui implorait d'être pardonné.

CHAPITRE II

LE SECRET D'UNE VIE

Après la triste cérémonie à laquelle avaient assisté les voisins qui, tous, éprouvaient une sympathie mêlée de respect pour l'homme que l'on venait de conduire à sa dernière demeure et qui ressentaient la plus sincère pitié envers les deux orphelins, Irène et Pierre, appuyés l'un à l'autre, suivis par le groupe sanglotant des servantes, avaient regagné leur demeure.

Georges Villary aurait bien voulu les accompagner. Il était arrivé le matin même, au reçu d'un télégramme que son ami lui avait adressé et qui l'avait suivi de Saint-Etienne à Strasbourg où un voyage d'affaires — il était depuis peu l'associé de son père — l'avait brusquement appelé. Il n'avait pu exprimer que bien imparfaitement la part qu'il prenait à la douleur de ses camarades d'enfance. Sur le seuil du cimetière, Irène avait tourné vers lui ses yeux noyés de larmes et lui avait seulement dit : « Au revoir . »

Sans doute, désirait-elle se trouver seule, mais ne comptait-il pas déjà parmi cette famille dont le chef s'en était allé, laissant une orpheline dont lui seul, bientôt, serait l'appui ? Pourtant, il s'était incliné. Longuement, il avait serré entre les siennes la petite main gantée de noir. Dans cette étreinte, il avait cru faire

passer tous les sentiments dont son cœur débordait, mais Irène avait détourné son regard et, prenant le bras de son frère, elle s'était éloignée comme si elle n'avait pas compris.

Malgré que chacun s'efforçât de cacher à l'autre le désarroi qui l'étreignait devant le vide de ces pièces où le passage de la mort paraissait marqué pour toujours, Irène ne put maîtriser ses sanglots. Tendrement, le jeune Saint-Cyrien l'avait guidée vers un canapé. D'un bras protecteur, il entourait les épaules que soulevaient des spasmes douloureux.

Il ne savait quels mots trouver pour apaiser ce désespoir quand Naïs, dont le visage ridé ruisselait encore de larmes, vint les prévenir que M. le Curé demandait à être reçu.

Depuis la tragique minute, l'affreux cérémonial de la mort avait envahi la demeure. Douloureuse et désespérée, l'orpheline avait oublié les étranges paroles qui avaient été les dernières prononcées par son père.

Maintenant que le prêtre s'avançait vers elle, Irène entendait, comme si un écho intérieur le lui eût répété, le pathétique pardon que M. de Morangis avait réclamé de ses enfants et son cœur se serrait sous le pressentiment d'une révélation qui allait, peut-être, ajouter encore au faix de son légitime chagrin.

Le visage de l'abbé Vidalet était grave mais une infinie bienveillance s'y lisait. Il s'assit et retint à ses côtés le frère et la sœur impressionnés.

— Mes enfants, dit-il, j'ai une mission, une très délicate mission à remplir envers vous. C'est, vous le devinez, votre cher papa qui m'en a chargé. Il est des choses qu'il faut que vous sachiez, des choses qui remontent à un lointain passé. Mais, avant tout, mes chers amis, promettez-moi de ne pas juger votre père. Il a souffert à tel point que ses fautes, s'il en a commises, sont expiées en partie. Le reste vous regardera, et c'est pourquoi je suis ici, pourquoi j'ai accepté cette tâche de tout vous révéler. D'ailleurs, voici des papiers, des notes écrites de la main de votre père qui confirmeront ce que je vais vous dire et vous aideront à accomplir le dernier désir de celui que vous pleurez.

Irène eut un geste comme pour écarter d'elle le ca-

lice qui se présentait. Par contre, Pierre demeurait calme et attentif.

— Parlez, Monsieur le Curé, dit-il simplement.

Quand la voix du prêtre cessa de se faire entendre, un long et poignant silence se creusa. Le visage enfoncé entre ses deux mains jointes, Irène pleurait ou réfléchissait : quant au Saint-Cyrien, il avait croisé les bras sur sa poitrine, et, le regard fixé devant lui, il semblait évoquer ce passé, à la fois coupable et pourtant si digne de pitié, qui avait été celui de Jean de Morangis.

Trompé par ce silence, l'abbé Vidalet conseilla :

— Il ne faut point vous hâter de juger. Moi qui ai reçu les ultimes pensées de votre pauvre papa, je sais quelle raison puissante a déterminé son acte, je comprends aussi pourquoi, alors qu'il aurait pu alléger sa conscience et réparer sa faute, il a gardé jusqu'au bout ce silence qui le torturait. Il s'était assigné un terme. Le jour où vous seriez officier, mon cher Pierre, et le jour où Mlle Irène serait devenue la femme de Georges Villary. Le Castelroux et les biens venant de sa mère devaient servir de dot à votre sœur. M. de Morangis espérait obtenir votre agrément, puisque cette petite fortune est votre propriété à tous deux. Hélas ! Dieu n'a pas permis la réalisation de ces projets, il a rappelé à lui le pêcheur, mais en lui envoyant un repentir qui atténua de beaucoup ses torts.

— Un repentir, Monsieur le Curé. Ce n'est point suffisant. C'est une restitution complète qu'il faut faire.

— J'étais sûr de votre réponse, mon cher Pierre. Voici les papiers laissés par M. de Morangis. Agissez selon votre conscience et comptez sur moi, si mon modeste appui peut vous être utile.

Trop ému pour prolonger davantage l'entretien, l'abbé Vidalet tendit les bras au jeune homme, serra affectueusement la main tremblante d'Irène et s'éloigna rapidement. Machinalement, la jeune fille s'était avancée vers la fenêtre qui ouvrait sur le jardin. Elle vit, sous le grand soleil qui brûlait dans un ciel sans nuages, se profiler la haute stature du prêtre que sa soutane noire faisait paraître plus imposante encore.

Dans la chambre dont les rideaux étaient demeurés

fermés et où régnait encore ce désordre tragique qui suit le définitif départ, le frère et la sœur s'étaient enfermés. Silencieusement, pieusement, ils avaient feuilleté le dossier que le défunt légua à leur fidèle tendresse.

De vieilles lettres, des notes de voyage écrites au jour le jour ; puis, sur papier timbré, le contrat qui avait fait sa fortune tout en le vouant au remords ; enfin, des cartes, des plans et une véritable confession, plus détaillée que l'aveu verbal dont il avait, sur le seuil de la mort, libéré sa conscience bourrelée.

En 1903, le père de Jean de Morangis — docteur en médecine et déjà chargé d'un service à l'Hôpital de la Pitié — avait été sollicité de venir enseigner à la Faculté de Beyrouth.

Beyrouth, ville prestigieuse, avec ses maisons qui ont un faux air Vénitien, pour toile de fond, les neiges du Liban que viennent teinter de rose les premières lueurs de l'aurore et pour toiture, l'éclatante coupole d'un ciel couleur de lapis-lazuli.

Les étudiants rassemblés dans cette Faculté française d'où le rayonnement et l'influence de notre pays se diffusaient parmi tout l'Orient n'étaient pas inférieurs à leurs congénères Parisiens. Un homme d'un esprit et d'une moralité des plus hautes, le père Cattin, des professeurs pleins de compétence, avaient contribué à l'excellente marche de cet établissement d'où toute une pléiade de jeunes docteurs se répandait en Syrie, en Asie-Mineure, en Egypte et même à Bagdad.

Les communications cependant n'étaient guère faciles à une époque où l'auto en était à ses débuts. Seul, le chemin de fer de Beyrouth à Damas, offrait aux touristes quelques facilités d'excursions.

Ce fut, peut-être, cette difficulté même qui tenta Jean de Morangis, lequel venait de sortir avec une excellente place de l'Ecole des Mines. Après avoir passé auprès de son père de passionnantes vacances, il eut le désir de se fixer dans ce pays où il soupçonnait d'immenses richesses inexploitées.

Des liens d'amitié qu'il avait noués avec un des élèves de son père pesèrent sans doute sur cette détermination. Steiman Rachid était né à Antioche. Son

père, de race Alaouite — il possédait d'immenses propriétés et des droits sur plus de trente hameaux accrochés au flanc abrupt des montagnes — avait épousé une jeune fille Arménienne d'une très grande beauté. C'était la mère de Steiman et les grands-parents du jeune homme vivaient encore de l'exploitation d'un commerce d'armes, de soieries et de tapis dans le quartier Arménien de la ville. Afin de plaire à son épouse, Hadj Agha Rachid se fit construire un palais dans la cité médiévale où traîne, sur chaque pan de muraille, le grand souvenir des Seigneurs Francs, compagnons du roi Baudouin et de ses illustres seconds.

Sur les conseils de la belle Suleïma encore, Hadj consentit à faire donner une éducation Européenne à son fils et permit que Steiman embrassât, ainsi que le lui dictait une irrésistible vocation, la carrière médicale.

Presque du même âge que Jean de Morangis, l'étudiant s'était senti attiré vers ce jeune homme qui lui parlait de la France et de son œuvre civilisatrice.

Un jour, il invita son ami à faire, avec lui, une excursion dans les montagnes du Liban : « Je vous montrerai quelque chose qui vous intéressera vivement », avait-il dit en souriant de ce sourire propre aux Orientaux dans lequel il entre tant de courtoisie, mais aussi une certaine réticence. C'était la période des vacances et rien ne pouvait être plus agréable au jeune Français que de s'enfoncer en plein pays Libanais sous la conduite d'un pareil guide.

Partis de Beyrouth, les deux amis firent leur première halte à Tripoli ; ce fut ensuite Tartouss et la massive cathédrale qui tient de la forteresse, flanquée comme elle l'est de ses quatre énormes tours d'angle. Lieu Saint et château-fort redoutable comme on en rencontre à chaque pas sur cette terre profondément marquée par les croisades. Ils visitèrent Laodicée, devenue Lattaquié. Même les bourgades essaimées le long de l'admirable corniche que bordent de petites plages de sable couleur d'or pâle, encaissées entre leurs collines dénudées et des pans de rochers noirs dont l'ombre violette traîne sur les vagues ourlées de blanche écume, renferment chacune quelque vestige de la lointaine épopée. Jean de Morangis aurait voulu s'ar-

rêter parmi ces maisons aux murs roses, accrochées aux flancs des coteaux, ou bien alignées en bordure du Golfe Syrien, mais c'était bien loin de ces contrées paisibles, parmi les gorges farouches du pays Kurde, que Steiman Rachid voulait conduire son hôte.

A partir de Lattaquié, le pays dans lequel ils s'enfoncèrent, montés sur leurs solides petits chevaux de montagne à l'allure rapide et au pied sûr, était sillonné de pistes à peine frayées, escaladant les pentes, s'enroulant d'un coteau à l'autre. Parfois, un village, véritable burg sourcilleux que gardent, fusil à la main, des hommes au profil farouche, aux longs yeux qui ont des lueurs de braise, au visage tanné, barré par une épaisse et noire moustache.

Il fallait connaître admirablement le pays pour ne point s'égarer parmi ce cahos de rochers, de crêtes et de dévalements qu'au loin, la masse du Taurus dominait de sa formidable muraille ; mais Steiman avait passé là une partie de son enfance et le nom de ses pères y était encore vénéré comme celui d'un suzerain.

Un soir, comme ils pénétraient dans un de ces villages Kurdes où des hommes, armés jusqu'aux dents, les avaient accueillis et conduits vers une demeure plus vaste, mais aussi plus rébarbative que les autres, avec sa façade grise, presque aveugle, son porche, semblable à l'entrée d'une forteresse et sa terrasse sur laquelle on devinait la silhouette immobile d'un guetteur, carabine à l'épaule, Steiman dit à son ami :

— Nous sommes arrivés. Ce village appartient à mon père ; cette maison est le berceau de notre famille. Demain, je vous montrerai ce que personne jusqu'ici, pas même mon père, n'a découvert.

Cependant que, sur la place du village, devant les façades lépreuses des pauvres cases où toute une famille s'abrite, les hommes se livraient en l'honneur des deux visiteurs à ces danses guerrières où s'extériorise l'âme de cette race indomptable, Jean songeait à la mystérieuse promesse.

Pourtant, ce ne fut pas le lendemain que le jeune Syrien mit son projet à exécution. Sans doute, fallait-il quelques précautions et Steiman ne tenait-il pas à mettre dans la confiance les montagnards qui l'en-

touraient, formant sans cesse autour de lui une escorte d'honneur.

Un matin, à l'heure où le soleil n'avait point encore surgi au-dessus des montagnes qu'une brume violette enveloppait aussi hermétiquement qu'une Musulmane l'est dans ses voiles, Steiman vint réveiller son ami.

D'un ton joyeux, il lui annonça :

— Les chevaux sont sellés. Venez vite, nous partons pour la caverne de l'or.

— La caverne de l'or ? fit l'ingénieur tout surpris, mais Steiman ne consentit pas à lui donner de plus amples explications.

Dans la fraîcheur humide du petit matin, ils parcoururent un sentier plus semblable à la piste tracée par le passage des troupeaux qu'à une route praticable, mais, quand le soleil brusquement régna sur un ciel d'indigo, balayant le brouillard et éclairant jusqu'au plus profond des vallons, le Français cria d'admiration. Tout à son enthousiasme, il avait oublié la prestigieuse promesse.

Soudain, son compagnon sauta de son cheval, prit celui de Jean par la bride et lui indiquant au-dessous d'eux une sorte de gouffre au fond duquel un torrent charriait sa neigeuse écume :

— C'est là, fit-il, presque à voix basse.

On attacha les deux chevaux auprès d'un buisson et la descente commença, vertigineuse. Pourtant, l'étudiant s'arrêta à mi-chemin. Il écarta un buisson de lentisques accroché à la paroi granitique et découvrit ainsi une sorte d'orifice qui avait en effet l'aspect d'une caverne.

— Venez, commanda-t-il à Jean.

À la lueur d'une lampe dont le jeune homme avait eu la précaution de se munir, ils s'enfoncèrent jusqu'au cœur de la montagne.

Le passage, d'abord étroit, allait en s'élargissant et aboutissait à une assez vaste excavation. Un éboulement en obstruait le fond.

D'un pas qui butait parmi les rochers parsemant le sol de la grotte, les deux camarades avançaient. Alors, Steiman leva sa lampe et en projeta le rayon sur un point de la paroi.

Il sembla à Jean de Morangis qu'une lueur s'allumait dans le rocher lui-même, une lueur qui strictement délimitait, entre les bords noirs du granit, une sorte de coulée irrégulière enchâssée dans la pierre millénaire.

— De l'or, s'exclama-t-il, et Steiman, plus calme, se contenta de répondre :

— La caverne de l'or, ne vous l'avais-je pas dit ?

Maintenant, l'élève de l'École des Mines se réveillait en Jean de Morangis. Il examinait le filon d'or qu'un éboulement avait mis à jour. Il ramassa même plusieurs des blocs de rocher amoncelés devant lui et se rendit compte que des parcelles du précieux métal s'y trouvaient encastrées.

D'un ton très calme, Steiman Rachid expliquait à son ami par quel hasard il avait fait cette merveilleuse découverte, un jour que, surpris par un orage, il s'était réfugié dans la grotte qu'il avait eu la fantaisie d'explorer.

Machinalement, il avait ramassé un des cailloux qui roulaient sous ses pieds et, comme la couleur lui en avait paru brillante, il l'avait conservé. De retour chez lui, un examen approfondi lui avait fait constater que, mêlé à des éclats de schiste et à des parcelles de terre, il avait entre les mains une pépite d'or parfaitement pur :

— Voyez par vous-même, mon ami. Ici, dans ce coin, amoncelés les uns sur les autres, recouverts par des couches centenaires de poussières et de scories, ce sont des lingots semblables. L'on n'a qu'à se baisser pour en prendre.

— Oui, fit le jeune ingénieur, une poche s'est crevée au cours d'un tremblement de terre. Il n'est point rare, dans les mines d'or, de rencontrer de telles réserves naturelles. Celle-ci me paraît d'une richesse inouïe.

— C'est bien votre avis ? Or, mon ami, ces richesses sont miennes. Ce pays appartient à mon père. Cette grotte est sa propriété.

— Hadj Agha Rachid est-il au courant de votre découverte ?

— Non ! Mon père et moi, en bien des choses, n'a-

vons pas les mêmes idées. De ces richesses, j'entends faire un usage qu'il désapprouverait, sans doute. C'est pourquoi, j'ai compté sur vous.

— Sur moi ?

— Oui, pour négocier, d'abord, quelques-uns de ces lingots ; ensuite...

— Ensuite ?

— Pour constituer une société qui exploitera cette mine. Je désire aussi vous demander d'en prendre la direction technique.

— Mais, votre père ?

— Voici : J'ai obtenu de lui la cession d'un vaste territoire sur lequel je compte établir un sanatorium. La région est salubre. Ce projet séduit mon père. Je ne lui ai pas dit les ambitions plus vastes qui sont en moi. A vous, mon ami, mon frère, je les dirai. Vous connaissez, au moins de nom, l'homme qui règne sur la Turquie, celui que l'on nomme en tremblant, le Sultan Sanglant ?

— Abdul Hamid ?

— Oui. Nombreux sont les hommes de notre race qui ont été mis à mort par son ordre. Les persécutions subies par les Arméniens sont atroces. Depuis ma plus tendre enfance, sur les genoux de ma nourrice, sur ceux de ma mère, j'ai été bercé par les terribles récits de massacres. Les Turcs veulent, en les exterminant, exterminer aussi leur croyance qui, par les musulmans est considérée comme hérétique. A Antioche, dans son palais où elle vit auprès de ses femmes et de ma sœur Basiléa, un peu plus jeune que moi, ma mère est connue pour le bien qu'elle fait. Soulager quelques misères, ce n'est point assez. Ce que je prétends faire, c'est arracher mes frères à l'oppression ; qui sait, à l'extermination, car les pogroms deviennent, de moment en moment, plus cruels et plus implacables. Avec cet or, j'achèterai des terres, en Egypte, peut-être, ou, mieux encore dans l'une de vos colonies. Ce sera une contrée de refuge où tous ceux qui viendront demander asile au nom du Christ, seront accueillis. Seulement, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Cette grotte nous en donnera.

Quelques jours plus tard, les deux jeunes hommes

étaient de retour à Antioche où ils reçurent le plus affable accueil des parents du futur docteur. Pour la première fois de sa vie, Jean de Morangis se trouvait dans l'intimité d'une ancienne famille Libanaise. Tout était nouveau pour lui des coutumes où, cependant, l'influence de la mère de Steiman avait apporté les adoucissements et les grâces qu'elle devait à son éducation chrétienne. Suléïma et sa fille Basiléa se montraient à visage découvert, alors que les musulmanes auraient farouchement gardé les hermétiques voiles que le Prophète leur imposa. Elles s'asseyaient à la même table que leurs hôtes et, cultivées toutes deux, savaient donner un grand intérêt à la conversation.

Steiman Rachid était heureux de constater l'effet que produisait sur le jeune Français la beauté de sa sœur Basiléa et, peut-être, si déjà Jean de Morangis n'avait gardé au fond de son cœur la chère image de Thérèse de Briannes, se serait-il laissé conquérir par le charme vraiment ensorceleur de la petite Orientale.

Quand il quitta la somptueuse villa d'Hadj Agha Rachid, Jean emportait, non seulement plusieurs des précieuses pépites découvertes dans la grotte de l'or et qui devaient lui servir à amorcer certaines négociations dont son ami l'avait chargé, mais un plan détaillé de la région où le gisement aurifère se trouvait et une procuration signée de Steiman Rachid dont il pourrait avoir besoin dans des cas déterminés.

Parti avec la ferme résolution de rejoindre son père à Beyrouth, Jean oublia bientôt l'enchantement que l'Orient avait exercé sur lui. Il revit la jeune fille dont il rêvait de faire sa femme et, par l'entremise des parents de Thérèse de Briannes, lesquels, tout en trouvant leur fille trop jeune pour se marier avant deux ou trois ans au moins, étaient favorables à cette union et préféraient retenir auprès d'eux celui qu'ils considéraient comme leur futur gendre, une situation d'avenir lui fut offerte.

Cependant, d'Antioche des lettres lui parvenaient, de plus en plus enthousiastes. Steiman Rachid allait avoir terminé son doctorat. C'était la date qu'il s'était fixée pour accomplir son magnanime projet.

1909. Vers Antioche, ville jadis magnifique mais qui,

à cette époque-là, reposait au bord de l'Oronte, misérable et opprimée, partagée entre ses deux colonies, l'une Arménienne, l'autre Grecque, et comme isolée du reste du monde, le Sultan avait envoyé l'un de ses fidèles serviteurs, déjà préfet d'Adana où il venait de se signaler à la bienveillance de son maître en ordonnant quelques massacres d'Arméniens.

La terreur se répandit à cette nouvelle, non seulement dans les pauvres demeures, mais chez les riches marchands et même dans les villas de plaisance bâties au flanc de la montagne. En hâte, les portes se ferment, les boutiques sont cadénassées. Autour de leur Eglise, les fidèles s'assemblent, bien résolus à vendre chèrement leur vie.

Selon les promesses formelles du nouveau préfet dont ils avaient tout à redouter, les hommes prêts à se défendre, à défendre les leurs, remettent leurs armes. L'opération est à peine terminée qu'une salve de coups de feu déchire le silence de la médiévale cité.

Et c'est le massacre hideux et sans excuse. Sur quinze cents personnes que comptait la petite colonie, à peine une centaine trouva le salut dans la fuite, se terrant dans la montagne ainsi que des loups pourchassés.

D'autres, en nombre à peu près égal, eurent le bonheur de pouvoir se réfugier dans les légations étrangères et aussi chez les Capucins et les Sœurs de charité français.

Lorsque Jean de Morangis, soulevé au-dessus de lui-même par la crainte et l'horreur, écrivit à son père afin de connaître le sort de son infortuné ami, le professeur lui répondit que toute la famille avait péri. Le père et le fils avaient été tués, au cours du pillage de leur demeure où les massacreurs s'étaient introduits, ayant su que la femme d'Hadj Rachid avait recueilli sous son toit quelques-uns de ses malheureux compatriotes.

Les corps des deux hommes avaient été retrouvés ainsi que celui de l'infortunée Suléïma. Plus tard, la piété d'un serviteur Syrien leur avait donné à tous trois une sépulture ; quant à la jeune fille, elle avait disparu, enlevée sans doute par la horde impitoyable et ivre de sang.

Là, s'achevait le récit ; quelques lignes tracées d'une écriture tremblante, sans doute, à l'époque où déjà M. de Morangis se sentait gravement atteint par le mal qui devait abréger sa vie, renfermaient la douloureuse confession.

1914. Le terrible bouleversement qui ensanglantait l'Europe n'avait pas épargné l'ingénieur. Marié depuis quelques années, heureux père d'un petit garçon qui devait mourir durant les premiers mois de la guerre, M. de Morangis avait été durement éprouvé. Non seulement, il avait perdu sa situation, mais sa fortune, la dot de sa femme, s'étaient trouvées englouties. Comme tous les véritables savants, le docteur de Morangis était mort pauvre.

En 1915, une petite fille était née, à dix-huit mois de distance un autre fils, le petit Pierre. A partir de ce moment, la vie de la jeune mère se trouva gravement menacée. Les médecins étaient unanimes. Il lui fallait des soins incessants et coûteux.

Or, Jean, démobilisé et lui-même intoxiqué par les gaz, se trouvait devant une tâche redoutable. Il lui fallait reconquérir sa place, lutter durement pour l'existence. Serait-il victorieux assez tôt pour sauver la compagne chérie, les deux enfants, dont le second avait failli coûter, en naissant, la vie à Thérèse de Morangis ?

C'est alors qu'il commit l'acte inqualifiable, l'acte qui pèsera si durement sur sa conscience : muni de toutes les pièces laissées par Steiman, il voulut retrouver la caverne de l'or, y puiser peut-être de quoi passer les plus critiques moments. Il eut la légèreté de s'offrir de ce projet à un homme sans foi ni honneur, qui s'offrit à assumer tous les frais de l'expédition. Mais, désormais, Jean de Morangis n'était plus son maître. Il devait subir la dure loi du forban.

Une somme, considérable d'ailleurs, le paya de sa coupable faiblesse, mais les trésors confiés à son honnêteté étaient irrémédiablement détournés du but charitable auquel leur légitime possesseur les avait destinés.

En grand secret, et sous prétexte de recherches géologiques, Omar Onasian — tel était le nom que se don-

naît le redoutable confident de M. de Morangis — s'établit au village même et dans la vieille demeure où l'infortuné Syrien avait si cordialement reçu son ami Français. La procuration, qu'il avait obtenue lui donnait tous les droits. Des ouvriers, de nationalité indéterminée — ils se disaient Grecs, mais un œil averti reconnaissait en eux les caractéristiques des Arabes nomades, toujours prêts à se révolter contre le mandat de la France sur une terre qu'ils considéraient comme leur — le secondaient et montraient à son égard l'obéissance que tout chef de bande exige de ses hommes.

Le précieux dépôt d'or était tombé entre les mains de ces hommes que Jean de Morangis ne pouvait signaler à son gouvernement sans se déshonorer lui-même. Enfin, sa conscience lui reprochait cruellement de s'être enrichi grâce à cette opération, d'autant plus malhonnête qu'il avait trahi la confiance d'un mort, spolié la dernière descendante de cette malheureuse famille, si toutefois la sœur de Steiman Rachid avait pu échapper au massacre.

CHAPITRE III

QUAND L'HONNEUR PARLE

Pierre de Morangis venait de descendre d'un compartiment de deuxième classe. Sur le quai, ses yeux furent tout d'abord éblouis par la lumière qui rayonnait d'un ciel en fusion. Il avançait presque machinalement vers la sortie, mêlé aux quelques paysans qui, venus de Toulon, s'étaient arrêtés à cette petite station, voisine du Castelroux.

Comme il hésitait à quitter l'abri des platanes qui mettaient, devant la gare, leur ombre mouvante, une voix l'appela par son prénom :

— Pierre, quelle joie de te rencontrer ! Je te croyais reparti pour l'École ? La date de ton concours de sortie doit approcher.

Pierre serra la main de son ami, mais il y avait dans son attitude une sorte de réserve que Georges Vallary mit sans doute sur le compte du deuil si récent. Sans lui laisser le temps de répondre, il le poussa vers son auto qui stationnait à quelques pas.

— Quelle chance ! Je suis venu ce matin à la gare afin de prendre livraison d'un colis. Le colis n'est pas encore annoncé, mais c'est toi que je rencontre. Naturellement, tu viens avec moi. Je te déposerai au Castellaroux.

Pierre acquiesça, mais, tandis qu'il prenait place à côté de son ami d'enfance, Georges lui posa une question qui, depuis leur rencontre fortuite, lui brûlait les lèvres :

— Comment va Irène ? Je me suis présenté deux fois chez elle, afin de vous apporter à tous deux l'expression de ma sympathie affectueuse, l'offre de tout mon dévouement. Je n'ai pas été reçu. Cela m'a affligé, je te l'avoue. Ne sommes-nous pas fiancés et, toi parti, n'est-ce point à moi ?...

D'un geste, Pierre interrompit la phrase commencée :

— Je te remercie, mon cher Georges, et je suis ému, profondément, mais ta sollicitude va être rassurée. Je ne quitterai pas ma sœur.

— Tu ne la quitteras pas... durant la période des vacances, s'entend, mais il te faut bien regagner Paris, passer tes examens, puis tu seras affecté à un régiment.

— Non. Je viens d'envoyer ma démission. C'est justement pour cela que je suis allé aujourd'hui à Toulon. Je ne retournerai pas à Saint-Cyr.

— Allons, c'est de la folie ; ta carrière d'officier ?...

— Je renonce à être officier, voilà tout.

La gorge du jeune homme s'était serrée et sa voix tremblait en prononçant l'arrêt qu'il s'était lui-même dicté.

Une telle stupéfaction frappa Georges Vallary que sa main crispée sur le volant faillit faire exécuter à la docile voiture une dangereuse embardée.

— J'avoue que je ne comprends rien à tes propos. Le chagrin, sans doute, t'aveugle, ainsi que ton affection fraternelle. Certes, il serait pénible pour Irène de se retrouver seule, dans cette maison endeuillée. Je voulais,

justement de la part de ma mère, lui transmettre une invitation. Tu sais que la terrible nouvelle m'est parvenue, alors que mes parents étaient partis pour un séjour à Vichy ; c'est ce qui t'explique leur absence, le jour des funérailles. Hier, ils m'ont annoncé leur imminente arrivée. Ils désirent avoir Irène auprès d'eux, du moins tant que tu seras retenu à ton Ecole. Rien n'est plus naturel. Ne la considèrent-ils pas déjà comme leur fille.

— Comme leur fille !... répéta Pierre, et le ton dont il avait prononcé cette phrase était si poignant que Georges, brusquement, comprit qu'un événement grave s'était produit, un événement qui menaçait son amour. Seul, son regard sollicitait du Saint-Cyrien une explication. Pierre avait compris ce muet langage, mais il hésitait encore à parler.

— Ecoute, Georges, tu sais que je t'ai toujours considéré comme un frère. J'étais heureux et fier du choix qui t'avait porté vers ma chère sœur. Tu ne doutes pas de mon affection, de mon estime. Eh bien ! si je te demande de renoncer à Irène, tu comprendras que je ne le fais pas sans un motif puissant.

— Je ne comprends pas. Je cherche... Mais non, je ne veux plus chercher.. Tu as voulu m'éprouver. Oui, c'est cela, une épreuve. Allons, tu es satisfait. Tu as pu te rendre compte à quel point ta sœur est aimée.

— Oui, je m'en rends compte, et cela, crois-le, ajoute à ma douleur, mais au nom même de ton amour, de notre amitié d'enfants, je te demande de ne plus chercher à comprendre.

— Ah ! pour le coup, tu as beau me le demander, je n'abandonnerai pas mon bonheur sans connaître le motif auquel tu prétends le sacrifier. Et d'abord, je veux voir Irène ; j'exige que tu répètes devant elle les paroles que tu viens de prononcer.

— Irène est parfaitement d'accord avec moi. Il est des devoirs sacrés. C'est vers un de ces devoirs que nous partons.

— Vous partez... Irène part avec toi ?

— Sans doute.

— Sans me revoir ?

— Cela est préférable pour tous deux. Elle souffre affreusement. Epargne-la, Georges.

— Non, cent fois non ! J'ai sa parole, celle de M. de Morangis. Je suis, devant Dieu, si ce n'est encore devant les hommes, le fiancé qu'elle a librement accepté. J'exige qu'elle me dise elle-même qu'elle est parjure à son serment ; car elle a promis d'être ma femme et tu n'as pas le droit !...

— Tu as peut-être raison. Je voulais épargner à la pauvre fille cette entrevue, cruelle plus que tout le reste. Tu exiges qu'elle ait lieu : soit ! Nous voici arrivés au mas. Viens avec moi, mon pauvre ami. Irène te confirmera elle-même ce que j'ai eu le triste devoir de te faire connaître.

Silencieusement, le reste du chemin s'accomplit. Entre ses cyprès, aux sombres et rigides formes, la façade du mas apparaissait. Le temps avait mis sa patine rousse sur les vieilles pierres et les contrevents peints en vert donnaient un aspect rustique à la grande bâtisse. Elle semblait s'appuyer au coteau dont la terre rougeâtre disparaissait sous les pampres de la vigne aux larges feuilles abritant les grappes à peine mûrissantes.

Georges arrêta sa voiture devant le portail de bois. Tous deux parcoururent à grands pas l'allée bordée de lys et de glaïeuls éclatants, mais nul visage ne s'était montré aux fenêtres, nulle silhouette accueillante ne s'avavançait sur le perron. Les servantes elles-mêmes demeuraient discrètement cachées. Jean fit entrer son ami dans l'une des pièces du rez-de-chaussée où les contrevents clos conservaient une atmosphère fraîche et reposante.

— Attends-moi, veux-tu ? Je vais prévenir Irène.

Déjà la porte donnant sur les appartements s'était refermée. A cette minute seulement, Georges réalisa que son ami ne portait plus son uniforme de Saint-Cyrien mais un strict vêtement de deuil et il se demanda qui avait pu causer ce bouleversement, arrachant le jeune homme à la carrière librement choisie, Irène à l'amour qui aurait dû être son refuge et sa sauvegarde.

Il était si absorbé par ses pensées que le frère et la

sœur se trouvaient devant lui quand il releva son front qu'il avait laissé tomber entre ses mains jointes. Appuyés l'un à l'autre, ils formaient un groupe pathétique. Depuis la mort de son père, il semblait qu'Irène avait maigri ; les plis de sa robe noire retombaient autour de sa taille gracile et ses épaules se courbaient comme sous le poids d'un trop lourd chagrin. Les fraîches couleurs de ses joues, maintenant un peu creuses, avaient disparu, effacées par les larmes dont les traces récentes meurtrissaient encore les grands yeux entourés d'une large cernure mauve qui les faisait paraître plus vastes et plus profonds ; ces yeux que Georges aimait tant et qui changeaient de couleur, affirmait-il, selon le temps et les états d'âme de la jeune fille, ces yeux où, en toute franchise, il avait cru lire la certitude d'être aimé.

Georges lança un appel vers celle qui lui apparaissait si différente et, déjà comme distraite et détachée de tout.

— Irène !

En même temps, il tendit les bras, mais Mlle de Morangis ne répondit pas à l'émouvante prière. Au contraire, elle avait fait un pas en arrière et ce geste de retraite blessa au cœur celui qui aimait toujours.

Il ne put se contraindre, jeta sans ordre ses plaintes, ses objurgations.

— Irène, ce n'est pas possible que vous me repoussiez, que vous me repreniez votre parole. Notre amour, mais il date de si loin ! Il est si profondément enraciné au fond de mon être. Et j'ai cru en vous avec tant de ferveur, tant de confiance. Qui a pu vous éloigner de moi, vous faire juger que je ne vous méritais pas ? En quoi ai-je pu vous déplaire ?

A bout de souffle, Georges cessa de parler. Devant lui, Irène ne s'était pas départie de sa rigidité. Seulement, elle avait fermé les yeux, ce qui donnait à ses traits l'aspect marmoréen de la mort.

Déconcerté par cette attitude à laquelle il ne s'attendait point et dont il ne déchiffrait pas les complexes, le jeune homme, ne sachant plus que dire, s'avança vers sa fiancée. Il voulut lui prendre la main. Elle la retira presque avec rudesse. En même temps, les pau-

pières meurtries se soulevèrent et Georges vit que les yeux étaient emplis de larmes.

— Vous pleurez, Irène. Est-ce à cause de moi que vous pleurez ? Quelle peine ai-je pu vous causer ?

— Ne cherchez pas, Georges, à rejeter sur vous la fatalité qui n'est que sur moi-même, fit Mlle de Morangis, d'une voix tremblante et à peine perceptible ; si vous avez pitié de moi, ne me posez aucune question. Vous n'avez pas démerité à mes yeux, loin de là. J'aurais été si fière de devenir votre femme mais cela est impossible ; je veux seulement vous prier, au nom de notre amitié d'autrefois, au nom de cet amour qu'il vous faut oublier, de me délier de ma promesse et, aussi... de me dire... que vous me pardonnez...

— Vous pardonner de briser ma vie ?...

— Vous oublierez. Une autre, plus digne de vous...

— Et vous, Irène ? Sans doute, avez-vous déjà oublié ? Allons, soyez courageuse jusqu'au bout. Apprenez-moi que vous allez en épouser un autre.

Ce fut un cri déchirant, un cri de bête blessée qu'Irène de Morangis jeta. Pierre dut l'entourer de ses bras, sans quoi, elle serait tombée sur le parquet.

— Epargnez-la, Georges, je vous en conjure. Si vous n'êtes pas maître de vous, je regretterai d'avoir permis cette entrevue si cruelle pour tous deux.

Le ton plein de dignité du jeune homme mit un peu de calme dans le cerveau bouillonnant de Georges Valary. Profitant de ce que Pierre venait de faire asseoir sa sœur dans un fauteuil, il s'agenouilla devant elle, prit entre ses mains la petite main glacée que, cette fois, on ne lui retira pas.

— Pardonnez-moi, si je vous ai offensée, ma bien-aimée. Mais c'est à devenir fou ! Qui sait ? Une explication dissiperait ce que je considère comme un atroce malentendu. Qu'un obstacle se soit dressé entre nous, je finis par m'en rendre compte, mais il n'est pas d'obstacle que l'amour ne puisse renverser.

— Si. Il est des obstacles, quand l'honneur commande, que l'on n'a pas le droit de surmonter. Il faut que vous vous contentiez de ceci. Je ne puis devenir votre femme, j'ai un autre devoir à remplir.

— Un autre devoir ?

— Nous allons quitter la France, tous les deux, Pierre et moi. Quand reviendrons-nous ? Je ne sais, mais, même si nous revenions bientôt, ma résolution ne serait point changée. Seulement, si cette promesse pouvait adoucir vos rancœurs, je vais vous jurer que je n'aimerai, que je n'épouserai jamais un autre homme que vous. Et maintenant, pitié, allez-vous-en. Je suis à bout.

La voix vibrante de Pierre de Morangis s'éleva soudain parmi les balbutiements et les sanglots :

— Oui, c'est trop cruel. Sans trahir un secret qui n'est pas le nôtre il faut que vous sachiez....

— Non, je t'en supplie, tais-toi ; au nom de notre père, tais-toi.

Durant quelques minutes, un terrible silence se creusa. Evidemment, chacun de ces êtres déchirés cherchait la vérité et ne la trouvait pas. Dans la tête de Vallary, un travail obscur se faisait.

— Pierre, Irène, mes amis, fit-il enfin d'une voix que l'émotion faisait trembler, je devine, maintenant, qu'il s'est passé quelque chose qui impérieusement vous conduit. Vous ne me jugez pas digne de partager votre secret. Permettez-moi, au moins, de vous aider dans votre tâche. Ce secret, je n'essayerai pas de vous le ravir, mais, laissez-moi vous suivre là où votre devoir vous conduit ?

— C'est impossible... fit Pierre ; mais on sentait qu'il était fortement ébranlé.

— Eh bien ! Je ne vous demande même pas de m'accepter comme compagnon, mais sachez que où que vous alliez, je saurai vous retrouver, je veillerai sur vous, Irène. Je vous considère encore et plus que jamais comme la seule créature que j'aimerais jamais, comme ma future femme enfin, car je garde votre promesse et je vous confie la mienne.

Rapidement, Georges se releva. Il effleura de ses lèvres la petite main qui, sur la robe de laine noire, paraissait un fragile moulage de cire, puis, il quitta le salon avant que le frère et la sœur aient eu le temps de le rappeler.

Dès que le bruit de ses pas eut cessé de se faire en-

tendre, Irène tourna vers Pierre un visage d'hallucinée.

— Pourquoi ne pas lui avoir tout dit ? gémit-elle.

— Pourquoi ? fit Pierre douloureusement; parce que la mémoire d'un mort est chose sacrée à laquelle tu me remercieras un jour de t'avoir sacrifiée. D'ailleurs, tu m'as imposé silence au moment où j'allais faiblir.

— Mais s'il nous suit ?

— Comment le ferait-il ? Nous partirons dès demain ; j'ai téléphoné afin de retenir nos places.

Deux larmes lentement coulèrent sur les joues du jeune Saint-Cyrien.

— « Mon frerot », dans ce mot, souvenir de leur enfance et de son rôle d'aînée, Irène mit une infinie tendresse. Mon frerot, tu as toujours raison, tu es le plus brave. Ton sacrifice n'est-il pas aussi dur que le mien ? Allons, je m'en remets à toi.

— Et, qui sait ? Plus tard, notre tâche accomplie...

— Plus tard, je serai pauvre...

— Georges t'aime trop pour s'arrêter à ce misérable détail.

Irène avait entrelacé ses doigts comme pour une prière, mais ce fut au père disparu qu'elle l'adressa.

— Papa, papa, protège-nous, garde-nous. Que d'abord, ta dernière volonté s'accomplisse... et puis, et puis...

Elle n'acheva pas : une crise de larmes lui coupa la parole ; mais ces pleurs bienfaisants apportaient avec eux une sorte d'apaisement.

CHAPITRE IV

TERRE ETRANGERE

Lentement, le paquebot avait pénétré dans le port sous le soleil matinal, Tripoli, allongée entre les récifs d'une mer incomparablement bleue et calme, ses

collines qu'argentent le feuillage des vieux oliviers et, dressée sur l'horizon comme une grandiose toile de fond, la chaîne du Liban, à l'aspect farouche et nu, commençaient à se préciser. On apercevait, parmi les maisons aux murs peints de couleurs claires, les opulentes verdure des jardins et la cité hautaine que domine, patiné d'ocre par les siècles, le château-fort de Bohémond de Toulouse où vécut jadis la belle Mélisande. Mais ce n'était point à la Princesse lointaine que rêvait, appuyé au bastingage, ce couple vêtu de deuil qui durant le temps de la traversée s'était soigneusement gardé de lier conversation avec ses compagnons de voyage.

Depuis qu'elle avait quitté presque clandestinement sa chère demeure provençale, Irène vivait à la façon d'une hypnotisée. Elle se laissait guider par Pierre, sans discuter, mais, on sentait que son esprit était ailleurs, enchaîné au pays de son enfance, dans cet étroit coin de terre où elle avait passé des jours d'insouciantte gaieté.

Le jeune homme, par contre, avait reconquis tout son courage. Certes, pour lui aussi, l'arrachement avait été dur. A cette date même, les examens commençaient là-bas, dans l'Ecole dont il avait, avec tant de fierté, porté pendant deux ans l'uniforme. Parfait élève en lequel ses professeurs mettaient le plus grand espoir, il s'était bercé de la quasi certitude d'obtenir un excellent numéro qui lui permettrait de choisir sa place parmi les bataillons d'élite. Et voici que tout était consommé. Bientôt, ceux de sa promotion auraient le droit d'arborer à leur manche le galon de sous-lieutenant et lui, dépossédé du fruit de son travail, devrait se refaire une vie, embrasser, pour gagner son pain et celui de sa sœur, un métier quelconque et sans avenir auquel rien ne l'avait préparé...

Sur le quai, pareil à tous les quais méditerranéens, les deux jeunes gens suivirent un porteur arabe qui les guida vers un très moderne autocar.

A peine accordaient-ils un regard au pays, si nouveau pour eux, que la grande voiture parcourait. Aux enclos d'orangers et de mandariniers, succédait un faubourg d'une désolante et très Européenne banalité.

L'hôtel était bâti sur le modèle de ceux que le voyageur rencontre sous toutes les latitudes. Sans les blanches moustiquaires qui enveloppaient les lits étroits, rien n'aurait évoqué la vie mystérieuse et pourtant toute proche de cette ville, l'une des plus pittoresques qui soient pour qui sait découvrir la véritable Tripoli avec ses étroites ruelles mal pavées, ses souks mystérieux, ses maisons bâties, comme les palais de Venise, au bord d'une rivière sacrée, la Kadicha, laquelle se joue sur les marches moussues, coule entre des pilotis, se plaît en mille jeux de lumière, alimentant les fontaines limpides et les bassins nombreux d'où jaillit un mince jet d'eau où le soleil accroche sa féerie.

Jardins suspendus, rampes abruptes par lesquelles on atteint le lourd édifice médiéval, le château-fort élevé par les croisés et devenu aujourd'hui une prison dont la masse austère s'élève auprès du cimetière musulman ; fraîcheur de jardin public, cris joyeux d'enfants, femmes chuchotantes qui rendent l'illusion plus parfaite. Enfin, les terrasses d'où l'on embrasse un panorama unique entre Tripoli, dévalant mollement, à flanc de colline, jusqu'au petit port d'El Mina, tout au bout d'une longue perspective d'orangers et la vallée agreste de la Kadicha, véritable éden de verdure parmi lesquelles se cachent les sept coupoles, blanches comme de l'albâtre, indiquant le couvent où s'enferment, loin du monde et de ses agitations, les derviches danseurs, plus heureux que leurs frères d'au-delà la frontière ottomane dont l'ordre fut aboli par le nouveau maître de la Turquie : Khemal Pacha.

Ce jour-là, ni le frère, ni la sœur ne se sentaient envahis par cette curiosité, commune cependant à tous les voyageurs. Irène s'était enfermée dans sa chambre, afin d'y pleurer, sans doute ; quant à Pierre, il voulait commencer tout de suite les démarches auprès des autorités françaises. Sans doute, faute de renseignements, lui faudrait-il gagner tout de suite Antioche où s'était passée l'affreuse tragédie. Déjà un projet s'était ancré dans son cerveau. Si la race d'Hadj Agha Rachid avait été massacrée tout entière, si aucun survivant ne pouvait faire valoir ses droits sur la grotte de l'or, il lui

faudrait quand même poursuivre la restitution, faire rendre gorge aux exploités. Ensuite, il chercherait à réaliser l'idée généreuse du jeune médecin syrien, bâtissant pour ses corrégionnaires malheureux une sorte de cité de refuge.

Lors de son dernier voyage à Toulon, il avait consulté le notaire auquel les intérêts de son père étaient confiés depuis que ce dernier s'était fixé en Provence. La procuration dont il avait retrouvé le double dans les papiers de M. de Morangis offrait certains vices de forme, premièrement celui de n'avoir pas été enregistrée par les autorités ottomanes qui, alors, gouvernaient la Syrie ; de plus, si elle chargeait Jean de Morangis de chercher des actionnaires afin de constituer une société pour l'exploitation du précieux filon, il y était expressément spécifié que le propriétaire garderait par devers lui la majorité des actions et la direction de l'entreprise. Une moitié des bénéfices lui serait réservée dont il disposerait à son gré et le jeune ingénieur français prendrait la tête de la partie technique.

Aucune de ces conditions n'ayant été remplie et, de plus, la mort de Steiman Rachid étant survenue, le contrat qui avait été imposé à M. de Morangis par Omar Onassian et la bande dont il n'était évidemment que le prête-nom, tombait de lui-même. Le mandat français sous lequel la Syrie avait été placée étant expiré depuis peu, il serait certainement possible, sinon aisé, de faire triompher le droit.

Pierre songeait à toutes ces choses, cependant qu'il se dirigeait vers le consulat où des compatriotes français pourraient le renseigner.

Comme la voiture qu'il avait prise à la sortie de l'hôtel tournait au coin d'une rue plus fréquentée que les autres et que des boutiques à l'Européenne bordaient, un officier s'immobilisa. Il fit un geste afin d'arrêter le conducteur flegmatique.

— Pierre de Morangis ! s'exclama-t-il.

Tiré de sa torpeur, le frère d'Irène tourna son visage du côté de celui qui l'appelait ainsi. Il reconnut un de ses anciens camarades. A vrai dire, René Freyneuse avait déjà quitté Saint-Cyr quand Pierre y était

entré ; mais René avait un frère plus jeune que lui et qui, lui, appartenait à la même promotion que Pierre. René, caserné à Versailles, avait parfois partagé les rares distractions de ses cadets. Puis, ayant reçu son second galon, il attendit une nouvelle affectation. Aimant son métier, l'aventure et, surtout, désireux d'un prompt avancement, le lieutenant Freyneuse avait obtenu — il lui avait d'ailleurs fallu faire agir de hautes influences — d'être affecté au bureau de renseignements. Des affaires à liquider retenaient certains services, même après que la Syrie se fût retrouvée autonome. L'officier expliquait tout cela à Pierre auquel il désirait servir de guide.

— Je suppose, mon cher, que Tripoli ne vous retiendra que quelques jours. Sans doute, comptez-vous visiter Beyrouth, Tartouss, Lataquié, Alep, Palmyre ? Nous laissons ici des routes, un chemin de fer qui vous transporte en moins que rien en plein désert ou jusqu'au pied du Taurus. Je suis actuellement presque au bout de ma mission. Une dernière tournée dans les petites villes de la côte, vers le pays alaouite. Une auto est à ma disposition, s'il vous plaît d'en profiter — car, si ma mission est officielle, elle n'est point d'ordre secret, simple liquidation à l'amiable — mais, dites-moi, comment cela se fait-il que vous ayiez pu devancer ainsi la date des vacances ? Je viens de recevoir une lettre de Robert. Les examens ne sont pas finis.

Le visage de Pierre changea brusquement d'expression. Le demi sourire qui avait entr'ouvert ses lèvres fut remplacé par un douloureux rictus. D'une voix que l'émotion contenue voilait, il expliqua, se hâtant :

— Ce voyage, mon lieutenant, est la preuve que j'ai renoncé à la carrière militaire. J'ai eu la grande douleur de perdre mon père.

— Pardonnez-moi. Je n'en ai pas été informé. Voici deux semaines seulement que je suis arrivé en Syrie. Depuis, la correspondance a été réduite au strict minimum.

— Vous êtes tout excusé. Je n'ai d'ailleurs fait part de cette triste nouvelle à aucun de mes camarades, pas même à votre frère. Des devoirs que je ne prévoyais pas et que je vous expliquerai plus tard, m'ont forcé

à abandonner Saint-Cyr, et à entreprendre ce voyage qui est, vous vous en doutez maintenant, un voyage d'affaires. J'accepte votre appui. Il peut nous être précieux...

— Comptez sur moi comme sur vous-même. Et d'abord, que puis-je pour vous à Tripoli ?

— Peut-être pas grand'chose; nous avons débarqué ce matin même, ma sœur et moi.

— Comment, Mademoiselle votre sœur vous accompagne ?

— Pouvais-je la laisser seule dans sa maison endeuillée alors que je serai peut-être forcé de séjourner longuement en Syrie ? Le premier renseignement qui me serait utile, c'est à Antioche sans doute qu'il faudra aller le chercher.

— Mon cher, oubliez-vous que vous n'êtes plus dans une contrée privée des bienfaits de la civilisation ? La Syrie possède le télégraphe, la T. S. F... Il s'agit seulement de savoir s'en servir.

— Eh bien ! mon cher Freyneuse, voici le grand, le signalé service que vous pourriez me rendre, et béni soit le ciel qui a mis sur ma route un visage ami. Un intérêt puissant me force à m'informer d'une famille dont la plupart des membres ont péri, massacrés en 1909.

— Eh ! mon cher, ceci ne se passa point sous notre administration. En se temps-là, Antioche ne possédait ni routes, ni T. S. F... Elle était administrée par un Caïmacan, sorte de sous-préfet qui dépendait lui-même du Préfet d'Adana, fonctionnaire du Sultan Turc et, à l'occasion, exécuteur de ses hautes œuvres. Que le massacre dont vous parlez retombe sur sa tête !

— Ainsi, vous n'avez aucun moyen de savoir ?

— Mais si, naturellement. Une enquête, c'est mon métier, bien que celle-ci soit d'ordre privé. Grecque ? Arménienne ? la famille qui vous intéresse ?

— Le chef de famille se nommait Hadj Agha Rachid. Il était de race alaouite. Son fils étudiait, afin d'être docteur, à la Faculté française de Médecine, à Beyrouth ; tous deux trouvèrent la mort en défendant la mère de ce jeune homme, laquelle était Arménienne.

— En somme, qui survécut parmi ces infortunés ?

— Personne, peut-être ; peut-être, une jeune fille qui, à cette époque, pouvait avoir quinze ans. Son nom était Basiléa. Son cadavre ne fut pas retrouvé auprès de ceux des siens, des serviteurs Arméniens et des malheureux coreligionnaires que sa mère, cette femme de cœur, avait accueillis dans sa demeure, acte de bravoure et de générosité qui coûta la vie à toute sa famille. Vous en savez maintenant aussi long que moi, mon cher Freyneuse, pouvez-vous m'aider ?

— En tout cas, je ferai l'impossible. Tenez, vous me paraissez extrêmement fatigué, fit l'officier après avoir jeté un regard de compassion sur le visage défait de son interlocuteur ; rentrez à votre hôtel. Ce soir, je viendrai vous communiquer le résultat de mon enquête. Oh ! n'espérez pas trop. En ces pays, la tradition fait vite place à la légende et il est difficile d'obtenir des renseignements précis. Pourtant, je tenterai l'impossible. Si j'échoue, il vous sera loisible de vous rendre personnellement à Antioche.

— Encore merci. J'aurai d'ailleurs une autre occasion de mettre votre amitié à l'épreuve.

— Tout à votre disposition. A ce soir. Vers six heures. Vous êtes descendus ?

— Hôtel de l'Orient.

Les deux hommes se serrèrent la main, cependant que la voiture, traînée par des mules efflanquées, redescendait par les petites rues que bordent des maisons presque privées de fenêtres mais où s'ouvrent parfois, sculptées richement, de lourdes portes à l'aspect austère.

Après avoir rapidement mis Irène au courant de la bonne chance qui l'avait fait rencontrer le frère de son meilleur camarade, Pierre abandonna la jeune fille jusqu'à l'heure du déjeuner. Il sentait qu'elle avait besoin de solitude et de silence. En effet, quand ils se retrouvèrent dans la salle à manger de l'hôtel, le visage d'Irène était un peu apaisé. Pourtant, elle n'avait pris aucun repos. Enfermée dans sa chambre, c'est vers Georges Vallary que ses pensées s'envolaient. Comme dans un rêve, elle s'assit devant la petite table sur laquelle la camériste venait d'ouvrir son nécessaire de voyage. Elle en tira d'un geste inconscient un buvard

qui contenait quelques feuilles de papier et elle se mit à écrire. En phrases entrecoupées qui, la plupart du temps, demeuraient inachevées, c'était une lettre qu'elle écrivait, une lettre qui, sans doute, ne parviendrait jamais à celui à qui elle était destinée. Certainement, Pierre ne lui permettrait pas de la mettre à la poste. Qu'elle était touchante, pourtant, cette triste missive où la jeune fille exprimait sa douleur et laissait apercevoir sa tendresse que rien ne pourrait — du moins, elle le croyait alors — diminuer ou effacer.

Si Georges Vallary avait reçu le pathétique témoignage d'un amour qui lui tenait si profondément au cœur, il n'y aurait eu entre lui et sa fiancée aucun obstacle qu'il ne se sentit le courage de vaincre.

Peu à peu, à mesure qu'elle laissait parler son cœur, Irène se sentait un peu rassérénée. Enfin, la fatigue fut la plus forte, et le stylo tomba des mains crispées. Un instant, la jeune fille demeura plongée dans son rêve. Il lui semblait entendre une voix bien connue qui lui adressait un solennel engagement : « Je t'aime et jamais, je ne cesserai de t'aimer. Le temps de l'épreuve ne sera pas long, aie confiance en ton fiancé. »

C'était le doux tutoiement de leur enfance, ce tutoiement qu'ils avaient abandonné d'eux-mêmes, un été, en se retrouvant au Castelroux. Irène revenait de son couvent, grande et prodigieusement transformée. Georges venait de passer la seconde partie de son bachot. Il avait dix-huit ans, elle quatorze. Ce fut le premier été où leur camaraderie se changea en quelque chose de plus doux, de troublant, aussi, car, souvent, ils rougissaient en se regardant et demeuraient l'un devant l'autre muets et déconcertés.

Il était un peu plus de dix-sept heures. Depuis les ardeurs caniculaires de midi, la ville semblait endormie dans une atmosphère où traînaient des odeurs lourdes : ce mélange d'huile rance, de poissons frits spécifiquement oriental, auquel se mêlent des relents d'encens et des parfums de fleur qui défontent sous la lourde caresse du soleil.

Pierre et Irène sommeillaient, à demi étendus dans des fauteuils d'osier. Surpris par cette touffeur, ils avaient fui la terrasse que le soleil, s'inclinant vers

l'horizon, emplissait d'une lumière vibrante où dansaient des myriades d'atomes dorés. Dans la demi-pénombre du hall, parmi les plantes vertes, tout près du minuscule filet d'eau qui montait d'un jet délié vers le plafond peint puis se brisait pour retomber en pluie dans une petite vasque de marbre, ils avaient trouvé un peu de fraîcheur favorable à un repos presque animal dont avaient besoin leurs corps fatigués et leur esprit, plus encore.

Ce fut là que René Freyneuse les rejoignit. D'un geste très simple, Pierre le désigna à Irène.

— Le lieutenant René Freyneuse dont je t'ai déjà parlé. Ma sœur.

L'officier s'inclina profondément, puis il prit le siège que Mlle de Morangis lui désignait. Tout de suite, il se mit à raconter les démarches qu'il avait tentées et le mince résultat qu'elles avaient eu. Ostensiblement, c'est à Pierre de Morangis qu'il s'adressait, mais, à chaque instant, son regard revenait vers la jeune fille et paraissait ne pouvoir se détourner qu'avec peine de ce charmant visage qui, dès l'abord, l'avait ébloui.

L'admiration qu'il ressentait était visible, même pour Irène cependant absorbée par ses tristes pensées et elle se sentit un peu gênée sous le feu de ces yeux d'un marron qu'éclairaient de minuscules stries dorées. Des yeux au regard direct, qui semblaient vouloir pénétrer les pensées les plus secrètes ; fouiller les cerveaux comme les âmes : un regard sous l'emprise duquel il ne devait pas être facile de se dérober ou de mentir.

D'ailleurs, en cet homme qui avait à peine atteint sa vingt-septième année, tout décelait un être plein de bravoure et de fougue, fait pour commander et imposer le prestige d'une nature que l'on devinait droite et inflexible quand il fallait, mais aussi capable de pitié et d'attachement.

Sans affectation, Irène s'était un peu détournée, évitant de prendre part à la conversation. Pourtant, parfois, René semblait s'adresser à elle, quêter une approbation ou un conseil.

Usant des moyens qui étaient entre ses mains, le lieutenant Freyneuse avait passé les premières heures

de l'après-midi à accabler de coups de téléphone impérieux des fonctionnaires Syriens, lesquels, tirés des béatitudes de la sieste, avaient maudit l'anonyme enquêteur. Pourtant, l'autorité que lui conférait son grade, son ancienne situation au bureau de renseignements, stimulaient le zèle de ses interlocuteurs. Il parvint à apprendre que la demeure d'Hadj Agha Rachid, depuis la tragique fin de son propriétaire, était gardée par un couple d'antiques serviteurs lesquels veillaient sur les biens de leur maître dont avait hérité une sœur d'Hadj Agha Rachid, déjà veuve à l'époque du massacre. Cette femme vivait enfermée entre les murs de ce palais comme entre les murs d'une prison. Elle ne sortait jamais et on la disait plus qu'à demi-folle. Elle était maintenant une très vieille femme, presque radotante. Que savait-elle du massacre qui lui avait fait perdre la raison et du sort de sa jeune nièce ? Autant de questions auxquelles une enquête aussi superficielle ne permettait pas de répondre.

Cependant, pour décevantes que fussent ces nouvelles, Pierre y puisait un peu d'espoir. Il avait redouté, pardessus toute chose que, faute d'héritier, les biens du père de Steiman n'aient été séquestrés et accaparés par les autorités qui avaient ordonné le massacre et entendaient évidemment en profiter.

— Que conseillez-vous, lieutenant ? demanda Pierre après avoir réfléchi durant quelques instants.

René ne parut pas avoir entendu la question. Irène, pendant que causaient les deux hommes, avait légèrement reculé son fauteuil. La préparation des boissons glacées qu'un barman venait d'apporter sur un plateau lui avait permis de s'isoler.

A travers les stores encore baissés et le rideau de plantes vertes qui se dressait devant la baie, s'infiltrait une lumière diffuse et un peu glauque où des reflets verts se mêlaient à l'ambiance rutilante venue du dehors. Elle auréolait la jeune fille d'une sorte de nimbe un peu fantastique. Ses cheveux avaient les chatoyements de certains bronzes antiques et la pâleur laiteuse de la chair semblait irradier une sorte de clarté intérieure. Sur ses joues, l'ombre des longs cils recourbés bougeait doucement et les lèvres fermées donnaient

aux traits un aspect un peu secret, attirant comme l'expression de certaines figures que peignit Léonard de Vinci.

Pour si loin de cette scène familière que se sentit Pierre, il ne put, cette fois, ne point remarquer cette sorte d'extase que l'officier ne songeait même pas à dissimuler ; pourtant, il ne lui laissa pas deviner qu'il l'avait observé. A voix un peu plus haute, il répéta sa question :

— Que faire ? répondit le lieutenant brusquement rappelé du domaine des rêves où la grâce d'une enfant l'avait transporté. Que faire ? Ma foi, mon cher, si j'étais de vous, j'irais poursuivre mon enquête à Antioche. Voulez-vous attendre vingt-quatre heures ? Mon séjour ici touche à sa fin. Je vous servirai de cicerone et vous voyagerez plus commodément et plus vite dans cette voiture que l'administration, maternelle, met, pour vous, à ma disposition.

— Je vous remercie, mon lieutenant, mais je ne puis accepter votre offre. Si j'étais seul, je ne vous encombrerais pas trop, mais ma sœur m'accompagne et sa présence auprès de nous...

— Oui, évidemment, je n'avais pas réfléchi à cela. Je pensais que Mademoiselle attendrait ici le résultat de vos recherches. Je crains que vous soyez vite convaincu de la disparition totale de ceux que vous cherchez. Si l'héritière directe était encore de ce monde, nul doute qu'elle aurait donné signe de vie. Donc, si vous le voulez, je vous dépose à Antioche, je vous sers d'introducteur auprès des autorités locales — si toutefois leur secours peut vous être utile, ce dont je doute d'ailleurs — je poursuis ma tournée et vous reprends au retour, c'est-à-dire dans trois ou quatre jours. En tout, une absence d'une semaine à peine, durant laquelle Mademoiselle votre sœur demeurerait ici patiemment et bien plus confortablement qu'à Antioche, ville morte, s'il en fût !

— Votre plan est d'un excellent stratège, mon cher ! excusez-moi si je ne m'y rallie pas. Ma sœur et moi désirons ne pas nous séparer, même pour quelques jours.

— Alors, je vous retrouverai à Antioche et vous ser-

virai d'introducteur. J'avais oublié de vous dire que je parle à peu près correctement les différents dialectes de ce pays qui en possède plusieurs.

Des mains de Mlle de Morangis, René prit le verre où une buée glacée s'était déposée. Il chercha le regard de la jeune fille, mais il se déroba sous les paupières baissées. Un domestique venait de faire remonter les stores ; toute la splendeur du couchant envahit brusquement la salle. Le ciel était de cuivre rouge et les pentes nues du Liban que couronnaient de noirs bouquets de cèdres, paraissaient baignées par les lueurs d'un incendie géant.

.....

— Voici qui est de nature à vous désillusionner, Mademoiselle. Le château de la Princesse Lointaine, transformé en obscure geôle. Ceci ne nous empêchera pas de le visiter, car il serait dommage que vous quittiez Tripoli sans avoir contempilé, du haut de ces murailles tant de fois centenaires, l'admirable panorama que l'on découvre et cette vallée de la Kadicha, l'une des plus pittoresques de la Syrie.

A la suite du lieutenant Freyneuse qui leur servait de guide, le frère et la sœur — ils n'avaient pu refuser d'être, le lendemain, les hôtes de l'officier et de faire avec lui cette pittoresque visite — s'engouffrèrent sous la sombre voûte précédée d'un pont-levis devant lequel une auto de louage les avait déposés. Leurs pas firent résonner les murailles démesurées de ce qui avait été la salle des chevaliers. Par des escaliers branlants, ils montèrent jusqu'aux terrasses. Il était à peine neuf heures du matin. Le soleil était dans toute sa jeune gloire ; sous l'or de ses rayons tout vibra et les vieilles pierres patinées d'ocre semblaient réverbérer de la clarté.

Irène, devant ce noble vestige du temps héroïque où des hommes quittaient tout ce qui leur était cher afin de combattre pour leur foi, se sentait profondément émue. Elle allait, silencieuse, le long des courtines. Par une échauguette qui s'élevait à l'angle de ce qui

avait été autrefois le chemin de ronde, elle put embrasser d'un seul coup d'œil la magnifique vision. Tripoli, dévalant parmi ses luxuriantes verdure et le jaillissement de ses eaux. Plus loin, El Mina qui semble accroupi aux pieds de sa tour carrée et, se confondant avec un ciel d'un bleu de lapis-lazuli, la mer syrienne, calme et infinie, enroulant un ourlet d'écume blanche autour des récifs, puis s'étalant sur les petites plages blondes.

Instinctivement, la jeune fille joignit les mains.

— Comme c'est beau, s'exclama-t-elle, conquise par cette magie d'Orient.

Elle se retourna. Tout près du sien, le visage du lieutenant Freyneuse se penchait. Le geste avait été si brusque qu'il n'eut même pas le temps de cacher l'émoi qui s'était emparé de lui. D'une voix que la passion rendait à peine intelligible, il dit, appuyant son regard sur celui d'Irène :

— Oui, très beau, mais, jusqu'à ce jour, je n'avais pas véritablement compris cette beauté. Il a fallu que la vôtre vienne la compléter et me la révéler. Oh ! je vous en supplie, ne soyez pas offensée, poursuivit-il tout en prévenant le mouvement de fuite que la jeune fille avait esquissé. Il n'y a, dans le sentiment que je vous exprime, rien dont votre pudeur puisse être blessée, mais, en vous apercevant, Mademoiselle, j'ai eu brusquement la terrible révélation de la grâce féminine et du trouble qu'elle pouvait apporter dans un cœur, où, jusqu'à ce jour, l'amour n'avait pas trouvé place....

— Taisez-vous, Monsieur, je ne puis entendre un aveu que je ne saurais accueillir. Je ne suis pas libre.

— Fiancée ? Vous êtes fiancée ? Oh ! j'aurais dû m'en douter. Merci de votre franchise, Mademoiselle, malgré la douleur qu'elle me cause.

Les yeux marrons brusquement brillèrent d'une buée de larmes. Irène avait rougi prodigieusement.

L'émoi du jeune homme s'était communiqué à celle qui l'instant auparavant était presque courroucée par tant d'audace. Ce fut d'un ton très doux qu'elle lui dit :

— Il faut oublier, lieutenant ; d'ailleurs, vous me

connaissez à peine. Ce sentiment que vous m'avez si imprudemment confié, je le tiens pour un de ces mirages que l'on dit si fréquents dans les pays que le désert avoisine.

— Je vous connais à peine, vous avez raison. Pourtant, il me semble vous avoir si bien devinée. Un mirage ? Non, un rêve plutôt. Vous êtes celle à qui j'ai rêvé depuis l'adolescence, celle pour qui je m'étais gardé contre les sentiments vulgaires et les entraînements. Vous êtes celle que j'attendais. La princesse lointaine que ce décor féérique évoque. Pardonnez-moi, je n'aurais pas dû vous parler d'une façon si peu protocolaire. Je suis un soldat, un soldat qui ne sait jamais si, demain, il ne devra pas faire à sa patrie le grand sacrifice... Alors, ignorant combien de lendemains l'on a devant soi, on vit plus vite, plus loyalement aussi. L'amour est entré en moi sans que je me doute de son approche. N'ayez nulle crainte, Mademoiselle. A dater de cet instant, je serai pour vous le plus respectueux des amis, mais ne me demandez pas d'oublier, ce serait au-dessus de mes forces.

Silencieusement, ils traversèrent, côte à côte, la terrasse où régnait l'implacable soleil. Penché entre deux créneaux, Pierre les appelait.

Ce fut seulement le lendemain que, nantis de toutes les recommandations désirables, le frère et la sœur quittèrent Tripoli pour Antioche. Au cours d'une conversation que Pierre de Morangis avait eue avec son obligant camarade, il lui avait expliqué le second service qu'il attendait de son amitié ; c'est-à-dire, rechercher ce qu'était devenu Omar Ossanian et si, même clandestinement — car il pensait bien que les ruffians se seraient entourés de toutes les précautions possibles pour garder le secret sur la prodigieuse richesse de la caverne de l'or — une activité quelconque avait été remarquée par les autorités françaises, dans la région qu'il pouvait lui désigner exactement.

CHAPITRE V

LA DÉMENTE D'ANTIOCHE

Antioche, paisible et assoupie, inconsciente de ses vingt-deux siècles d'existence, née sur les bords de l'Oronte, au pied du Mont Sulpius, par la volonté souveraine du satrape de Babylone, Séléucus-Nicator. Tour à tour Grecque, Romaine, Byzantine et Arabe, Franque, du temps des croisés, Ottomane jusqu'après la Grande Guerre, quel fastueux passé traîne parmi les ruelles étroites, les murailles aveugles ? Le voyageur averti ne croit-il pas, entre les pavés disjoints, distinguer encore les traces de sang qui ne sont que les rougeoisements du crépuscule ? Des mosquées, des églises attestent les races nombreuses qui s'y coudoyèrent sans se pénétrer.

Grâce à la recommandation du lieutenant Fréneuse, un officier appartenant au corps de la gendarmerie indigène et parlant assez correctement le français s'était mis à la disposition des deux jeunes voyageurs.

L'après-midi touchait à sa fin quand leur guide frappa à la porte massive d'une maison qui ne se distinguait pas des autres demeures de cette rue, toute voisine de l'Eglise Arménienne dont la coupole blanche domine les constructions rayonnant autour du parvis.

Le bruit du marteau d'airain avait longuement résonné, comme dans un logis abandonné. Enfin, l'oreille aux aguets des visiteurs perçut sur le dallage le glissement de sandales. A travers un judas qui s'était ouvert avec un grincement de girouette rouillée, un visage ridé se montra et un colloque en langue turque s'engagea :

— Que demandez-vous ?

— J'accompagne par ordre du Caïmacan des étrangers venus de France pour te questionner, Djemil Brahim.

— Personne n'a le droit de pénétrer ici et la bouche de Djemil est muette.

— Il faut cependant que tu reçoives ceux-là et que tu les introduises près de ta maîtresse.

— Ne savez-vous pas que la pauvre a perdu l'esprit. Un fil seulement la rattache à la vie. Une émotion et le fil peut se rompre.

Pierre, impatient, assistait au dialogue dont il ne percevait point le sens; mais il comprenait bien que le vieux serviteur se refusait à le laisser entrer.

— Dites à cet homme, fit-il, qu'il s'agit de Basiléa, la fille disparue de son ancien maître.

L'officier syrien s'empressa de traduire la phrase qui venait de lui être dictée. Aussitôt, à travers la grille, on vit briller sous les sourcils touffus le petit œil enfoncé dans l'orbite parcheminée et l'homme répéta à plusieurs reprises le nom de Basiléa; puis, il se mit en devoir de faire glisser dans leurs gonds rouillés les lourdes barres de fer qui n'avaient pu protéger les habitants de ce logis, devenu sinistre, contre l'effroyable massacre de 1909. Sur le seuil, il examina encore les étrangers et, sans doute rassuré par leur aspect, il s'effaça et les conduisit vers une cour intérieure où un jet d'eau mettait sa fraîcheur, tandis que des rosiers grimpants accrochaient aux murs la grâce de leurs branches lourdes de fleurs d'un blanc mat dont le parfum contrastait avec l'odeur de moisissure qui venait du porche vétuste.

Un banc de marbre à dossier s'offrait. Sans doute, jadis, couvert de coussins bariolés et de riches étoffes, avait-il accueilli la paresse des dames Arméniennes venues visiter la femme du noble Syrien. Sur l'accoudoir, l'épouse d'Hadj avait laissé reposer sa main blanche et grasse et la jolie Basiléa avait miré dans l'eau limpide du bassin son front pur et son cou orné de colliers nombreux.

Pris par cette sorte d'hallucination que l'on éprouve souvent dans les lieux où la mort a passé, le frère et la sœur avançaient à pas muets. Ils obéirent machi-

nalement au geste de Djemil et prirent place sur le banc où traînaient des feuilles sèches. L'officier syrien s'était assis sans façon en face de ses protégés, sur le bord effrité de la vasque de marbre.

Un temps assez long s'écoula, puis, le vieux serviteur reparut, précédant une femme, ou plutôt un paquet d'étoffes blanches enroulées autour d'un être humain. Ce détail suffisait, pour ignorant qu'on soit des mœurs de ce pays où tant de races diverses se côtoient comme dans un carrefour du monde, pour faire comprendre à Pierre de Morangis que les anciens serviteurs de Hadj Agha Rachid étaient musulmans, comme ces femmes qu'Irène avait aperçues causant et grignotant des amandes grillées et des bonbons à la rose dans le petit cimetière arabe de Tripoli.

De nouveau, le gendarme mit ses talents de linguiste à la disposition des deux couples si dissemblables mais, bientôt son visage s'épanouit.

— Djemil Brahim dit : sa femme parler le français. Elle, toute petite, aller à l'école des sœurs, puis, nourrice de la fille du Seigneur. Elle, s'appeler Amina. Toi peux l'interroger.

La première, Irène s'était avancée vers la musulmane. Comme l'officier syrien, discrètement, se retirait, jugeant que sa mission était accomplie et sa présence désormais inutile, la vieille femme rejeta l'étoffe qui lui couvrait le visage. Jamais face plus délabrée, sillonnée de plus de rides ne s'était montrée à la lumière du jour. Les paupières, si fripées qu'elles évoquaient irrésistiblement l'idée de ce papier froissé dont on confectionne des abat-jours bon marché, retombaient sur des prunelles glauques, presque des yeux d'aveugle. Et, cependant, un rapide calcul démontrait aux jeunes gens que la nourrice de Basiléa ne devait pas avoir dépassé de beaucoup la soixantaine. Celle qui portait le nom si charmant d'Amina salua à l'Arabe les nouveaux venus puis, d'une voix qui sifflait entre ses mâchoires édentées, elle questionna :

— Vous avez prononcé le nom de Basiléa ? Vous qui venez de si loin, apportez-vous enfin des nouvelles de la jeune maîtresse ?

Il y avait quelque chose de si poignant dans l'ex-

pression de ces traits burinés par le temps et dans cette façon qu'avait la vieille femme d'oublier que les années, qui avait si lourdement pesé sur sa tête, n'auraient point laissée intacte la radieuse jeunesse de celle qu'elle avait nourrie de son lait !

— Hélas ! répondit Pierre, presque honteux d'avoir éveillé en ce triste cœur un pareil espoir, non, nous ne savons rien, si ce n'est qu'elle échappa au massacre et que nous avons pour mission de la retrouver.

— Mission, mission ? répéta Amina, comme si elle cherchait dans sa mémoire la signification de ce mot.

Irène prit la servante par la main, une main brune et desséchée comme un sarment de vigne, où les veines saillantes mettaient leurs capricieux entrelacs. Elle la fit asseoir, entre son frère et elle, sur le banc dont les lueurs d'un somptueux crépuscule teignaient en rose le marbre, bruni par les intempéries.

Lentement, une rose trop épanouie laissait s'effeuiller à leurs pieds ses blancs pétales. Sur le toit, un ramier invisible roucoulait.

Avec des mots très simples, afin de se faire mieux comprendre, la jeune fille rappelait le passé, la visite du Français, ami de Steiman Rachid et qui avait été l'hôte de cette maison. A cette évocation, une sorte de lueur s'échappa des prunelles voilées.

— Oh ! je me rappelle, Jean, Jean de Morangis. Si souvent Basiléa a répété ce nom. Elle avait tout juste quinze ans quand le Seigneur Franc l'honora de sa visite. Jamais Basiléa ne l'oublia et si elle était encore fille quand les bourreaux sont venus...

Une larme, lentement, roula sur la joue d'Irène. Une destinée fatale ne pesait-elle pas sur leur famille ?... Partout, au lieu de l'amour, les de Morangis ne semblaient-ils pas le malheur ? Son père venu pour troubler l'âme romanesque et enfantine de la petite Syrienne, elle, qui laisserait le désespoir et la rancœur, peut-être, dans le cœur de son cher compagnon d'enfance devenu l'homme auquel elle avait promis de lier son existence ; enfin, hier encore, ce jeune officier dont la sincérité l'avait, malgré elle, profondément remuée !

Incapable de surmonter son émoi, elle avait fait signe à Pierre de parler à sa place.

— Nous sommes, disait-il, les enfants de Jean de Morangis, cet ami de votre jeune maître. Steiman Rachid avait confié à mon père d'importants documents qui sont la propriété de Basiléa, seule descendante de cette infortunée famille. Le vœu de mon père est que nous fassions tout pour la retrouver. Vous pouvez nous y aider, vous et sa tante qui, elle aussi, échappa aux égorgeurs. Dites, je vous en conjure, que savez-vous de ces atroces événements ?

La vieille parut se recueillir, puis, élevant vers le ciel des bras décharnés d'imprécatrice, elle commença le pathétique récit.

— Jamais ceux qui y avaient assisté ne perdraient le souvenir de ces sanglantes journées. La voix gutturale d'Amina évoquait ce cadre merveilleux. Le printemps sur la campagne syrienne. Les haies de mimosas égrenant dans la brise leurs grappes dorées, les pêcheurs dans les vergers, dressant leurs grands bouquets roses et les prairies semées d'iris et de petits lys couleur de feu. A Antioche, cependant, la crainte brusquement avait envahi le cœur de tous ceux qui ne pratiquaient point les commandements du Prophète. Les Arméniens surtout avaient tout à redouter de la férocité d'Abdul Hamid. A Adana, toute la colonie arménienne a été massacrée et on annonçait l'arrivée à Antioche de celui qui avait exécuté cet ordre.

« Les portes sont fermées, la foule s'assemble devant l'Eglise. Vers le ciel, les prières montent, ferventes, tandis que les hommes se préparent à une lutte désespérée. Chez Hadj Agha Rachid, l'inquiétude n'avait point sa place. Bien que la femme et la fille du maître pratiquassent la religion orthodoxe, Hadj Agha Rachid, très libéral, mais de race alaouïte, ne redoutait rien pour lui et les siens. Cependant, suivant les conseils de son fils précipitamment revenu de Beyrouth, il aurait voulu emmener sa famille dans l'un de ses domaines accrochés au flanc des montagnes. Retenue par sa pitié, sa femme l'en dissuada.

« Là, se place une véritable trahison, l'une de ces trahisons que l'histoire ne saurait trop stigmatiser. Rassurée par les formelles promesses du Caïmacan qui gouvernait la cité, la communauté arménienne croit

en la parole jurée, les hommes livrent leurs armes. A peine les gendarmes turcs qui ont servi d'escorte eurent-ils chargé leur butin, quitté le quartier arménien, que les massacreurs s'y ruent. L'extermination dura huit jours : du 18 au 28 avril. Le représentant de la communauté, un des parents de la mère de Basiléa et de Steïman, est la première victime. Sans doute, tremblait-on dans la demeure bâtie à la limite du quartier arménien mais, sans l'élan généreux de cette femme au grand cœur et au courage indomptable, les bourreaux n'auraient osé en franchir le seuil.

« Dès les premiers égorgements, des malheureux avaient demandé asile. Certains avaient pu s'enfermer dans les Légations étrangères. D'autres avaient trouvé à se réfugier dans les couvents français. Une douzaine, enfin, avait demandé le salut à la riche et bonne Arménienne.

« Quelles visions d'horreur avaient frappé la vue de Basiléa et de sa mère ; même Kadïja, la jeune veuve alaouïte, s'associait à leur imprudente action.

« Sans doute, un dénonciateur se fit-il payer par les Turcs son infâmie. Une horde furieuse se rue, la nuit, vers le palais d'Agha Rachid. Le père et le fils entendent vendre chèrement leur vie ; ils tombent sous la voûte même qu'Irène et Pierre viennent de franchir. La porte n'a pu résister aux assauts réitérés. Dans le patio où chante le jet d'eau et où s'épanouissent les roses blanches, le sang coule, rougissant les dalles de marbre, souillant le limpide bassin. Les serviteurs syriens eux-mêmes ne sont pas épargnés. Si Djemil Brahim et sa femme Amina ne furent pas du nombre des martyrs, c'est que la maîtresse leur avait donné l'ordre de conduire Basiléa et sa tante chez les Sœurs de l'Apparition. Elle-même, cause du massacre, entendait mourir auprès de son mari et de son fils qui luttaient, deux contre cinquante, pour retarder l'horrible fin.

« Hélas ! la mission ne fut qu'imparfaitement remplie. Au cours du trajet, une patrouille rencontra les fugitives. Affolées, Kadïja et sa nièce s'enfuirent tandis que Djamil donnait aux soldats qui le questionnaient des explications qui auraient pu les sauver tous.

« Quand, au bout de dix jours, tout fut consommé, de la communauté arménienne, il restait à peine quelques fugitifs terrés dans les montagnes, des orphelins recueillis par les moines et les religieuses. Au couvent de l'Apparition, on avait bien retrouvé Kadija, mais sa raison n'avait pas résisté à l'affreuse secousse. Il fut, par la suite, impossible de lui faire dire ce qu'elle avait vu et si sa nièce avait péri. Vingt-sept ans s'étaient écoulés : l'esprit de la malheureuse demeurerait vide et sa bouche ne prononçait plus que des mots incohérents.

— N'importe ! s'écria Pierre, quand la vieille nourrice eut terminé le désolant récit. Je veux tenter de la voir, d'éveiller en elle quelque souvenir passé. Amina, je vous en conjure, faites que je parle à votre maîtresse.

— Attendez, alors. Quand la nuit sera venue. Kadija viendra, comme chaque soir, respirer un peu de fraîcheur auprès du bassin. Vous vous approcherez d'elle, doucement. Une émotion peut la tuer.

— Comprend-elle le Français ?

— Jadis, elle le parlait. Maintenant, qui sait ce qu'elle comprend encore !

Glissant sur les silencieuses babouches, la vieille femme, après avoir salué selon la coutume musulmane en portant la main à ses lèvres et à son front, s'éloigna. Sa silhouette blanche se perdit bientôt sous un porche à l'élégante ogive, flanqué de deux colonnes aux sveltes proportions : c'était, sans doute, l'entrée des appartements privés.

Le frère et la sœur demeurèrent seuls. Au-dessus de leur tête, le ciel pâlisant passait par les subtiles nuances qui vont du rose orangé au mauve mélangé d'or pâle. Puis les dernières lueurs du jour disparurent.

L'attente silencieuse leur parut effroyablement longue. La nuit était devenue si obscure entre ces murailles, malgré la faible clarté des astres, que, lorsqu'ils se regardaient, Pierre et Irène ne distinguaient plus leurs traits. En face d'enx, derrière le grillage d'une fenêtre, dans le mystère de la galerie qui faisait tout le tour du patio, une clarté jaune indiquait que l'on venait d'allumer une lampe. C'était quand même, au

milieu de l'angoissant silence, le signe rassurant d'une présence humaine.

Enfin, quelque chose troubla ce prodigieux repos d'une maison cependant habitée autrement que par des fantômes. Une voix chantait, sur un ton très grave, une mélodie dont l'air à peine distinct éveilla tout de suite dans l'esprit de Mlle de Morangis un souvenir encore brumeux.

La voix se rapprochait. Bientôt, il fut possible de distinguer quelques paroles, des syllabes déformées par la bouche qui les prononçait mais qu'Irène devina plutôt qu'elle ne les perçut :

« Je veux qu'il brille encore à mon doigt décharné
« Le cher anneau d'argent que vous m'avez donné.

La dernière note mourut dans un sanglot. La chanteuse se permettait avec la mélodie de grandes libertés. Sans doute, au temps de sa jeunesse, la veuve avait-elle charmé ses loisirs en déchiffrant quelques romances venues de France : « l'Anneau d'Argent » de Chaminade, alors en pleine vogue, avait été du nombre et quelques réminiscences flottaient, ce soir-là, dans l'esprit de la pauvre folle, car c'était bien la sœur d'Agha Rachid qui, d'une allure glissante et indécise — une véritable démarche d'apparition — s'avancéait vers l'espace découvert de la cour.

Elle ne portait pas, comme la nourrice, le voile blanc des musulmanes. Elle était vêtue d'une robe de soie qui tombait jusqu'à ses pieds chaussés de sandales.

Sans paraître remarquer l'insolite présence du couple assis sur le banc à dossier, Kadija gagna sa place favorite. Elle s'installa sur le rebord de la vasque et se mit à jouer avec l'eau. Elle en remplissait le creux de sa main puis jetait vers le mince jet d'eau les perles liquides. Alors, une sorte de rire fêlé montait dans l'impressionnant silence.

Ce fut tandis qu'elle riait ainsi que Pierre doucement s'approcha de la Syrienne.

— Madame, fit-il en la saluant, excusez mon indiscretion. Tout à l'heure, ma sœur et moi, nous vous avons entendu chanter une mélodie de notre pays, dans une langue qui est la nôtre...

Sans doute avait-il instinctivement trouvé les seuls

mots qui pouvaient intéresser la folle. Elle tourna vers lui son visage où l'on ne distinguait que de larges yeux qui paraissaient démesurés au milieu des orbites creusées et, sans se faire prier, elle reprit le couplet. Dans le grave, sa voix âpre, mais encore dotée de belles sonorités, résonnait pathétique et puissante, mais quand elle atteignait les notes aiguës, elle se voilait et se cassait parfois. Pourtant, elle acheva la phrase musicale. Alors, sur un ton enfantin, avec une sorte de zéaïement puéril, elle quèta une approbation.

— C'est zoli, n'est-ce pas : Le ser anneau d'arzent ?

— Très joli, Madame, et admirablement rendu. Et puis, ma sœur et moi sommes si heureux de rencontrer ici quelqu'un qui parle le français.

— A Salonique, personne plus parler français, tous massacrés !

De nouveau, le rire guttural fusa.

— Vous voulez sans doute parler des massacres de 1909 auxquels vous avez si heureusement échappé.

— Qui vous a dit ?

Décidé à frapper cet esprit qu'une émotion violente avait obscurci et qu'une autre émotion pouvait rappeler à la réalité des choses, Pierre n'hésita pas :

— Mon père a été l'ami de votre neveu, Steiman.

— Non, non, pas de neveu. Moi, zeune, zeune fille...

Pierre comprit que Kadija avait oublié toute la période de sa vie qui avait suivi son mariage. Ne connaissant rien de la jeunesse de la Syrienne, il se trouva profondément embarrassé. Ce fut Irène qui vint à son secours en s'approchant de son frère dont elle prit le bras.

— Madame, se pourrait-il que vous ayez oublié votre frère ? Il me semble que si quelque chose nous séparait un jour, je penserais toujours au mien, à Pierre de Morangis.

— Morangis. Très joli nom, mais pas Pierre... non, Jean, Jean de Morangis.

— Vous avez connu Jean de Morangis ?

— Je ne sais plus... Quand Jean de Morangis reviendra... Mais lui jamais revenir.

— Est-ce le nom de votre fiancé ?

— Non, non, pas moi fiancée à lui. Moi fiancée grand

seigneur kurde. Basiléa disait : « Quand Jean de Morangis reviendra... Basiléa, pas moi... »

— Qui est cette Basiléa ?

— Je ne sais plus, je ne me souviens pas.

— Essayez de vous souvenir, Madame. Je vais tâcher de vous y aider. Basiléa était la fille de votre frère, Hadj Agha Rachid.

— Mon frère Hadj, oui, peut-être.

— Rappelez-vous, je vous en conjure. Les Turcs sont venus ici, ils ont tout tué, égorgé votre frère. Vous vous êtes enfuie avec Basiléa.

— Enfuie... Les rues étaient pleines de cris. Sur les pavés, du sang...

— C'est bien cela. Alors ?

— Je ne sais plus...

— Qu'est devenue Basiléa ?

— Partie, partie avec l'homme au grand manteau noir qui savait le chemin de la montagne...

— Partie, pas tuée, vous êtes sûre ? Mais pourquoi ne l'avez-vous pas suivie ?

— Tombée sur le pavé... oui, oui, impossible de marcher. Nous avons couru si vite. Mes pieds étaient en sang.

Avec des gestes d'automate, la démente mimait la scène brusquement surgie dans son esprit. Elle s'était laissée tomber sur la mosaïque, se traînait par terre avec de douloureux gémissements. Soudain, elle se releva d'un souple effort de ses reins et, désespérée, sa voix s'éleva stridente. Cette fois, elle ne s'exprimait pas en français mais sa mimique permettait de comprendre qu'elle adressait de véhémentes objurgations au protecteur inconnu qui, emmenant Basiléa l'abandonnait à son tragique destin.

Enfin, elle fondit en larmes et, à travers les mots qu'elle balbutiait, des paroles françaises se mêlaient :

— Partis, partis, Kadifa, toute seule, perdue... traînée sur les genoux jusqu'auprès des Sœurs, des Françaises...

Soudain, elle s'abattit comme une masse. Sans doute le choc avait-il été trop violent, l'effort au-dessus de ses possibilités. La Syrienne gisait sans connaissance et

Irène, affolée, criait vers la demeure afin d'obtenir le secours des deux vieux serviteurs qui attendaient dans l'ombre l'issue de ce tragique interrogatoire.

CHAPITRE VI

LE BONHEUR PERDU

Quand il se retrouva seul, après la décevante entrevue, Georges Villary eut l'impression que, désormais, tout bonheur lui était interdit. Oublier ? Mais, peut-on oublier un amour qui, fibre par fibre, s'est emparé de tout votre être et cela dès cet âge de l'adolescence, quand le cœur s'éveille avant que la raison ait pu lui opposer un frein. Si loin qu'il remontât dans son passé, il y retrouvait l'influence d'Irène, son souvenir victorieux.

Il se promettait, dès le lendemain matin, de revoir sa fiancée, d'obtenir au moins la permission de vivre dans son ombre, de la suivre et de la protéger où qu'elle soit maintenant destinée à vivre.

Surtout, il aurait voulu percer ce mystère, apprendre ce qui avait causé dans la vie du frère et de la sœur un pareil bouleversement. Réveillé dès l'aube, il n'osa, de si bon matin, forcer la porte qui, jamais jusqu'à ce jour, ne lui avait été inhospitalière.

Au volant de sa voiture, il hésitait, ne sachant que faire ni où se diriger. Soudain, une idée éclaira son esprit. L'abbé Vidalet, l'excellent curé qui avait fait faire à Irène et à Pierre leur première communion avait sans doute reçu la confidence de ce mystère qui pour lui demeurerait intangible. Peut-être, ému par sa douleur, sans trahir la confiance de ses jeunes amis, le prêtre lui donnerait-il une indication précieuse.

Le village était perché de l'autre côté de la route, à flanc d'une colline aux pentes recouvertes de champs

d'oliviers alternant avec des vignobles. L'auto, conduite par une main nerveuse, eut bientôt parcouru la courte distance.

Un lourd attelage de grands bœufs roux força Georges Vallary à faire machine arrière. Enfin, il put aboutir à la petite place plantée de vieux platanes au fond de laquelle s'ouvraient, côte à côte, le porche de l'église et la grille du cimetière.

C'est là que, quelques jours auparavant, on avait conduit la dépouille de M. de Morangis. Le jeune homme eut la pieuse pensée d'aller saluer la tombe à peine refermée.

Il courba le front, se recueillit un instant. En guise de prière, il ne trouvait à adresser au mort que cette supplication :

— Rendez-la moi, vous qui me l'aviez accordée, vous qui connaissez le sentiment qui me possède, rendez-la moi pour son bonheur, pour le mien.

Dans le calme de l'air matinal, un carillon monta. C'était l'annonce de la messe que le prêtre disait chaque jour à sept heures. Georges se dirigea en courant vers l'église, mais il était déjà trop tard. Dans la petite nef que des piliers carrés soutenaient, quelques femmes étaient agenouillées. Les vieilles, vêtues de noir, portaient l'antique coiffe autour de laquelle elles nouent un mouchoir pour mieux se préserver des insulations. Parmi les plus jeunes, deux ou trois arboraient, sur leurs chevelures nattées, le chapeau de paille dont un velours noir entoure la passe ; les autres étaient simplement coiffées, sur leurs cheveux courts, d'un béret tricoté comme en portent les ouvrières des villes.

Des vitraux s'égrenaient des gouttes de lumière jaunes, violettes ou rouges qui parfois se jouaient sur les corsages d'indienne ou bien sur les visages bronzés des paysannes. Nulle parmi les dévotes ne s'aperçut de la présence du jeune homme qui s'était assis auprès d'un confessionnal. Presque au-dessus de sa tête, une statue de N.-D. de Lourdes se penchait avec un geste miséricordieux de ses mains larges ouvertes.

— « *Ite, missa est* » prononça l'officiant, et ces paroles latines eurent pour effet de secouer l'engourdissement qui avait envahi le fiancé d'Irène. Il bondit vers

la sacristie, bousculant au passage une très vieille femme qui esquissait une génuflexion. Il fut devant le prêtre avant que celui-ci ait eu le temps d'enlever ses ornements sacerdotaux.

— Qui vous amène de si bon matin, mon enfant ? questionna l'abbé Vidalet.

— Monsieur le curé, je suis venu... Il faut absolument que vous me disiez ce qui se passe. Voyez-vous, c'est à devenir fou. Je veux la revoir... lui dire.. Renoncer à elle, ce serait monstrueux ! Oh ! vous plaidez ma cause...

— Trop tard, mon pauvre ami. Il n'est plus en mon pouvoir de vous aider. Oh ! croyez-moi, mon cher Georges, si je l'avais pu, j'aurais fait fléchir la volonté de Pierre de Morangis. Sa détermination est cruelle, puisqu'elle frappe deux innocents. Non, vous avez raison, Dieu se serait contenté d'un sacrifice plus humain, mais cet enfant dont j'ai pourtant été le directeur, m'a bien souvent surpris par son intransigeance. Pour lui, l'honneur prime tout autre sentiment.

— L'honneur, Monsieur le curé ; en quoi l'honneur exige-t-il que moi et Irène soyons à jamais malheureux, à jamais séparés ? L'honneur, n'est-ce pas de tenir sa promesse ?

— Admettez que, depuis lors, ces deux enfants aient eu à faire un serment plus sacré encore. Admettez cela, et espérez. Le voyage que l'on vous a sans doute annoncé ne durera pas des années. Pierre et Irène de Morangis reviendront. Le Castelroux est leur seul asile.

— Et s'ils se fixent ailleurs ? A Paris, par exemple ?

— Il faudrait que Pierre trouvât une situation.

— Que veut dire cette ruine soudaine à laquelle Pierre a fait allusion ?

— Ceci touche au mystère qu'il m'est impossible de trahir et, pourtant, j'aurais tant désiré que Pierre vous donnât cette marque de fraternelle confiance. Ah ! s'il avait cru devoir parler, comme tout serait devenu clair entre vos trois nobles cœurs !

— Ma tête se perd, je comprends de moins en moins, mais, puisque vous m'approuvez, Monsieur l'abbé, je cours à l'instant auprès d'Irène. Je vais la supplier de tout m'avouer. Pauvre ou riche, héritière ou ruinée,

J'ai assez de fortune pour la prendre démunie de tout. Quant à Pierre, qu'a-t-il besoin d'aller chercher la richesse au loin ? Mon père ne se ferait-il pas un devoir... Allons, tout n'est peut-être pas perdu. Merci, Monsieur le curé, et à bientôt...

L'abbé Vidalet n'avait pu arrêter ce flot de paroles mais quand Georges voulut s'en aller, il posa sur son bras sa poigne vigoureuse et le retint.

— Trop tard, mon pauvre ami. Le Castelroux est vide.

— Vide ? Ils sont partis ?

— Cette nuit même. Ils ont dû s'embarquer ce matin à Marseille... Une auto chargée de leurs bagages les a conduits ici hier soir. Ils se sont à peine arrêtés à la cure, puis, au cimetière où, malgré l'heure tardive, ils ont voulu prier une dernière fois ; puis, ils sont partis pour Toulon afin de rejoindre le train de nuit.

— Une auto ? Monsieur le curé. Où cette voiture avait-elle été louée ?

— Ah ! je n'en sais rien, mon enfant.

— Son numéro ? dites-moi le numéro qu'elle portait.

— Mon cher garçon, jamais je n'aurais songé à m'enquérir d'un si mince détail.

— Un mince détail ! Mais c'était de première importance ! Enfin, je vais me rendre à Marseille.

— A Marseille ! Mon Dieu, vous ai-je parlé de Marseille ? J'aurais donc trahi le secret qui m'était confié ? Je ne m'en suis pas rendu compte.

— N'ayez pas de remords, Monsieur le curé. Vous ne vous êtes pas rendu compte. C'est donc le doigt de Dieu qui a tout fait.

— Peut-être. En tout cas, j'aime mieux vous voir tel que vous êtes qu'avec ces pauvres yeux flévreux et ce visage torturé que vous aviez en arrivant ici.

— C'est que je l'aime tant, Monsieur l'abbé.

— Mais, c'est permis, mon cher Georges. Allons, bonne chance. Mes prières vous accompagneront. Et, c'est encore ici, dans mon humble église villageoise, que la cérémonie aura lieu.

— Oh ! ça, c'est promis.

L'abbé Vidalet ouvrit les bras et presque paternelle-

ment il serra le jeune homme sur sa poitrine comme il l'avait fait pour Pierre de Morangis dont cependant l'âme entière et hautaine troublait un peu sa ferveur faite d'humilité et de charité, les deux vertus vraiment chrétiennes.

Au moment de commencer une poursuite qu'il entendait mener sans défaillances ni hésitations, Georges jugea préférable de mettre M. et Mme Villary au courant, non des événements en eux-mêmes, puisque ceux-ci demeuraient, en somme, incompréhensibles, mais de ce voyage subit auquel la fatalité le condamnait. Ce fut par téléphone qu'il fit cette communication à laquelle l'industriel ne comprit pas grand'chose, si ce n'est que sa présence et celle de Mme de Villary étaient devenues inutiles puisque Pierre et Irène de Morangis étaient forcés d'entreprendre un voyage d'affaires et que Georges avait pris la formelle résolution de les accompagner.

— Je m'embarque tout à l'heure à Marseille, papa, avait ajouté le jeune homme, et j'aurais besoin que tu m'ouvres télégraphiquement un certain crédit.

— Tu t'embarques ? s'était exclamé l'industriel à l'autre bout du fil, et vers quelle direction, s'il te plaît ?

— Ça, je te le dirai quand je serai là-bas. Et encore..

— Comment, tu ne sais pas où tu vas ?

— Vaguement, papa, très vaguement. Pierre doit me donner, au dernier moment, les indications nécessaires. Il s'agit d'une mission importante, le secret doit être gardé sous peine de rater l'affaire.

— Quelle affaire ? Ton futur beau-frère n'est-il donc plus à Saint-Cyr ?

— Non, non. Il s'agit de choses de la plus haute importance. Des mines... découvertes par M. de Morangis.

— Des mines de quoi ?

— Je n'en sais rien, mais si tu questionnes comme ça, tu feras tout rater. Je t'en supplie, papa, décide-toi. Chaque minute de retard se chiffrera par une perte...

— Mais, sapristi, si Pierre a des intérêts à sauvegarder, tu n'as pas besoin de te mêler de ces affaires que je devine embrouillées.

— Ces affaires sont celles d'Irène, les miennes. Papa,

je t'en supplie. On va nous couper, j'en suis sûr... et tu ne m'as pas encore promis.

— Enfant gâté ! Et l'usine ?

— Morte-saison, papa. Lardignières, ton directeur, m'a affirmé qu'il n'avait pas besoin de moi. Toi-même m'as accordé des vacances.

— Pour les passer près de nous, près de ta fiancée.

— C'est ce que je veux faire. Irène est du voyage.

— Grand fou. Et ta mère ?

— Embrasse-la pour moi, papa. J'espère que les eaux lui auront fait du bien. Alors, papa, tu télégraphies à la succursale de ta banque ? Je touche les fonds et je te voue une gratitude infinie.

— Combien te faut-il, cerveau brûlé ?

— Heu ! mettons vingt mille !

— Vingt-mille, c'est de la pure démenche !

— Dix, pour commencer. Tu ne voudrais pas que j'en sois réduit à tendre la main dans les rues de Tunis... ou de Bombay.

— Tunis... Bombay, mais, malheureux, Bombay, c'est aux Indes.

— Je sais... Je sais, mais quand il s'agit de mines... Là, voici la cabine assiégée. Au revoir, papa, et merci. Je te jure que je te télégraphierai quand je saurai exactement où je vais. Embrasse maman. Ah ! si tu savais combien je l'aime...

— Tu pourrais dire : « Vous », je compte aussi.

A cette dernière phrase, M. Villary ne reçut aucune réponse. Il dut quitter la cabine encore étourdi par les stupéfiants projets dont son fils venait de lui faire part.

Edmond Villary, qui devait à son activité et à son intelligence les millions que lui rapportait annuellement l'exploitation de ses usines, pouvait compter parmi ces hommes qui chez eux font preuve d'un caractère facile et presque débonnaire.

Capitaine d'industrie, redouté et estimé par ses concurrents, craint de ses inférieurs qui cependant rendaient hommage à son sens absolu de la droiture et de l'équité, il avait su, en quelques années, transformer la petite fonderie héritée de son père en une importante affaire dotée des derniers perfectionnements, de

l'outillage le plus moderne et dont les produits étaient connus sur tous les marchés du monde.

Il aurait pu faire un oisif de son fils unique. Il avait voulu, au contraire, que le jeune homme suive la carrière d'ingénieur comme s'il avait eu besoin de gagner sa vie ; puis, il l'avait intéressé à la marche technique de sa production. Secondé par l'intelligence et l'application de ce fils qui se rendait nettement compte des obligations qui, un jour ou l'autre, pèseraient sur ses épaules, il l'avait récompensé en satisfaisant tous ses caprices. D'ailleurs, Mme Villary était là pour veiller à ce que jamais une ombre ne pût ternir le front de l'enfant bien-aimé. Sagement, Georges n'avait pas abusé de l'immense amour que lui vouaient ses parents. C'était bien la première fois qu'il exprimait avec tant d'ardeur un souhait franchement effarant. Et encore, le tendre père se creusait-il la tête afin de deviner les mobiles vrais qui perçaient sous ces incohérentes explications. Tout en se dirigeant vers l'appartement que sa femme et lui occupaient au Grand Hôtel des Sources, M. Villary cherchait comment annoncer à Emma Villary ce départ pour un but ignoré qui orientait vers de mystérieuses destinées, non seulement leur fils, mais encore cette fiancée choisie par lui et que Mme Villary comptait avoir comme hôte durant les premiers mois de grand deuil qui précéderaient le mariage si ardemment souhaité par Georges.

Afin de se donner le temps de coordonner ses pensées, l'industriel, presque machinalement, se rendit à la Banque où il s'était, en arrivant à Vichy, fait ouvrir un compte. Le temps nécessaire à la petite formalité, il faisait adresser télégraphiquement à Marseille les dix mille francs réclamés par son fils et, encore, il se promettait bien de parfaire la somme dès que le jeune homme lui aurait envoyé la dépêche que maintenant il allait attendre avec anxiété.

« Bien sûr, se disait-il à lui-même tout en suivant les allées ombreuses du parc, bien sûr, j'aurais dû lui défendre de partir, l'obliger à venir nous retrouver ici, sa mère et moi. Là, je lui aurais bien arraché son secret. Oui, mais s'il n'avait pas voulu m'obéir, et le matin en était bien capable ! Tout mon portrait : une

volonté de fer ! Bah ! avec lui, la manière forte n'aurait pas cours. Et puis, il est majeur... mais où diable ces petits de Morangis, si calmes, si réservés, peuvent-ils entraîner mon Georges ? Encore, si je pouvais donner une explication vraisemblable à sa mère et un itinéraire précis. Elle adore ça, cette bonne Emma, les itinéraires. Durant la guerre, elle s'est fait moins de tourments qu'une autre parce que j'avais eu l'heureuse idée de lui laisser dans mon bureau une grande carte et des petits drapeaux qu'elle déplaçait à chaque communiqué.

Pendant que l'industriel soliloquait ainsi sur l'admirable route qui, de la frontière italienne jusqu'à Marseille semble jouer à cache-cache avec la mer, l'auto conduite par Georges Villary filait à toute allure. Une orgie de couleurs vibrantes sous l'éblouissante lumière concourait à la splendeur d'une nature presque semblable à celle que, de l'autre côté de la Méditerranée, Irène pouvait au même moment contempler.

Après un rapide déjeuner à Toulon, le jeune homme reprit sa course effrénée. Il arriva à Marseille, se rua vers la Banque où des ordres le concernant l'avaient précédé. Un instant, il songea avec attendrissement aux parents qui lui passaient cet extravagant caprice ; puis, il se rendit au port où il pensait trouver trace du départ de Mlle de Morangis et de son frère. Tout d'abord, son espérance fut déçue. Aucune des agences de voyage ne se souvenait d'avoir délivré des billets au nom de Morangis.

Il fallut revenir vers le port, s'enquérir des transports qui étaient partis ce même jour. Les recherches furent d'autant plus difficiles qu'un bateau des Messageries à destination de Saïgon venait de lever l'ancre. La fin de la journée s'écoula, décevante. Ce fut seulement le lendemain matin que l'amoureux impatient apprit qu'un bateau italien, ayant des passagers à bord, avait fait voile vers Tripoli. La liste des voyageurs lui fut enfin communiquée. Pierre et Irène en faisaient bien partie.

Ce fut pour Georges une véritable stupéfaction. De toutes les directions qu'il avait pu imaginer, celle-ci était la seule à laquelle il n'aurait jamais songé. L'In-

dochine, l'Inde, l'Égypte, la Turquie, l'Algérie, mais pourquoi cette terre placée durant quelque temps sous mandat français et dont jamais il n'avait entendu évoquer le nom, ni par M. de Morangis ni par ses enfants.

N'importe, puisque la jeune fille qu'il aimait, voguait maintenant vers l'ancien port des Croisés, une seule chose importait : trouver un moyen rapide pour l'y rejoindre. Suivant ce plan dont le seul but avait comme nom : Irène, après pas mal de démarches inutiles et de renseignements fantaisistes — on n'est jamais pressé dans le Midi — Georges eut la chance de trouver à prendre passage sur un avion qui en quelques heures de vol, le déposa sur le petit aérodrome d'El Mina. A ce moment précis, sous la conduite du lieutenant Freyneuse, Irène et Pierre visitaient le château des Croisés. Peut-être le regard mélancolique de la jeune fille suivit-il sur le ciel qui commençait à pâlir le vol de l'oiseau d'acier qui, avant de se poser sur le sol, traçait une large parabole au-dessus du terrain d'aviation.

Le lendemain, les deux voyageurs quittaient Tripoli pour Antioche et comme Pierre avait eu la prudence — il ne désirait pas que les complices d'Omar Onassian, s'il en existait encore, fussent trop rapidement informés de la présence en Syrie d'un de Morangis — de s'inscrire, ainsi que sa sœur, sous un nom d'emprunt — la piste, pour celui qui les recherchait, était particulièrement ardue à découvrir.

CHAPITRE VII

LE SECRET DU LIBAN

Les révélations de la pauvre démente avaient rempli le cœur du frère et de la sœur d'un profond découragement. Basiléa emmenée, enlevée peut-être, comment retrouver sa trace dans une région où, du temps de l'occupation ottomane, l'état-civil tenait fort peu de

place, parmi cette mosaïque de races diverses qui chacune vivait selon les coutumes de son pays d'origine et les règles de sa religion : Alaouites, Kurdes, Arabes, Arméniens, Grecs et Ottomans, sans compter les Assyriens, premiers occupants de ces territoires devenus les plus disparates qui soient.

Cependant, Pierre de Morangis n'était pas homme à abandonner sa mission. Si Basiléa était à jamais retombée dans l'anonymat de ces tribus de montagnards, essaimées parmi les fortifications naturelles de leurs massifs rocheux, il reprendrait son second projet, celui qui consistait à accomplir l'œuvre rêvée par l'ami de son père, œuvre dont il avait étudié les bases dans les notes de ce dernier.

Mais, pour s'aventurer dans ces villages accrochés au flanc des parois abruptes de la montagne, lui qui ne connaissait ni la langue, ni les mœurs du pays, il était d'abord nécessaire de s'adjoindre un guide qui puisse en même temps servir d'interprète. Ce fut de ce projet que, par le truchement de la vieille Amina, Pierre s'ouvrit le lendemain à Djemil Erahim.

Certes, muni des recommandations que lui avait données le lieutenant Freyneuse, il aurait pu demander leur aide aux autorités locales. Il savait déjà que la colonie alaouite avait gardé son gouvernement direct, moitié civil, moitié militaire; un officier alaouite commandant chaque district, tandis qu'un conseil composé de membres indigènes administrait toute la région; mais, ignorant si Omar Ossannian n'avait pas des influences parmi ce Conseil, le jeune homme préférait agir seul.

Mis au courant de l'essentiel, Djemil partagea cet avis. Il offrit même à celui qui se présentait à lui, décidé à faire rentrer en la possession des derniers représentants de cette malheureuse famille les biens dont nul n'avait, depuis le drame d'Antioche, revendiqué la propriété, un précieux collaborateur en la personne d'un jeune garçon parlant parfaitement la langue française ainsi que les divers idiomes en usage chez les montagnards.

Cependant, Pierre ne se dissimulait pas que l'aventure pouvait comporter des périls. Il était impossible d'entraîner Irène jusqu'aux gorges presque sauvages

où se trouvait la caverne de l'or. Il aurait voulu que la jeune fille consentit à revenir à Tripoli, ou même à Beyrouth, afin de se mettre sous l'efficace protection du lieutenant Freyneuse.

Tout de suite, Irène repoussa cette suggestion. Elle resterait à Antioche dont elle goûtait déjà l'envoûtement profond. Tandis que Pierre préparait la petite expédition, la jeune fille était revenue dans la maison où Kadija coulait son existence sans but et sans âme. Elle avait revu la veuve ; celle-ci lui témoignait une grande prédilection. Ses yeux se remplissaient de larmes quand la jeune fille se levait afin de quitter la cour entourée d'arcades, bercée par le jet d'eau murmurant inlassablement l'humble mélodie de ses gouttelettes éparpillées.

— Toi demeurer toujours avec moi, suppliait-elle en retenant la visiteuse par un pan de sa robe ou de son écharpe flottante.

Cette amitié spontanée incita Pierre de Morangis à solliciter pour sa sœur l'abri de ce toit paisible, sous la protection de la fidèle Amina qui, elle aussi, reportait sur la jeune Française un peu de la tendresse qu'elle avait vouée à Basiléa. Cette proposition fut acceptée d'enthousiasme et le jour où Pierre, dans une auto qu'il venait d'acquérir, prit le chemin de la montagne, Mlle de Morangis s'installa dans une pièce au caractère nettement oriental qu'Amina avait soigneusement parée pour elle.

Parmi les objets placés à portée de sa main, était un album de photographies, un affreux album recouvert de peluche rouge et de motifs de vieil argent, tels qu'ils étaient à la mode, aux environs de 1900 ; mais, en feuilletant les pages jaunies, que de visages curieux ou intéressants surgissaient dans leur encadrement de carton à filets dorés. Cette femme aux traits réguliers, aux lourds bandeaux surmontés d'une coiffure ronde ornée de sequins et de cabochons, n'était-ce point la belle Arménienne, victime de sa courageuse pitié envers d'infortunés compatriotes ? On la retrouvait tenant sur ses genoux deux enfants au petit visage grave, aux immenses yeux noirs dont le regard était déjà trop profond : Steiman et Basiléa. Sur les pages qui sui-

vaient, on les revoyait à tous les âges de leur courte existence. Et puis, avec une intense émotion, Irène jeta les yeux sur une collection de petites photos d'amateur prises à la Faculté de Beyrouth. On y reconnaissait Steiman parmi ses camarades d'études, en blouses blanches, groupés autour d'un professeur dont ils suivaient, dans une salle d'hôpital, la leçon de clinique. Dans ce professeur, Irène devinait le Docteur de Morangis, son grand-père qu'elle n'avait pas connu. Une autre série avait trait au voyage de Jean de Morangis en Syrie. Une photographie le représentait assis sur la margelle du bassin, à l'endroit même où sa fille, maintenant, aimait se reposer à l'heure où le ciel devenait moins ardent et où les ramiers roucoulaient sur la terrasse plantée de jasmins. A côté de lui, cette ravissante fille qui souriait de toutes ses dents éclatantes, c'était Basilea dont le cœur s'était maintenant donné au jeune étranger dont elle aurait voulu suivre la nationalité et le destin.

Quand il était venu pour faire ses adieux à Irène, Pierre avait partagé son attendrissement ; mais, à présent, il secouait le charme du passé révolu. C'était vers l'avenir — un avenir qui le libérerait de la dette entâchant son honneur — que toutes ses forces se tendaient.

Assis à l'arrière de la voiture, seul — le chauffeur et l'interprète avaient pris place côte à côte — Pierre prêtait à peine attention à la route qui devenait de plus en plus sauvage. Il relisait les notes précises que Jean de Morangis lui avait léguées et son impatience faisait qu'il aurait voulu brûler les étapes.

A partir de Lataquié, la chaîne du Liban dressait devant eux une formidable barrière, couvrant une étendue de 103 kilomètres. Certains pics, où la neige jamais ne fond, s'élèvent à trois mille mètres, inscrivant le dur profil des sommets rocaillieux et nus dont la couleur change à chaque heure du jour, sur un ciel féériquement lumineux et pur.

La nuit tombait lorsque le moteur, essoufflé à force d'avoir grimpé des pentes en apparence inaccessibles, s'immobilisa sur la place d'un village. Quarante cases peut-être, groupées autour d'une maison carrée que

des murs noirs encerclaient, lui donnant plutôt l'aspect d'un bastion que d'une habitation de plaisance. C'est pourtant là, sur la pointe d'un éperon rocheux, que la famille de Steiman Rachid avait vu s'agrandir ses biens et s'augmenter sa puissance. Rurale et guerrière, la forte race alaouite se plaît dans ces nids d'aigle où jadis le Turc hésitait à venir lui livrer combat. En quelles mains avaient pu tomber la maison et les terres ? Précédé par son jeune guide, Pierre de Morangis voulut s'en informer tout de suite. Sa surprise fut grande quand on lui apprit que la maison fortifiée était toujours considérée comme appartenant à ceux qui, cependant, n'y reviendraient jamais. La vertu des anciennes traditions est telle dans ces villages à la fois guerriers et patriarcaux, que personne n'avait osé déposséder les morts. Des serviteurs vivaient encore, entre les murailles austères, des redevances que voulaient bien leur continuer les bergers chargés de garder les troupeaux, les laboureurs qui récoltaient leur pain en cultivant la terre fertile des vallées. Pierre n'hésita donc pas à frapper à la porte dont l'aspect rébarbatif évoquait les temps troublés d'autrefois.

Grâce aux explications du jeune Yako, grâce aussi à une lettre adressée par le lieutenant Freyneuse, qui avait eu l'occasion de se faire connaître de lui, à l'officier Syrien présidant aux destinées du Casa dont le village de Saïn-Mareh faisait partie, et qui suffisait pour que, où qu'il les réclamât, aide et assistance soient données au voyageur français, les notables ne pouvaient qu'accueillir respectueusement ce messager d'une nation amie.

Saïn-Mareh n'étant dotée ni d'un caravansérail ni de la plus modeste auberge, ce fut sous le vieux toit qui avait, trente-trois ans auparavant, abrité Jean de Morangis, que Pierre reposa sur l'étroit divan aux coussins de cuir dont l'odeur pénétrante évoquait le passé et le jour où son père — du moins, il se plaisait à le croire — avait posé sa tête au creux de ces mêmes coussins.

Dès le lendemain, Pierre commença ses investigations. Les résultats tout de suite s'avérèrent décevants car si certaines mémoires avaient gardé le souvenir

d'étrangers venus accomplir certaines mystérieuses besognes, tous les vieux du village étaient d'accord pour affirmer que, depuis la domination française, nul parmi ces étrangers que de nombreux serviteurs — à moins que ce ne fût une véritable garde armée qui les accompagnait — encadraient, n'avait été revu aux alentours du village. Phrase par phrase et presque mot par mot, les précieux renseignements s'accumulaient. Bientôt, Pierre put à peu près reconstituer les faits. Muni des pouvoirs arrachés à Jean de Morangis, Omar Ossanian avait recruté une bande d'hommes prêts à tout. Sans doute, du côté des autorités ottomanes, avait-il reçu les plus larges facilités. Des moyens puissants, mais demeurés occultes, avaient été mis à sa disposition. Cependant, peu désireux d'engager une lutte ouverte avec ces rudes montagnards, dont il connaissait la bravoure indomptable et la combativité, il avait habilement dissimulé le motif de sa présence dans les gorges du Liban. Sous le prétexte de rechercher des marbres précieux parmi les monts sauvages, il avait dû pouvoir visiter à son aise la caverne de l'or. Parfois, une ou deux voitures partaient, soi-disant chargées d'échantillons. Elles se dirigeaient vers la côte, puis revenaient vides. Il n'eut pas fait bon chercher à arrêter le convoi. Quatre hommes, armés jusqu'aux dents, y étaient installés et certains racontaient qu'à côté du volant était placée une machine soigneusement dissimulée sous une housse d'étoffe, mais qui avait tout l'air d'une mitrailleuse.

Donc, le trésor du malheureux Steiman avait été mis en coupe réglée, mais, depuis la grande guerre et la période troublée qui avait favorisé ce trafic, qu'était-il advenu du merveilleux filon ? Dès le lendemain, Pierre, grâce aux notes que, si souvent, il avait compulsées, était décidé à satisfaire sa curiosité.

En la seule compagnie du jeune Yako, il partit dès les premières lueurs de l'aube.

On arriva avant les heures caniculaires à la vallée abrupte que l'ingénieur avait décrite. Rien n'avait changé dans ce paysage à la fois sauvage et luxuriant. Des lentisques, des figuiers de Barbarie s'accro-

chaient aux pentes granitiques que des cèdres couronnaient.

Avec la précision d'un homme plongé dans le sommeil hypnotique, Pierre arriva à l'entrée de la caverne. Des glissements parmi les épines et les herbes sauvages révélaient la présence d'êtres rampants et peut-être redoutables. Sans y prêter attention, le jeune homme se frayait un chemin. Il s'était muni d'une lampe-tempête que Yako portait à la main. Enfin, tous deux pénétrèrent dans la cavité naturelle. Du premier coup d'œil, le jeune homme constata que la grotte n'avait plus l'aspect sauvage que Jean de Morangis avait décrit ; tout révélait que des hommes avaient passé par là. Les restes d'un outillage un peu sommaire étaient encore en place. Ici, des wagonnets posés sur des rails de fortune, mais qui avaient dû transporter les blocs aurifères auprès d'une sorte de cuve creusée dans le sol rocheux.

Durant l'exploitation du filon, une source, adroitement canalisée, s'y était déversée. C'est là que le lavage des pépites avait lieu. Depuis que la mine était abandonnée, les caniveaux avaient été bouchés. Un mince filet continuait seul à couler sur un fond de limon rougeâtre. Les deux jeunes gens poursuivirent leurs recherches, rendues difficiles par l'amoncellement de fragments de rochers et de débris de toutes sortes. Cependant, ils parvinrent à l'endroit précis où, d'une sorte de poche qu'un séisme, sans doute, avait mise à nu, le précieux métal apparaissait aux yeux éblouis de l'ingénieur et de son ami. Mais, au lieu des blocs striés d'or, des pépites que Jean de Morangis avait tenues entre ses mains, un obscur couloir s'enfonçait jusqu'au cœur de la montagne. Il fallait presque ramper pour s'y engager et deux hommes ne pouvaient y cheminer de front.

Ayant accroché à l'entrée la lanterne que portait le jeune Syrien, Pierre, guidé seulement par le rayon d'une lampe électrique, s'avança courageusement, ordonnant à Yako de l'attendre.

En effet, il ne pouvait savoir d'avance si quelque éboulement ne le surprendrait pas. La galerie était, par endroits, étayée à l'aide de pieux solides. On l'avait

tracée au hasard, suivant le gisement. Parfois, le boyau s'élargissait, formant une sorte de carrefour où s'amorçaient deux ou trois galeries. Le jeune homme les explorait méthodiquement. La plupart avaient été abandonnées. Le filon paraissait suivre une direction rigoureuse. C'était comme si, au milieu des roches basaltiques, une main de Titan avait coulé le précieux métal.

Au bout de deux ou trois cents mètres, la dernière galerie s'arrêtait. La paroi rocheuse portait des traces de sondages, mais, sans doute, n'avaient-ils rien donné, car brusquement, les chercheurs d'or avaient interrompu leur besogne. Peut-être avaient-ils l'intention de revenir après s'être munis d'un outillage plus puissant puisqu'ils n'avaient pas pris la précaution d'anéantir toutes traces de leur passage.

Maintenant qu'il était parvenu à l'endroit où toutes ses espérances convergeaient, une sorte de fièvre faisait battre les tempes du fils de M. de Morangis. Audessus de lui, la voûte de rocher se faisait plus haute, ce qui lui avait permis de se mettre debout. De ses ongles, il parcourait le mur de basalte, cherchait à en détacher quelques aspérités, puis il se baissa, ramassant les cailloux qui roulaient sous ses pieds, mais, bientôt, il dut s'avouer la vérité.

Le filon avait été exploité jusqu'à la dernière parcelle. On se trouvait sans doute, en face d'un de ces réservoirs naturels qui sont, parfois, d'une surprenante richesse, mais qui s'épuisent rapidement. La montagne contenait-elle d'autres gisements aurifères ? Cela était possible, mais non certain. Il faudrait se livrer à de longues recherches, à de coûteux sondages, et rien ne pouvait donner la certitude du succès. D'ailleurs, Pierre ne pouvait se lancer dans cette voie. Il ne possédait aucun titre de propriété le lui permettant ; de plus, le résultat était trop problématique pour qu'il se permit de jouer, sur cette carte aléatoire, la fortune mal acquise qu'il avait pour mission de restituer.

Abattu par l'effort musculaire qu'il avait accompli, et par la déconvenue que la Caverne de l'Or lui avait apportée, le jeune homme reprit le chemin du retour. Quand il émergea à l'air libre après avoir, durant plus de deux heures, subi l'atmosphère presque irrespirable

des couloirs souterrains, il lui sembla que la vie l'abandonnait. Tout devenait vague autour de lui. Il n'eut que le temps d'appeler son compagnon qui s'était écarté.

Quand Yako, ayant entendu la voix affaiblie qui prononçait son nom, se fut élancé vers l'orifice de la caverne, il trouva Pierre étendu sur le sol, le visage si pâle qu'il le crut mort. L'évanouissement dura de longues minutes. Enfin la fraîcheur d'un peu d'eau coulant sur son front ranima le jeune homme. Sa première pensée fut pour Irène, Irène demeurée seule, sur cette terre étrangère où le devoir les avait conduits tous deux et d'où ils partiraient sans doute sans avoir accompli le dernier vœu du mourant.

Rassemblant toutes ses forces, le courageux jeune homme se redressa puis, s'appuyant à l'épaule de Yako :

— Il faut se remettre en route, lui dit-il, si nous voulons être de retour avant la nuit, mais, auparavant, tu vas me jurer, Yako, de ne révéler à personne le chemin que nous venons de parcourir ensemble, de ne parler à personne de la grotte cachée dans ce ravin, tu me le promets, Yako ?

Le jeune homme mit la main sur son cœur et prononça le serment qu'on lui demandait.

Comme ils allaient remonter le versant à pic du ravin afin de rejoindre la piste à peine frayée qui conduisait à Saïn-Mareh, le Syrien tendit à son maître un objet qu'il avait glissé dans sa ceinture ; c'était un étui de fer, rouillé par les intempéries.

— Moi, trouvé ça dans le ravin, dit-il simplement.

Pierre s'empara de l'objet et, sans y porter une particulière attention, il le glissa dans une de ses poches.

Quand les deux jeunes hommes, que l'on croyait partis afin d'excursionner dans ces montagnes aux sites divers et pittoresques, furent parvenus à l'endroit où, faute de piste praticable, ils avaient dû abandonner l'auto sous la garde du chauffeur indigène que Pierre avait engagé pour la circonstance, la nuit commençait à s'annoncer. Une brise plus fraîche tombait des sommets neigeux. Une grande lassitude courbait le fils de Jean de Morangis et le découragement était sur le

point de l'envahir... Ainsi, toute sa peine, tous ses sacrifices et celui qu'il avait arraché à Irène aboutissaient à ce piètre résultat ! A quoi bon s'obstiner ? La terre syrienne ne livrerait pas son secret. Que lui restait-il à accomplir pour que l'âme du coupable puisse reposer en paix ? Réaliser les deux ou trois cents mille francs provenant de la fatale transaction entre l'ingénieur de Morangis et Omar Ossanian et les verser entre les mains de la sœur d'Hadj Agha Rachid ? Avec cette somme relativement minime, les projets de Steiman ne pouvaient être accomplis. Certes, il y avait des œuvres charitables, des hôpitaux, des écoles auxquels cette petite fortune aurait pu apporter sécurité et amélioration, mais Pierre ne se reconnaissait pas le droit de disposer selon son gré de cet argent qui avait causé le malheur de son père. Sans doute, Irène penserait-elle comme lui. Bientôt libérés du devoir qu'ils avaient si courageusement assumé, le frère et la sœur regagneraient le mas provençal où ils auraient à peine de quoi vivre et, malgré leur existence dévastée, s'efforceraient de retrouver le calme et le repos de leur conscience qui avait si impérieusement commandé les cruels renoncements, les décevantes aventures dont ils reviendraient si douloureusement meurtris.

Soudain, une salve de coups de feu tira le jeune Français de sa sombre méditation. On approchait de Saïn-Mareh... Un instant, Pierre put se croire en pleine bataille. Lutte entre partisans, soulèvement contre les autorités ? Des détonations crépitaient, mêlées à de sauvages clameurs.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il à Yako.

Celui-ci s'était penché vers le chauffeur. Un sourire éclaira bientôt son visage couleur d'ambre clair où luisaient deux larges prunelles noires.

— Pas peur. Ça, réjouissance dit Yako.

Et, en effet, lorsqu'ils mirent pied à terre à l'entrée de l'unique ruelle qui aboutissait à une sorte de place centrale où se manifestait habituellement toute la vie de Saïn-Mareh, la population au grand complet était massée autour d'une sorte d'aire où des hommes en armes exécutaient une danse guerrière à grand renfort de cris gutturaux et de décharges de poudre.

Pierre s'était immobilisé au dernier rang de la foule. Parfois, les clameurs aiguës des femmes s'élevaient toutes proches, lui déchirant les oreilles. Un peu fatigué par ce spectacle violent, le jeune homme voulut se diriger vers l'ancienne demeure de Steïman Rachid. Yako qui l'avait quitté depuis quelques minutes se retrouva auprès de son maître. Il mit le doigt sur ses lèvres comme s'il avait voulu recommander le silence puis, à voix basse, il dit :

— Patience ! toi, pas encore vu le plus beau...

— Le plus beau ? Mon cher Yako, je ne me soucie guère de couleur locale. Evidemment, cette scène plongerait dans l'enthousiasme un voyageur quelconque, plus encore un littérateur. Pour moi, j'ai besoin de repos.

— Inutile, la porte ne s'ouvrira pas pour nous tant que le grand Saint n'aura pas quitté la maison des morts.

— Que me racontes-tu là ? Un grand Saint, dans la demeure qui appartenait à Agha Rachid ?

Pierre savait que le nom de « maison des morts » avait été donné à ce logis sans maîtres. Il allait, malgré l'avis de Yako, mettre son projet à exécution, mais le Syrien le retint encore par le bras.

— Attends, attends. Bientôt, le grand Saint va parler et à côté de lui, toi verras la colombe du matin.

— La colombe du matin ? Ah ! non ! mon brave Yako, je t'assure que je n'ai nulle envie de passer la nuit sur cette place et, quant à la colombe, j'entendrai aussi bien ses roucoulements étendu sur mon divan.

Yako n'eut pas le temps d'expliquer les paroles que Pierre venait d'interpréter à sa manière. Brusquement, les cris des femmes avaient cessé. Les danseurs armés interrompaient leur chorégraphie. Tous semblaient avoir été cloués sur place par une puissance supérieure.

Un homme de haute taille s'avavançait. Sa main gauche était posée sur l'épaule d'une très jeune fille dont le visage, pâle et à peine doré, semblait entre les deux longues nattes qui descendaient le long de sa poitrine et bien plus bas que la ceinture, irradier une sorte de lumière intérieure. L'homme, un vieillard qui parais-

sait au bout de sa longue existence, était vêtu d'une tunique de soie jaune par dessus laquelle il avait simplement endossé, sans doute afin de se préserver du froid, un veston européen d'étoffe grise. Sur sa tête chenue, il portait le tarbouch, et les pans d'une large ceinture tissée de fils d'or descendaient jusqu'à ses pieds, nus dans des sandales de corde, mais les regards de Pierre s'étaient à peine arrêtés sur ce vénérable personnage. Ils ne pouvaient se détacher de la merveilleuse enfant qui, telle Antigone guidant les pas de son père aveugle, soutenait ce vieillard dont la malgreur était celle d'un anachorète. Quel âge pouvait-elle avoir ? Dix-huit ans, peut-être. Dans ce pays aux maturités précoces, ce visage aux grands yeux candides, cette petite bouche obstinément fermée et cet ovale plein, un peu allongé qui enfermait des traits d'une idéale pureté, tout révélait la grande jeunesse de la jeune fille malgré que ses bras ronds, où tintaient des anneaux, ses épaules et sa gorge moulées par la tunique de lin qui en accusait la ligne splendide, eussent déjà acquis la perfection de leur complet épanouissement.

Cependant que Pierre se laissait emporter par son admiration en face de la poétique apparition qui venait de l'éblouir, le couple avait gagné le centre de la place.

Le vieillard parlait, et autour de lui l'auditoire frémissait. Parfois, des exclamations grondaient. On aurait dit qu'une sombre colère s'amassait dans ces poitrines qui haletaient sourdement, sous ces fronts que barrait la double parenthèse des sourcils broussailleux. Pierre ne comprenait pas un mot du discours, mais il pressentait obscurément qu'un danger s'amoncelait, non pas dirigé véritablement contre lui, mais provenant du fanatisme habilement dirigé de ces montagnards. Le vieillard ne prêchait-il pas quelque croisade dont, peut-être, le calme péniblement acquis de ce pays serait l'enjeu ? Pierre de Morangis se pencha vers Yako :

— Quel est cet homme ?

— Je te l'ai dit, maître. C'est le grand Saint de notre pays. Il parle et les hommes voient se décupler leurs forces et aussi leur courage.

— Comment se nomme-t-il ?

— Ibrahim Arif.

Ce nom évoquait en l'esprit de Pierre un souvenir encore vague. Il lui semblait l'avoir entendu prononcer par le lieutenant de Freyneuse quand ce dernier avait fait allusion aux mouvements séparatistes que les réclamations turques au sujet du sandjack d'Alexandrette suscitaient. Un homme, une sorte de Gandhi syrien parcourait les campagnes, prêchait le grand rêve patriotique de ceux que tout joug effraie et humilie, l'indépendance de la terre maternelle, l'autonomie de ces contrées, cependant occupées par des races nombreuses et diverses, depuis le Djebel Druse jusqu'à Damas, Alep, les plaines que baigne l'Euphrate et celles que domine la chaîne du Liban. Orgueilleux programme, peut-être difficile à résoudre pour ceux que ce rêve grisait.

Un formidable concert d'acclamations monta vers le ciel dont les torches ravivées éteignaient les étoiles. Des coups de fusil partirent.

Le vieillard s'était tu. Les habitants de Saïn-Mareh lui manifestaient ainsi leur enthousiasme et leur fidélité.

Autour de lui, un groupe pressé s'agitait. Sa jeune compagne s'était un peu éloignée. Elle s'était glissée hors de la foule remuante et exaltée. Quand elle fut loin du cercle que les lueurs rougeâtres des torches, ou blanches des lampes-tempête éclairaient fantasmagoriquement, elle fit quelques pas comme si elle voulait quitter le village. Devant elle, la nuit mystérieuse et douce reprenait toute sa sérénité. Un large croissant de lune venait de surgir juste au-dessus de la sombre masse que formait, entourée de ses murailles, la maison des morts.

La jeune fille s'était arrêtée. Un nimbe irisé environnait son visage, pâlisait l'étoffe de lin d'un bleu clair qui retombait autour d'elle, serrée à la taille par une écharpe brodée. L'adorable silhouette se profilait nettement. Un instant, elle demeura ainsi, puis, d'un geste las, elle se laissa tomber sur la pierre du seuil. En même temps, elle ramenait sur son front le voile qui jus-qu'alors flottait sur ses épaules.

L'ombre de la muraille se projetait maintenant sur

elle et l'enveloppait d'un autre voile, impénétrable celui-là. Nul n'aurait pu déceler sa présence, mais Pierre qui ne l'avait point quittée des yeux devinait, même au sein de l'obscurité, le ravissant visage qu'il voulait contempler de plus près.

Sans réfléchir qu'il allait peut-être, en violant les coutumes de ces contrées longtemps soumises aux lois de l'Islam, attirer sur lui la colère des montagnards qui l'avaient accueilli, sans même songer qu'il ne parviendrait pas à se faire comprendre de la jeune étrangère, il avança rapidement vers elle, mais, quand il se trouva en sa présence, il ne put que balbutier :

— Mademoiselle !

Une voix un peu grave où semblaient vibrer les notes d'un violoncelle, s'éleva de l'ombre.

— Oh ! un Français ! comment êtes-vous venu dans ces montagnes ?

Sur le moment, Pierre ne s'étonna pas outre mesure d'avoir été interpellé dans sa langue maternelle. De son cœur qui battait à se rompre, une si fervente prière était montée. Et maintenant que son rêve se réalisait, il oubliait tout, les contingences bizarres qui l'avaient rapproché de la jeune Syrienne et ce miracle qu'elle sache parler une langue qui les rapprochait encore, intellectuellement du moins, l'un de l'autre. A son tour, Pierre questionnait :

— Et vous, Mademoiselle, où avez-vous appris le Français ?

— J'ai été élevée à Jérusalem, dit-elle simplement, par des religieuses de votre pays ; j'aime beaucoup la France ; parlez-moi de votre pays, voulez-vous ? puis, coquette, elle ajouta : Il y a si longtemps, si longtemps, que je n'ai vu personne qui puisse causer avec moi ce langage. Mon oncle, Ibrahim, le connaît parfaitement, mais il ne veut pas l'employer quand nous sommes ensemble. C'est triste, savez-vous.

— Ibrahim Arif est votre oncle ?

— Oui. On le nomme un saint homme, et ses vertus sont grandes ; pourtant...

— Pourtant...

— Je n'aime pas l'œuvre qu'il a entreprise. Ses paroles sèment la haine et il ne faut pas haïr.

— Seriez-vous chrétienne ? questionna le jeune homme, qui tremblait d'émotion.

La Syrienne mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut ! Ne prononcez pas ce mot. Oui, j'ai reçu le saint baptême, mais il m'a été commandé, sous peine de mort, de l'oublier.

— Pourquoi cet ordre ?

— Parce que je suis de race kurde. Je suis née là-bas, de l'autre côté de la frontière turque. Un jour, mon père et bien d'autres se sont révoltés contre les Turcs. Ils ont été massacrés, ainsi que tous les miens, par les soldats de la République Ottomane. J'avais à peine trois ans quand je me suis trouvée orpheline. C'est Ibrahim Arif qui a pris soin de moi. S'il ne veut pas accepter la domination turque, c'est pour libérer aussi sa race. Que la Syrie soit forte et indépendante, dit-il, et les Kurdes indomptés, terrés sur les flancs du Taurus, épars dans le désert stérile franchiront la frontière inhumaine et recouvreront la liberté.

— Cette liberté, ne pouviez-vous l'obtenir pour les vôtres quand le protectorat français vous couvrait ?

— Je ne sais. Ces questions me dépassent. La France — ce seul mot met devant mes yeux comme une lumière.

Elle s'était levée. Les regards de Pierre — maintenant habitués à l'obscurité — rencontrèrent celui à la fois sombre et lumineux de la jeune fille.

— Adieu, fit-elle. Je dois rejoindre Ibrahim.

— Un instant encore, je vous en supplie. Dites-moi votre nom.

— Ici, on me nomme Leilah, mais, là-bas, on m'appelait Myriam.

— Myriam ! Quand vous reverrai-je ?

— Qui sait ! La volonté de Dieu est toute puissante, et sa bonté infinie.

Leilah avait rabattu son voile. Elle eut un geste pour commander au Français de ne point la suivre, mais il avait saisi au passage la petite main qui parut, à sa flèvre, fraîche comme un pétale de fleur. Il y posa ses lèvres en murmurant le nom qui l'enchantait : Myriam. La jeune fille se dégagea doucement. Elle effleura de ses doigts le front encore courbé devant sa grâce, puis,

rapidement, elle s'éloigna. Pierre la suivit des yeux. Il la vit, rasant les murailles, ombre se glissant au cœur de l'ombre, puis, surgissant dans la zone éclairée. Autour du Saint Homme, les fidèles se pressaient toujours. Leilah fendit les groupes de femmes glapissantes, reprit sa place à la gauche du vieillard, et, rompant le cercle, tous deux quittèrent l'aire où les torches, maintenant fumeuses, achevaient de se consumer, tandis que le brasier ne donnait plus que des lueurs rougeâtres.

Pierre était demeuré le dernier sur la place. La voix de Yako le tira de la sorte d'hypnose dans laquelle il se sentait sombrer.

— Rentrons, maître. Je te cherchais.

— Yako, dis-moi, cet homme, c'est Ibrahim Arif ; où demeure-t-il ?

Le guide eut un geste de crainte.

— Nul ne sait ce secret, et il ne ferait pas bon poser cette question aux gens de ce village. Ibrahim Arif, grand personnage, très honoré, très craint aussi. Sa retraite est là-bas, dans la montagne. Les Turcs ont mis sa tête à prix. Les caïmacans (1) le redoutent. Alors, tu comprends...

— Tu ne sais rien de plus ?

— Rien, maître. Yako peut te le jurer. Oublie, maître, oublie ce que tu as vu ce soir...

Pierre de Morangis se laissait entraîner par son serviteur. Le village avait repris son farouche silence. Audessus de la maison des Morts, la lune continuait sa lente ascension sur un ciel de velours noir.

(1) Sous-préfets.

CHAPITRE VIII

DEUX RIVAUX

Depuis qu'elle était demeurée seule à Antioche, Irène commençait à s'accoutumer à cette existence, si renfermée qu'on eût dit celle d'un couvent ou bien de quelque séraïl nostalgique. Ceux qui l'entouraient, depuis la pauvre Kadija jusqu'à la vieille domestique, lui témoignaient une sorte de vénération qui surprenait la jeune fille. Elle n'était pas accoutumée à ces mœurs d'Orient qui font, de l'hôte vivant sous le toit familial, un être en quelque sorte sacré. Il n'était pas d'attentions, de gâteries qui ne lui soient prodiguées. On était ménager de son repos, de sa tranquillité. La démente, elle-même, qui, pourtant, regardait la jeune fille comme un dévot contemple l'objet de son adoration, n'osait se présenter devant Irène que lorsque celle-ci manifestait le désir de causer avec elle.

Deux jours s'étaient écoulés. A part de brèves cartes envoyées en cours de route, Irène était sans nouvelles exactes de Pierre. Ce soir-là, il faisait plus lourd que d'habitude. Des nuages noirs, amoncelés au-dessus de la ville, touchant presque de leur masse sombre les coupes des Eglises et des mosquées, annonçaient l'orage prochain. Déjà, on entendait au loin de sourds grondements. Au premier éclair qui avait zébré les menaçantes nuées, Kadija avait manifesté une terreur intense, tout en courant s'enfermer dans sa chambre, où Amina avait dû la suivre, car elle craignait que sa maîtresse ne tombât dans l'une de ces crises, très rares heureusement, qui transformaient la pauvre maniaque en une folle furieuse.

Irène n'avait osé offrir ses services. Elle était demeurée dans la cour, assise sur le banc de marbre qui était

sa place de prédilection. Parfois, de furieuses rafales secouaient les lourdes grappes de roses en plein épanouissement et c'était, sur la mosaïque, un éparpillement de blancs pétales. Il en flottait même sur la surface du bassin dont le jet d'eau, parfois assailli par le vent d'orage, ployait et s'éparpillait, laissant des flaques humides sur le sol et des gouttelettes aux feuilles des arbustes.

Un coup frappé à la porte d'entrée surprit la jeune fille et lui fit croire au retour précipité de Pierre ; pourtant, dans les voix qui parlaient, elle ne reconnaissait pas le timbre familier.

Bientôt, Djemil parut. Derrière lui, cette haute silhouette, cet uniforme kaki. Irène s'était dressée. Elle courut presque jusqu'au visiteur.

— Monsieur Freyneuse ! Vous ici ! Il n'est pas arrivé un accident à Pierre ?

Le visage de l'officier exprima la plus sincère bienveillance.

— Non, rassurez-vous. J'aurais dû me douter qu'en me présentant ainsi, à l'improviste, je risquais de vous épouvanter. Ce n'est pas de votre frère que j'ai à vous entretenir, et je suppose que son voyage se terminera le mieux du monde. C'est vers vous, mademoiselle, que je viens, car il est indispensable que j'apprenne de votre bouche des choses qui décideront de notre sort à tous deux.

Irène baissa le front. Une grande tristesse subitement l'envahissait.

— Je croyais, lieutenant, m'être fait comprendre de vous, et qu'il ne serait plus besoin de vous répéter, lorsque vous m'avez forcée à parler. Je vous l'ai dit. J'ai donné ma parole.

— A qui ? Je veux, je désire connaître le nom de celui qui a été assez heureux pour gagner votre cœur.

— A quoi bon ! Ne sommes-nous pas séparés, peut-être pour toujours.

— Alors... Vous êtes libre ? Vous pouvez disposer de vous-même ?

— Non. Rien ne me déliera de la parole que j'ai donnée. Non seulement j'ai promis à celui que je considère toujours comme mon fiancé d'être sa femme, mais j'ai

juré devant lui de n'être jamais la femme d'un autre.

— Mais c'est un serment affreux, inhumain ; cet homme, s'il vous aime, ne peut exiger que vous teniez cette promesse.

— Exiger... Ne comprenez-vous pas, vous qui êtes un soldat, que j'aie, moi aussi, un assez fort sentiment de l'honneur pour me plier, quoi qu'il m'en coûte, au serment librement prononcé par moi ?

— Irène, je sais que vous avez toutes les noblesses, mais un instinct obscur me dit que votre bonheur n'est pas dans cette union. Cet homme, êtes-vous certaine de l'aimer ? Je veux dire de l'aimer d'amour. Vous voyez, votre regard se détourne. Vous n'osez pas me dire en face : « J'aime mon fiancé et je n'aimerai jamais que lui. » Parfois, on se trompe sur la nature d'un sentiment. Un ami d'enfance... On s'est habitué à cette amitié tendre. On l'appelle : l'amour. Eh bien ! c'est faux ; l'amour, c'est autre chose : un éblouissement, une emprise irrésistible, quelque chose qui s'empare de vous à la première apparition de l'être prédestiné, qui vous agenouille devant lui et vous force à constater que, loin de cet être, il ne peut y avoir de véritable bonheur. C'est cela que j'ai éprouvé en vous apercevant, et c'est cela, peut-être, qui vous laisse devant moi, tremblante et incertaine alors que, si vous aimiez Georges Villary, vous m'auriez déjà ordonné de me taire.

— Georges Villary, qui vous a dit ce nom ?

Ils étaient demeurés debout, l'un en face de l'autre, au milieu du patio. Parfois, une rafale s'engouffrait, faisant flotter comme une aile sombre l'écharpe noire dont Irène entourait ses épaules. Dans le demi-jour livide et parmi les pierres patinées par les ans, le visage de la jeune fille paraissait avoir attiré sur lui toutes les teintes nacrées que les nuages effaçaient de plus en plus, à mesure qu'ils envahissaient tout le ciel. Depuis longtemps, Djemil s'était éloigné. Ils étaient seuls, et il semblait que l'émotion de René se communiquât à Irène.

— Expliquez-vous, lieutenant, ordonna Mlle de Morangis, d'une voix qui tremblait. Vous en avez trop dit, ou pas assez. Ce nom, est-ce mon frère qui vous l'a ap-

pris ? Dans ce cas, il n'a pu que confirmer ce que vous savez déjà.

— Ce n'est pas votre frère. Jamais une allusion à vos affaires intimes n'a eu lieu entre lui et moi.

— Lieutenant, poursuivit Irène, il n'est point généreux à vous de continuer cette lutte qui nous fait du mal à tous deux. Nous nous sommes connus trop tard. Oubliez-moi. C'est la seconde fois que vous me forcez à vous donner cet ordre, ou, plutôt, à vous adresser cette prière.

— Et vous, Irène, m'oublierez-vous ?

— Que voulez-vous dire ?

— Que vous m'aimez presque autant que je vous aime. Ne niez pas. Vos yeux ne se défendaient pas, et je viens d'y lire votre aveu.

— René, je vous en supplie, ayez pitié !

— Eh bien ! oui, ma bien-aimée, j'aurai pitié, une pitié qui s'appelle pourtant : sacrifice. Je savais, en venant ici, que je ne vaincrais pas votre résolution. Puis-je vous blâmer ? Vous me déchirez, et je vous comprends. Dès demain, je quitterai Beyrouth et la Syrie. Adieu, Irène.

Il se pencha vers elle, les bras tendus, espérant qu'elle se blottirait sur sa poitrine et lui accorderait au moins d'effleurer son front pur, mais elle l'éloigna d'elle et, d'une voix légère comme un souffle :

— Non ; il ne faut pas...

Il s'inclina respectueusement, mais, avant de s'éloigner, comme elle paraissait le désirer, il dit, et son ton ferme était celui d'un homme ayant repris la maîtrise de lui-même :

— Avant de nous dire adieu, j'ai une mission à remplir auprès de vous.

— Une mission ? questionna-t-elle, de nouveau inquiète.

— Georges Villary est ici, et c'est pour vous préparer à sa visite que je suis venu jusqu'à vous.

— Georges Villary, voyons, c'est fou, c'est impossible ! Après que je lui eus demandé de me rendre, sinon ma parole, du moins de consentir à ne plus espérer que je deviendrais sa femme, nous avons quitté la Provence ; nous nous sommes embarqués presque secrètement.

— Il n'est point de secret que ne puisse découvrir un cœur qui aime, et Georges Villary vous aime comme j'aurais voulu avoir le droit de vous aimer. Il a suivi vos traces, deviné le but de votre traversée. Lui-même a pris passage sur un hydravion de la Compagnie Air-Orient. Peu après vous, il atterrissait à El Mina. Après d'infructueuses recherches — vous aviez déjà quitté Tripoli pour Antioche — il s'est adressé au Consulat de Beyrouth, et c'est moi qui l'ai reçu. Ah ! le pauvre garçon avait trop souffert pour être bien habile. Il m'a raconté tout ce qui s'était passé entre vous trois : « Je comprends, m'a-t-il dit, qu'un obstacle a surgi, non du fait d'Irène mais à la suite de certains événements ayant trait à la mort de M. de Morangis ; pourtant, rien ne devrait compter auprès de notre tendresse. Ruinée, déshonorée, elle serait toujours celle que j'aime et que je respecte : ma femme, en un mot, et mon bonheur serait plus grand encore, si je pouvais lui rendre ce dont quelque injustice l'aura dépossédée. »

— Pauvre Georges ! soupira la jeune fille. Je reconnais là sa générosité et son cœur excellent. Je suis pauvre, en effet : c'est déjà un grand obstacle.

— Ne faites pas à Georges Villary l'injure de penser cela.

— Vous le défendez ?

— Il le faut bien, puisque vous serez sienne. A présent, il ne me reste plus qu'à conduire Georges Villary jusqu'à vous.

— Oh ! attendez encore ; je ne me sens pas prête pour cette entrevue, et d'ailleurs, je ne puis, sans l'assentiment de mon frère.

— Ma pauvre enfant, mon enfant bien-aimée, soyez brave ! Il souffre ; il vous aime tant ! Avec lui, vous serez heureuse. Pouvez-vous le renvoyer, désespéré ? Il serait capable d'une folie, et, puisque vous évoquiez le devoir, la parole jurée...

— Vous avez raison, Georges saura la vérité, et il décidera lui-même, mais c'est à vous que je ferai d'abord cet aveu douloureux. Parce que vous êtes droit, loyal, vous pardonneriez mieux l'erreur, la faute commise par un père que je vénère malgré tout. Ensuite, vous mettez Georges au courant de cette triste, de

cette malheureuse histoire. S'il ne me juge pas digne de porter son nom, qu'il reparte. Sinon...

— Il sera demain auprès de vous, j'en ai la certitude.

L'orage s'était déchaîné avec une violence inouïe. Une pluie rageuse crépitait sur les feuillages lacérés, envahissant le fragile abri où les deux jeunes gens se tenaient. Frissonnante sous ses vêtements, que l'humidité commençait à transpercer, Irène entraîna le lieutenant vers le salon de musique. D'une main qui tremblait, elle fit de la lumière, puis, indiquant à l'officier l'un des canapés recouverts de cuir ouvragé, elle prit elle-même un siège bas et, joignant ses doigts autour de ses genoux rapprochés, elle commença le récit qu'elle voulait rendre, par souci de vérité, impersonnel et froid ; pourtant, parfois, sa voix vibrait, plus chaude et plus ardente, et la fille plaidait pour le père coupable.

Quand tout fut dit, et seulement à cette minute, elle livra au lieutenant Freyneuse son regard où des larmes scintillaient comme de petits prismes. Lui s'avança insensiblement et se laissa tomber à genoux devant Mlle de Morangis. Il avait pris sa main, la portait à ses lèvres :

— René ! protesta-t-elle faiblement, puis elle ajouta les seuls mots qui pouvaient lui rappeler sa promesse : Mon ami.

— Oui, Irène, répondit-il avec force, votre ami. Celui auquel vous avez bien fait de vous confier, celui qui vous demande, si jamais la vie vous déçoit ou vous meurtrit, de l'appeler auprès de vous. Demain, Irène, je vous en fais la promesse, je conduirai vers vous celui que vous attendez et, vous laissant sous sa garde, je partirai...

Une sorte de spasme douloureux serra la gorge, arrêtant la fin de la phrase. Déjà, l'officier franchissait le seuil. Une portière richement brodée retomba. Quelques instants encore, les pas rapides résonnèrent sur la mosaïque des couloirs, puis ce fut le silence. La pluie avait cessé de tomber et, à de plus longs intervalles, on entendait au lointain les grondements de l'orage que le vent avait poussé vers les montagnes.

Maintenant qu'elle était obéie, que tout était redevenu clair et loyal, que sa conscience, enfin, ne portait plus seule le poids accablant d'un secret, au lieu de goûter la paix qu'elle désirait ardemment, Irène se sentait plus meurtrie que jamais. Elle éprouvait la sensation intolérable d'un arrachement. Cette douleur dans sa poitrine, n'était-ce pas de son cœur torturé qu'elle venait ?

Enfin, elle trouva un peu de calme dans une prière que Naïs lui avait apprise alors qu'elle était une toute petite fille.

— Mon Dieu, protégez-moi. Soyez mon soutien et mon guide. Je me mets sous votre garde et ne ferai rien que selon votre volonté.

Ce fut seulement au cours de l'après-midi que l'événement à la fois attendu et redouté se produisit.

De l'orage de la nuit rien ne subsistait sur un ciel de saphir où le soleil régnait dans toute sa gloire.

Après le déjeuner, servi à l'Européenne, Kadija que ses terreurs nocturnes avaient laissée brisée et dolente, s'était retirée afin de se livrer, sous la garde d'Amina, à une sieste réparatrice. La jeune Française était demeurée seule dans le salon de musique. Parfois, ses regards se fixaient vers ce coin de divan où, la veille, René Freyneuse avait pris place. Cette rosace, sur le tapis aux arabesques compliquées, n'était-ce point l'endroit où il s'était agenouillé comme un dévot devant la sainte qu'il vénère ?

Un bruit de pas et de voix la tira de sa rêverie, une rêverie d'où elle s'était juré, au cours d'une nuit d'insomnie, de bannir les espérances folles que sa droiture réprouvait. Un coup discret résonna sur la porte. Irène ne s'entendit pas prononcer l'autorisation d'entrer.

Elle s'était dressée, une main posée sur sa poitrine, comme pour en apaiser les palpitations. Elle n'eut pas le temps de se reconnaître. Deux bras s'étaient noués autour de ses épaules. Elle se sentit pressée, emportée, et ne revint à elle que lorsque Georges, assis à côté d'elle, sur l'un des divans, la serra plus ardemment encore, en déposant sur sa tempe un baiser qui la fit tressaillir. Elle se dégagea de l'étreinte, trouva le courage

de répondre par un sourire aux mots d'amour que le jeune homme prononçait, puis, gravement, elle questionna, un peu de rose brusquement monté à ses pommettes :

— Vous savez tout, n'est-ce pas, Georges ?

— Je sais, ma chérie, et j'oublie, à moins que mon aide ne puisse vous être utile dans la noble tâche que votre amour filial vous fait accomplir.

— Ne jugez pas mon père, je vous en supplie.

— Le juger ! Vous voulez dire le plaindre et l'excuser. Oh ! oui, l'excuser, car c'est pour la femme qu'il aimait, pour ses enfants, qu'il a commis cet acte que sa délicatesse, son sens de l'honneur, lui firent si cruellement regretter ; ses remords ont été son expiation. Dieu, qui a permis sa défaillance, a trouvé, j'en suis sûr, ce châtement suffisant. De là-haut, il vous voit et il vous bénit tous deux.

Le jeune homme avait trouvé les seuls mots qui pouvaient lui ramener le cœur de sa fiancée. Doucement, Irène laissa tomber sa tête sur l'épaule de Georges et des larmes coulèrent de ses yeux. Il les essuyait avec d'infinies précautions; parfois ses lèvres se posaient sur les joues, effaçant les sillons humides. Ces baisers très purs, très chastes, qui lui rappelaient les beaux jours de leur enfance presque fraternelle, mettaient dans le cœur d'Irène un bienfaisant apaisement. Il semblait que, sous la rosée de ces pleurs, le présent s'effaçait peu à peu, tel un pastel dont la pluie emporte les couleurs brillantes. Le charme du passé reprenait sa force et sa vertu.

— Irène, ma chérie, puisque tu as bien voulu me mettre en tiers dans ce secret, c'est que tu consens à devenir ma femme.

— Certes, mon Georges, mon affection pour toi n'a jamais changé, mais tu comprends maintenant mes scrupules, ceux de mon frère, pourquoi nous avons décidé de nous éloigner, de te délier de tes engagements ?

— Ma loyale amie.

— Oui, ton amie, mon cher Georges, et, puisque tu veux encore de moi, ton amie pour toute l'existence.

— Ma femme, murmura-t-il avec ferveur en posant

ses lèvres sur la main qu'Irène lui abandonnait.

A ce moment, un bruit léger leur fit détourner la tête. Parée de tous ses bijoux, vêtue d'un costume de soie un peu fanée, mais à laquelle un travail merveilleux de broderies d'or et de paillettes conservait l'éclat semi-barbare cher aux femmes d'Orient, Kadija s'avancait. Un voile recouvrait son visage. Avec des coquetteries un peu puérides, elle s'approcha du visiteur. Elle hésita, puis, avec une révérence, elle salua :

— Jean de Morangis, fit-elle de sa voix à la fois cassée et zézayante, une voix de vieille petite fille, donnant envie de pleurer à ceux qui connaissaient l'histoire de l'infortunée Syrienne ; mais personne n'avait mis Georges Villary au courant, et la plus parfaite stupéfaction se peignit sur son visage. Cependant, Kadija, sans se déconcerter, continuait :

— Je suis heureuse, Monsieur de Morangis, de vous recevoir sous le toit qui appartient à mon frère. Nul doute que votre présence ici n'y ramène un grand bonheur. Vous voici, vous que l'on a tant attendu. Comme ma Basiléa va être heureuse.

Irène était demeurée un peu à l'écart. En signe de discrétion, elle mit un doigt sur ses lèvres et, s'adressant à la veuve :

— Certes ! Basiléa serait heureuse de connaître M. Villary, que je vous présente. Georges Villary est mon fiancé. Il a connu Jean de Morangis, mais pour que Basiléa puisse s'associer à notre joie, il faudrait la retrouver, la ramener parmi nous...

Sur le visage de Kadija, une profonde tristesse se peignit :

— Oui, oui, la retrouver. Le Kurde l'a enlevée... Allah seul pourrait nous la rendre.

Une fois encore, la jeune fille constatait l'inutilité de ses tentatives. Même si la démence avait cessé d'obscurcir l'esprit de la pauvre Kadija, il était évident qu'elle ne savait rien de plus.

Cependant, Kadija, revenue à sa douce manie, entretenait le nouveau venu des futilités qui suffisaient à emplir son esprit débile. Elle voulut aussi offrir une collation à l'hôte que le ciel lui envoyait.

Pendant qu'elle donnait des ordres et présidait à la

préparation du goûter, Georges et Irène, de nouveau, se trouvèrent seuls. Alors, la jeune fille osa poser la question qui, depuis l'arrivée de Georges, l'obsédait :

— C'est le lieutenant Freyneuse, n'est-ce pas, qui vous a conduit vers moi ?

— En effet, et je ne sais pas comment lui manifester ma reconnaissance. N'est-ce pas grâce à lui que j'ai retrouvé votre piste, grâce à lui que tout malentendu a été dissipé entre nous.

— Certes, mais comment se fait-il qu'il ne vous ait pas accompagné jusqu'ici ?

— Oh ! pardonnez mon étourderie ; mais il m'était vraiment impossible de penser à autre chose qu'à nous-mêmes, à ma joie de vous avoir retrouvée. Le lieutenant Freyneuse m'avait chargé d'un message.

— Pour moi ? questionna Irène en pâissant un peu.

— Oui. Il m'a chargé de vous apporter ses hommages et, aussi, ses adieux. Il a, dès la première heure, téléphoné à Beyrouth, où son retour était, paraît-il, nécessaire. Il doit incessamment s'embarquer pour la France, rejoindre son nouveau régiment. Je crois qu'il part pour le Soudan. En tous les cas, un poste dans nos colonies équatoriales. C'est lui-même qui a demandé cette affectation. Une idée bizarre, véritablement, car son séjour en Syrie lui avait gagné toute la confiance de ses chefs, ses notes étaient excellentes et lui promettaient un avancement rapide. Et puis, entre nous, après cette contrée charmante, son climat incomparable, le Soudan, avec ses fièvres qui pourraient bien entraver la carrière de cet excellent ami !... Ah ! vous voyez, Irène, il y a à peine deux jours que le lieutenant Freyneuse et moi avons fait connaissance, et cependant j'éprouve déjà pour lui une grande et sincère amitié, tant est vive l'estime que m'inspire son caractère.

— Vous l'avez bien jugé, Georges. Le lieutenant Freyneuse est le soldat le plus brave, le plus généreux aussi, que je connaisse.

— Oh ! Irène ! Les présents sont, bien entendu, exceptés ?

— Bien sûr, mon cher Georges.

Précédée des deux vieux serviteurs porteurs de pla-

teaux sur lesquels étaient disposées les tasses minuscules en porcelaine dorée, la cafetière d'argent où fumait un café noir et épais et des assiettes garnies de pâtes de fruit, de bonbons à la rose, de pistaches et d'amandes grillées, Kadija avait interrompu le dialogue, permettant ainsi à Mlle de Moraugis de dissimuler son émoi.

— Voici la collation préparée en l'honneur de notre hôte. J'espère qu'elle lui sera agréable. Ensuite, pour le distraire, je chanterai pour lui et vous m'accompagnerez au piano, n'est-ce pas, petite colombe de France ? Vous verrez, Monsieur le Voyageur, comme je sais chanter les jolis airs de votre pays.

La voix cassée et pourtant émouvante fredonnait la mélodie préférée : Le cher anneau d'argent. Au lieu de sourire, comme il l'aurait fait sans doute en pareille circonstance, Georges se sentit profondément ému par ce chant triste et doux, presque un chant d'outre-tombe.

CHAPITRE IX

LA COLOMBE DE LA MONTAGNE

Avec l'aube qui pénétrait dans la pièce délabrée où l'on avait pu le loger, Pierre venait d'ouvrir les yeux. Une lumière rose montait du côté de l'Orient, mais le soleil était encore caché derrière la montagne. La première pensée du jeune homme fut de revoir la charmante créature dont le charme avait si profondément agi sur un cœur qui, jusqu'alors, n'avait jamais battu. Étant donné l'heure tardive où, la veille au soir, la fête avait pris fin, Pierre ne doutait pas que le prétendu Prophète et sa compagne n'aient accepté l'asile que tous les habitants du village auraient eu tant de fierté à leur offrir.

Sans doute, Myriam avait-elle reposé dans l'une de

ces demeures primitives. Bientôt, il la verrait paraître, vision merveilleuse et poétique, sous les plis de sa tunique couleur de ciel. Il procéda donc à une toilette rapide, mais que le désir inconscient de plaire lui fit soigner plus que d'habitude. Vêtu d'un costume de toile blanche — son seul costume de rechange — qu'un brassard de crêpe endeuillait, il se rendit sur l'unique place du bourg. Comme tous les peuples d'Orient, et ainsi que cela se pratiquait jadis en Grèce et en Italie, Agora, forum, ou simple aire destinée au repos des caravanes, les Syriens séjournent peu sous le toit bas de leurs maisons. A part les heures caniculaires, ils flânent, se réunissent pour d'interminables palabres quand ils ne s'endorment pas dans la cour intérieure de leurs mosquées.

Nul doute que Pierre trouverait là le saint homme discourant au milieu de ses fidèles.

Sa désillusion fut grande quand ses yeux constatèrent que la place de Saïn-Mareh avait son aspect habituel.

Sur un banc grossièrement taillé dans un bloc de granit, un vieillard sommeillait et, sous l'ombre d'un faux poivrier au léger feuillage parsemé de grappes roses formées par de petites baies, deux gamins, fraternellement, exploraient la tignasse l'un de l'autre, et rejetaient au loin, d'un geste indifférent, les indésirables parasites que leurs doigts agiles découvraient.

Muré en lui-même par son incompréhension des idiomes que pouvaient parler ceux qui l'entouraient, Pierre fut bien forcé d'attendre le retour de Yako, lequel ne se trouvait ni dans la demeure des Rachid, ni dans les ruelles du village. Ce ne fut qu'une heure plus tard que le Syrien reparut. Il s'était éloigné de Saïn-Mareh afin de chasser le lièvre dans la vallée, et, de fait, le butin qu'il rapportait appuyait surabondamment ses dires.

Par lui, Pierre de Morangis espérait retrouver la trace de Ibrahim Arif, tout au moins connaître la direction qu'il lui fallait prendre pour revoir Myriam.

Tout de suite, Yako prit un air grave :

— Maître, dit-il, sur le Saint Livre, je te jure que je ne sais rien ; personne ici d'ailleurs n'est mieux ren-

seigné que moi. Le Saint homme est-il parti vers les monts du Liban, vers les rives de l'Oronte, celles de l'Euphrate ou les gorges inaccessibles du Taurus ? Demain, recevra-t-il, dans une grande ville, l'hospitalité de riches ou logera-t-il sous l'une des tentes noires que les Arabes nomades, de l'autre côté de la frontière turque, plantent au milieu du désert, cela, nul ne pourrait te le dire. Le maître se garde des trahisons. Crois-tu qu'il ignorait notre présence ?

— Ecoute, Yako, il n'a pu partir depuis longtemps avec l'auto, il sera possible de le rattraper.

— Ibrahim Arif n'a qu'un geste à faire pour qu'une voiture mécanique plus puissante que la tienne, maître, l'emporte où il est attendu.

— Mais enfin, tu peux apprendre vers quel point de l'horizon il s'est dirigé ?

— Non ; car s'il est parti vers le Sud, c'est qu'il avait à faire au Nord, et s'il se dirige vers l'endroit où le soleil se lève, c'est pour dissimuler qu'on l'attend sur les marches du couchant.

— Ton Saint homme a donc la conscience bien peu tranquille qu'il lui faille à ce point ruser et se dissimuler ?

— Sa tête est mise à prix par les Turcs, et les Français même ont redouté son pouvoir.

— Nous teniez-vous pour des ennemis ? Notre domination était-elle haïe ?

— Non, maître, la France est un grand pays ; mais, dans le cœur de tous les hommes, un mot est écrit : Patrie !

Pierre n'insista pas. Tristement, il regagna la demeure où il avait reçu l'hospitalité. En quelques minutes, il fit ses préparatifs de départ, mais il devait attendre pour prendre congé des braves gens qui l'avaient accueilli le retour de Yako, lequel avait de nouveau disparu.

Ce fut au moment où il quittait son costume de toile blanche, afin de reprendre ses vêtements de voyage que le hasard lui fit mettre la main dans la poche où il avait, sans y prêter autrement attention, glissé l'étui rouillé que Yako lui avait apporté. Machinalement, il le secoua et s'aperçut ainsi qu'il n'était point

vide. Quelque chose — on aurait dit un rouleau assez léger — se déplaçait à l'intérieur. Cela suffit pour exciter la curiosité du jeune Français et lui rappeler le but de ce déconcertant voyage. L'objet avait été trouvé à proximité du gisement aurifère. Il était permis de supposer qu'il avait appartenu à l'un de ces hommes qui avaient travaillé à l'extraction du précieux minerai. De cet instant, oubliant momentanément la radieuse vision qui avait hanté ses rêves, il ne songea plus qu'à ouvrir l'étui, dont l'état de vétusté lui opposait une résistance obstinée.

Désespérant d'en venir à bout, le jeune homme jeta à terre le cylindre et, à coups de talon, tenta de l'écraser. Bientôt, ses efforts rageurs eurent un résultat. Le métal, déjà rongé par la rouille, s'aplatit brusquement ; en même temps, le fond se détachait, et Pierre, glissant deux doigts par l'étroite fente, saisissait le coin d'un rouleau de parchemin. Il ne lui restait plus qu'à agrandir l'ouverture: ce qu'il fit. Le document n'avait souffert ni du temps, ni de l'humidité ; seulement, le grain du papier avait jauni et l'écriture qui le couvrait était devenue pâle et à peine lisible. Durant un long moment, Pierre examina ce parchemin que l'on avait pris tant de soin à protéger contre les outrages du temps.

Il distinguait des lettres et des chiffres, mais ces lettres, qui n'étaient ni du Turc, ni de l'Arabe, dansaient devant ses yeux. Certaines lui rappelaient l'ancien alphabet Grec, mais il n'y avait point identité parfaite. Il en conclut qu'il devait avoir devant les yeux quelque document écrit en une ancienne langue Balkanique, et ce fait activa encore son désir de savoir. Maintenant, il n'hésitait plus, son devoir s'était rappelé à lui. Avant de poursuivre la décevante chimère, l'irréalisable amour, il devait obéir au vœu que M. de Morangis avait formulé au moment de mourir.

Une heure après, ayant pris congé des vieux gardiens de la maison sans maîtres — lesquels refusèrent obstinément l'argent que le jeune Français voulait leur faire accepter — Pierre, toujours accompagné de son fidèle guide, reprit le chemin d'Antioche, où sa sœur l'attendait, et où il espérait revoir le lieutenant Freyneuse.

mieux placé que quiconque pour déchiffrer la double énigme qui occupait l'esprit du voyageur.

L'arrivée à Antioche réservait à Pierre de Morangis une nouvelle surprise. Dès qu'il eût heurté à la porte richement sculptée de ce qui avait été le Palais construit par Hadj Agha Rachid afin de satisfaire sa jeune épouse Arménienne, le visage souriant de Djamil, lequel était venu lui ouvrir, le surprit. Sans un mot, celui-ci le guida vers le patio. A cette heure, le soleil avait quitté le zénith et l'ombre des murailles faisait descendre un peu de fraîcheur sur cet espace à ciel ouvert. Sur le banc à dossier, un couple était assis. L'homme tournait le dos, mais Pierre ne reconnaissait pas en lui la svelte et nerveuse silhouette du lieutenant Freyneuse, dont la présence à Antioche ne l'aurait point surpris.

Souriante, Irène le regardait s'avancer sans quitter sa place. Il remarqua que la main de Mlle de Morangis était posée sur l'épaule de son compagnon. Celui-ci tourna la tête, et Pierre, avec stupéfaction, distingua le visage de son ami d'enfance.

— Georges ! s'exclama-t-il tandis que Villary parlait d'un grand éclat de rire.

— Oui, Georges, en chair et en os, Georges que vous avez si bien cru semer, Monsieur le stratège, et qui, malgré toutes vos ruses, est parvenu jusqu'ici, afin de reconquérir la princesse lointaine et tant chérie que vous prétendiez lui enlever.

D'un élan, le fiancé d'Irène avait ouvert les bras, et les deux amis s'étreignirent. Ce fut ensuite le récit de la poursuite acharnée, de la providentielle rencontre avec le lieutenant Freyneuse. Avec un juvénile enthousiasme, Georges faisait l'éloge de ce dernier. Dépourvu de son assistance, jamais il n'aurait abouti aussi vite ; de plus, le lieutenant n'avait-il pas consenti à être son messenger auprès de Mlle de Morangis ? Sans lui, qui avait si loyalement plaidé sa cause, obtenu la confiance d'Irène et l'aveu du drame qui avait causé leur séparation, serait-il là, à cette minute, auprès de celle qui, bientôt, porterait son nom ? Sans l'aide précieuse de l'officier, le triste malentendu aurait fini par les séparer.

— Car maintenant, mon bon Pierre, tout est apaisé. Tes scrupules, je les comprends, mais ils ne peuvent résister à la parole que je te donne d'être en tiers dans votre œuvre de réparation. Ce que je possède est à votre disposition, et crois bien qu'à mes yeux Irène et toi paraissent grandis et non diminués, comme d'ailleurs la mémoire de M. de Morangis.

— Un instant, mon ami. Tes parents penseront-ils de même ?

— J'en suis certain. Mon intention est d'ailleurs de leur télégraphier pour leur faire partager ma joie. Quand nous serons de retour, j'agirai selon votre volonté; si, par scrupule, vous désirez qu'ils soient mis au courant des nobles motifs de votre départ, de ceux de votre brusque changement de fortune, je suis certain d'avance qu'ils me diront : « Tu es assez riche pour deux, et Irène est un trésor auprès duquel les misérables questions d'argent n'existent pas. »

— Il y a l'honneur, Georges.

— Le vôtre n'est pas entaché. C'est le jugement de l'abbé Vidalet, ce sera celui de mon père et de maman. J'aurais voulu que tu entendes, à ce sujet, les nobles paroles du lieutenant Freyneuse, puisque, doutant de moi, peut-être, c'est à lui que ta sœur a avoué le secret que je ne désirais même pas apprendre.

Maintenant, Pierre questionnait. Il s'étonnait de l'absence du lieutenant, et il fallut que Georges lui expliquât la brusque mutation sollicitée par Freyneuse.

— Entre nous, je me demande si le lieutenant n'a pas eu quelque difficulté avec ses chefs. Son désir de quitter la Syrie, de la quitter sur l'heure, était évident. Il devait rejoindre Beyrouth, faire signer une permission et s'embarquer aussitôt pour la France, en attendant d'être nommé à un nouveau poste.

— Parti ! parti si brusquement, et sans avoir pris congé de nous, à qui il avait promis son appui !

— Le lieutenant n'est pas parti comme tu le supposes, interrompit Irène ; il est venu me voir, et j'étais au courant de ses projets. D'ailleurs, il ignorait, comme je l'ignorais moi-même, que tu allais nous revenir.

— J'aurais eu tellement besoin de son aide... Oui, un document qu'il importe de faire traduire... et puis,

on m'a indiqué une nouvelle piste. Je dois me rendre sur la frontière kurde : qui sait, peut-être serais-je obligé de poursuivre mes recherches en territoire turc. J'avoue que je comptais sur Freyneuse.

— Mon cher, excuse mon étourderie. Le lieutenant m'a laissé, à ton intention, certaines lettres qui seront, paraît-il, le Sésame destiné à t'ouvrir toutes les portes.

Les deux amis entrecroisaient maintenant questions et réponses, Georges brûlant de connaître les résultats des premières investigations tentées par son camarade.

Irène avait profité de leur inattention pour s'éloigner un peu. Elle avait repris auprès du bassin sa place favorite. D'un geste machinal, sa main effleurait la surface limpide qui, sous ses doigts, se ridait doucement. Soudain, des profondeurs de la demeure orientale, une voix, lointaine d'abord, mais qui semblait se rapprocher, se mit à résonner. Les paroles demeuraient encore indistinctes, mais la mélodie était très reconnaissable. C'était celle de Chaminade, si chère au cœur de Kadija. Tout à coup, elle vibra toute proche. La folle, traînant sur les dalles ses voiles perlés, s'avancait vers ses hôtes. Elle s'immobilisa devant Mlle de Morangis, posa sa main sur la poitrine d'Irène, juste à la place du cœur, et, de sa triste voix désaccordée, elle répéta la dernière phrase d'une mélodie ancienne :

— « Chagrin d'amour dure toute la vie »...

CHAPITRE X

VERS LES MARCHES DU TAURUS

Pierre de Morangis venait, sur simple présentation de sa carte, d'être introduit dans un bureau qui précédait celui du nouveau Consul. Laissant Irène à Antioche — où aurait-elle été plus en sûreté que sous la garde

de Djemil et d'Amîna qui semblaient reporter sur cette jeune étrangère toute l'affection qu'ils avaient autrefois vouée à leur maîtresse ? — il avait décidé Georges Villary à faire avec lui le voyage de Beyrouth. Déjà, il lui avait exposé une partie des raisons pour lesquelles il s'était rendu à Sain-Mareh et avait laissé à un camarade du lieutenant Freyneuse, officier qui commandait un service de renseignements, le document dont il n'avait pu encore découvrir le sens. Aujourd'hui il était convoqué afin de savoir si l'énigme avait été déchiffrée et si elle avait trait au gisement aurifère du Liban.

Le Consul ne prolongea pas l'attente de son visiteur. Après lui avoir désigné un siège, il posa devant lui une feuille couverte d'écriture et, à côté, le document lui-même.

— Voici, Monsieur de Morangis, la traduction que vous avez demandée. Ce document, durant la période trouble qui précéda le mandat donné à la France par la Société des Nations, aurait été d'une réelle importance. Maintenant, son intérêt est seulement rétrospectif. Tout d'abord, sachez qu'il est écrit en Bulgare. C'est un état des plus exacts de ce qu'a fourni le filon découvert par Monsieur votre père et par Steiman Rachid. Ces chiffres remontent bien avant l'acte de cession auquel votre note fait allusion. Durant la guerre, et pendant la domination des Turcs, de petites quantités de lingots d'or étaient acheminées vers la Bulgarie, de là vers l'Allemagne. L'exploration demeurait clandestine, les travaux tout à fait secrets. La mort des légitimes propriétaires n'était sans doute pas une garantie suffisante d'impunité pour ces aventuriers à la tête desquels était déjà Omar Ossanian. Cet homme connaissait-il l'existence de Jean de Morangis ? Cela est probable. Après l'armistice, il constitua une société, dont il demeura le prête-nom. Le siège en fut à Berlin. A la faveur des troubles qui ravageaient la Syrie, Omar Ossanian, en possession d'un traité en bonne et due forme, qu'il pourrait, le cas échéant, montrer aux autorités, fit recommencer les fouilles. Les transports ont lieu par avions. L'or s'en va partout où des conflits éclatent, où des combats se déroulent. Autour de Mous-

soul, à la frontière turco-persane, la lutte pour le pétrole est engagée. Omar Onassian ravitaille les Turcs. En 1921, l'Irak, protégé par l'Angleterre, est attaqué : les Kurdes sont en perpétuelles révoltes, les Arabes deviennent menaçants. L'influence d'Omar Ossanian se révèle toujours du côté qui nous est le plus défavorable. L'or du Liban se transforme en fusils et en mitrailleuses, dont les balles sont dirigées contre nos soldats ou ceux de nos alliés. »

Une profonde émotion se peignit sur le visage du fils qui songeait à ce qu'avait coûté à sa patrie la défaillance de son père. Mais il importait de ne point révéler ce douloureux secret, de ne point mettre le représentant de la France au courant de ce navrant drame de famille

— Ne vous affligez pas, Monsieur de Morangis, vous n'êtes pas responsable de ces événements. Monsieur votre père, chargé de négocier la vente du terrain aurifère, n'est point coupable d'avoir ignoré le danger latent de cette transaction. Quoi qu'il en soit, les derniers envois datent de 1924. Depuis lors, nul n'a revendiqué des droits sur la Grotte de l'Or, où il ne reste sans doute plus rien des richesses accumulées par les siècles.

— Mais cependant, Monsieur, si en creusant des galeries plus profondes, en pénétrant au cœur même de la montagne... ? Cet or du Liban, qui a déjà servi à armer nos ennemis, s'il existe encore, si le filon n'a pas été épuisé, est-ce que des énergies françaises, des intérêts français ne peuvent en bénéficier ? Le contrat d'Omar Ossanian pouvait être dénoncé au bout de dix ans. J'exige... c'est-à-dire, je désire que, dorénavant, les biens, tous les biens de Steïman Rachid soient placés sous le contrôle des autorités Syriennes amies, je le suppose, de notre pays.

Le consul s'était levé. Il tendit la main au jeune homme :

— Il en sera fait selon votre désir, Monsieur, et je vous félicite des sentiments qui sont les vôtres. Dès demain, je mettrai mes collègues de Syrie au courant de cette affaire. Pouvez-vous me confier le contrat en question ?



Pierre hésita un instant ; puis, comprenant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de réparer la faute commise par Jean de Morangis, il le tendit à son interlocuteur. Celui-ci le parcourut rapidement :

— Votre père, naturellement, possédait une procuration ? Oui, cela va sans dire. Eh bien ! je suppose qu'avec ceci l'or du Liban, s'il en demeure une parcelle, ne se changera plus en balles qui viendront trouver la poitrine des soldats français.

Quand il se retrouva dans les rues de Beyrouth, Pierre se demanda s'il n'était pas au bout de sa mission, si son devoir n'était pas de repartir pour la France. S'il n'avait pu restituer les richesses dilapidées, du moins leur propriété ne passerait pas en des mains indignes. De retour chez lui, il réaliserait les biens de son père, ne gardant pour Irène et pour lui que ce qui provenait du petit héritage maternel. Sous forme anonyme, le reste serait envoyé en Syrie comme étant la propriété de Basiléa, si jamais elle vivait encore et se faisait connaître. Sinon, ce serait sur la tête de Kadja que l'inutile fortune s'accumulerait, mais ce n'était pas à Pierre de décider l'opportunité d'une restitution que l'honneur lui faisait désirer aussi complète que possible.

Maintenant que tout était résolu, le jeune homme retrouvait un calme étrange. De cette terre de Syrie, une sorte d'enchantement montait vers lui. Quand Irène serait la femme de Georges, il reprendrait sa liberté. Liberté dérisoire quand on n'a plus le sou et une vie à refaire. Alors, il songea qu'il pourrait s'engager dans ces bataillons coloniaux toujours en marche sur la grande route du monde. Peut-être, un jour, sous l'anonyme uniforme de simple soldat, reverrait-il un ciel comparable à celui-là, des maisons à blanches terrasses se reflétant parmi des eaux courantes, Tripoli et l'adorable vallée de la Kadicha que domine la masse du château-prison ; Antioche au passé sanglant et magnifique et ces monts du Taurus vers lesquels, disait Yako, le bizarre pèlerin du nationalisme syrien s'en était allé, emmenant avec lui une vierge dont Pierre répétait avec délices le doux nom de Myriam en évoquant les chers yeux qui exerçaient sur lui leur emprise.

Le crépuscule emplissait les rues de rayons obliques où dansaient de minuscules poussières dorées. Pierre, avant de regagner son hôtel, s'arrêta sous la tente d'un café. A la table voisine, il reconnut deux des jeunes attachés qui tout à l'heure se trouvaient au Consulat. Ils parlaient et ne s'interrompirent que pour saluer le jeune homme.

— Dommage, ce coup de tête, disait l'un. Avec Freyneuse, les services perdent l'un des meilleurs collaborateurs.

— As-tu une idée quelconque au sujet de ce départ précipité ? Freyneuse menait une vie rangée, pas de dettes, pas d'amourettes.

— Pas d'amourettes, je le crois, mais un grand amour.

— Un grand amour ? Première nouvelle.

— Cela datait de quelques jours à peine. Le coup de foudre. Tiens, te souviens-tu de la dernière tournée que fit notre ami Freyneuse ? C'est au cours de ces randonnées qu'il a dû rencontrer la femme qui a ravagé son existence. Depuis, on le voyait à peine, si ce n'est filant sur les routes au volant d'une auto. Puis, après avoir téléphoné d'Antioche et longuement parlé avec le Consulat, cela a été son retour. Tu te rappelles, hier soir, quand il nous fit ses adieux, cette expression désespérée qu'avait son regard ? Il a bu, lui si sobre, afin de s'étourdir, et ce dernier toast qu'il a porté !

— Oui, il m'a en effet, paru bizarre.

— L'amour, te dis-je, sous ce climat, il n'y a que l'amour ou l'alcool pour changer en une misérable chiffre, le plus brave d'entre nous. Alavier, lui, a été perdu par la boisson... Il est à l'hôpital où le toubib ne désespère pas de le désintoxiquer. Pour l'amour, c'est autre chose. Personne n'a encore trouvé le remède.

— Tout de même, en quelques jours, se laisser envahir par le désespoir. Ah ! si je connaissais la femme qui l'a repoussé. Quelque aventurière qui trouvait trop mince pour ses goûts la solde de lieutenant.

— Une aventurière ou une femme fidèle à ses devoirs. J'estime trop Freyneuse pour supposer, même une minute, qu'il ait pu mal choisir.

Avec un bruit de chaises remuées, les deux hommes se levaient. Pierre demeura à sa place, mais les termes de cette courte conversation étaient comme la lumineuse solution de cette poignante énigme. Irène, c'était elle dont le charme, sans doute, avait éveillé cet amour, si profond que le jeune homme lui sacrifiait même son avenir. Son cœur à lui qui, jusqu'alors, n'avait jamais aimé, s'effrayait devant la puissance de ce sentiment que les hommes de son âge ont coutume de traiter avec tant de légèreté. « On en souffre à mourir, se disait-il tout en regagnant le Palace où Georges, maussade depuis qu'il avait quitté Antioche, l'attendait, trompant son ennui en écrivant une longue lettre destinée à Irène.

Comme il pénétrait dans le hall où Georges noircissait sa sixième page, Pierre se posa une interrogation. Il se demandait si sa sœur avait pu ignorer le noble sentiment qu'elle avait inspiré et si, le devinant, elle y était demeurée insensible.

Il examinait son futur beau-frère comme s'il ne l'avait jamais vu avant cette minute. Ses cheveux d'un châtain clair aux boucles naturelles, son visage rond, empreint de bonté et d'intelligence mais qui gardait une apparence puérile, avec sa carnation d'enfant bien portant et cette bouche aux lèvres épaisses qu'un franc sourire détendait, à moins qu'une moue boudeuse n'en resserrât le contour. Des yeux gris, aptes à exprimer la gaieté ou la tendresse. Georges devenu homme était demeuré ce que le petit Morangis l'avait connu, alors qu'ils étaient tous deux de jeunes garçons et que Pierre et Irène se plaisaient à surnommer leur compagnon : le bon Toutou.

A côté de lui, Mlle de Morangis, si fine et tellement racée avec, sur ses traits serrés, une expression presque secrète, offrait un si grand contraste que Pierre en arrivait à se demander si elle pourrait être heureuse auprès de son ami d'enfance, disposé certes, à l'adorer à genoux et à satisfaire tous ses caprices mais incapable, peut-être, de deviner ses aspirations et de partager ses rêves.

— Eh bien ! s'exclama Georges, qui venait d'aperce-

voir son ami, te voilà bien silencieux. Ton entrevue avec le consul ?

— A été des plus cordiales. J'ai laissé entre ses mains tout ce qui peut, le cas échéant, servir à revendiquer la possession de la mine. Cette affaire est désormais réglée, du moins pour moi.

— Alors, nous regagnons la France ? Je t'avoue que ce climat me paraît plutôt torride et débilitant. Vivement, changeons de patelin.

— Je suis ravi de tes dispositions. Je voulais justement te demander de m'accompagner dans une excursion que je compte faire avant de regagner le Castelloux.

— Une excursion ? Je te vois venir. Balbech, Héliopolis, Tadmer, Palmyre ? Tu vois que j'ai consulté le guide. Soit, prenons le train qui nous déposera au beau milieu du désert où s'élèvent ces ruines célèbres. Je me trompe ? Bon, c'est la Terre Sainte vers laquelle nous dirigerons nos pas ? Inutile de me consulter. Où vous irez, j'irai. Je fais partie des bagages.

— Mon cher Georges, je ne plaisante pas. C'est très sérieux. Je t'ai parlé, je crois, de ce vieillard qui parcourt les montagnes et cherche à soulever les populations kurdes au alaouites, ennemis des Turcs auxquels Alexandrette doit revenir ?

— Vaguement. Je t'avoue que, en fait de vieillard, j'aimerais mieux repartir pour Antioche où Irène nous attend dans la passionnante société de la vieille toquée qui parfois me prend pour son fiancé et veut à tout prix me roucouler des romances datant du siècle dernier.

— Sois sérieux. Demain, je me renseigneral et nous partirons pour la vallée du Lechté.

— La vallée du Lechté, où ça perche-t-il ?

— Au pied même du Taurus.

— Ecoute, j'accepte de te suivre, bien qu'entre nous, il me semble qu'en fait de voyage d'agrément... mais je suppose que ta sœur sera des nôtres, sans quoi, je décline ta petite partie de plaisir.

Pierre hésita un instant. Antioche était en somme sur le chemin qu'ils devaient suivre. Peut-être le Saint homme aurait-il changé de résidence ; s'il entraînait

ses poursuivants au-delà de la frontière turque, rien ne forcerait les voyageurs à revenir vers cette ville alors que le Taurus-Orient-Express leur permettrait d'emprunter un autre itinéraire.

Le lendemain matin, Pierre faisait viser son passeport et celui de ses deux compagnons afin de pouvoir à son gré s'embarquer dans l'une des villes maritimes de la côte ou bien s'engager sur le sol ottoman. Comme la formalité était terminée, presque malgré lui, il posa à l'officier français qui lui avait facilité ces démarches et servi de caution et d'interprète, une question qui lui brûlait les lèvres :

— Je voudrais, mon capitaine, vous demander quelque chose. Avez-vous entendu parler d'un homme que l'on appelle Ibrahim Arif ?

L'officier tressaillit et son regard subitement scruta le visage de son jeune interlocuteur.

— Ibrahim Arif ? Le Gandhi syrien. Il nous a, durant notre mandat, donné assez de tablature. Il n'était pas une tentative de soulèvement, une difficulté entre les administrateurs des provinces, les autorités locales et la nôtre, pas un coup de main, pas une razzia où, en remontant aux sources, ne se retrouvât la néfaste influence de cet individu que l'on appelle un saint. Parfois, on en arrivait à se demander si, sous le prétexte de rendre à la Syrie son indépendance et son autonomie, il ne travaillait pas pour le compte d'une nation rivale. Il prêchait un nationalisme effréné, réclamait la division du pays en plusieurs villayets — autrement dit, des préfectures administrées selon la constitution Feysalienne de 1920, Tripoli, le Djebel Druse, le Sandjak d'Alexandrette, ayant Damas pour capitale. Pour le Liban, l'indépendance absolue. On le révère comme un saint et, sur les frontières turques, il vit dans un véritable nid de contrebandiers et de condottieri, prêchant maintenant la croisade contre les Turcs.

— Sa tête a été mise à prix ?

— Ah ! vous savez cela ? Oui, parce que, de l'autre côté, il excite les Kurdes à la révolte contre Khémal Pacha ; c'est une double et tortueuse besogne qu'accomplit cet Ibrahim.

— Et la jeune fille qui l'accompagne ?

— Comme vous êtes bien renseigné ! Une fille de son sang, dit-on, dont la beauté qui, paraît-il, est réelle, est un atout dans le jeu de cet homme ; mais, depuis si peu de temps en Syrie, comment êtes-vous au courant de ces choses ?

Voyant l'intérêt qu'il avait éveillé, Pierre n'hésita pas à narrer sa brève rencontre avec Ibrahim. Il cacha seulement ce qui avait trait à son tête-à-tête avec la nièce de l'agitateur.

— En vérité, s'exclama l'officier, on vous a affirmé que le Saint homme se cache dans la vallée du Lechté ?

Tout de suite, Pierre regretta ses confidences. Si, par sa faute, un malheur allait arriver à la jeune fille qu'il aimait ? Mais le capitaine semblait lire comme dans un livre ouvert dans l'esprit de Pierre de Morangis. Il se fit un peu narquois :

— Je gagerais que les beaux yeux de la nièce ont eu pour vous plus d'intérêt que les prédictions du vieillard. Partez pour la région du Taurus, Monsieur de Morangis, mais permettez que je vous fasse adjoindre un guide. Cela vous sera d'ailleurs indispensable en bien des circonstances. Acceptez-vous ?

Pierre hésita un instant. Le capitaine répéta sa question avec plus d'insistance.

— J'accepte, mais, à la condition qu'il ne sera causé nul ennui à cette jeune fille. Ce serait lâche à moi, de guider vers elle la police syrienne si sa liberté, sa vie...

— Monsieur de Morangis, interrompit l'officier, nous ne faisons pas la guerre aux femmes. D'ailleurs, Ibrahim lui-même n'a rien à craindre. Seulement, les autorités de ce pays que nous avons pour mission d'aider, aimeraient avoir sur ses agissements, sur son identité, quelques clartés supplémentaires. Un petit voyage à Beyrouth et l'homme redeviendra libre s'il n'a sur la conscience d'autres péchés que son ardeur de prédicateur inspiré. Et quant à la jeune personne, croyez-vous que cette vie errante et traquée soit celle qu'elle aimerait mener si elle avait le droit de choisir et pouvait échapper aux mains de ce fanatique ?

Blentôt après, Pierre se trouvait muni de tous les visas nécessaires. Le soleil, sur son déclin, teignait de

pourpre les cimes neigeuses du Liban et les eaux dormantes, baignant les assises des maisons que l'on croirait avoir déjà vues dans les vieux quartiers de Venise, se laquaient de moirures d'or rouge. Demain, Pierre de Morangis reverrait Antioche au calme médiéval, puis commencerait la folle aventure que sa raison désapprouvait mais où son cœur s'était engagé tout entier.

CHAPITRE XI

LE PORTRAIT DE BASILEA

Pour la dernière fois, dans le salon aux précieuses boiseries où les meubles et les bibelots venus de France se mêlaient aux sofas orientaux et aux guéridons de cuivre ciselé, parmi les épais tapis et les soyeuses tentures, Kadîja, avec des grâces désuètes et son français hésitant recevait les hôtes dont la venue avait secoué sa torpeur.

— Je suis sûr, charmante Kadîja, insinua Georges qui se plaisait à taquiner la pauvre folle, que la soirée ne s'achèvera pas sans que vous nous gratifiez du Rêve du Prisonnier, ou du cher Anneau d'Argent.

D'un geste mutin, la veuve secoua la tête, faisant tinter les pendeloques de turquoises et d'or qui garnissaient sa calotte de velours et pesaient à ses oreilles.

— Non, non, moi plus chanter le ser anneau d'argent. Moi retrouvé un air bien plus zoll.

— En vérité. Et lequel ? Serait-ce : « Malbrough s'en va-t'en guerre ? » ou : « Il pleut, il pleut, bergère... »

La femme réfléchit quelques secondes ; son regard étonné se fixa sur le jeune homme qui riait de tout son cœur :

— Non, pas connaître ces romances, mais, regardez... Triomphante, elle courut vers le piano et rapporta un album qu'elle ouvrit à côté d'elle, sur le divan qui occupait tout un mur du salon.

— Moi, retrouvé ces jolies chansons dans la chambre de Basiléa. Elle chantait aussi. Voyez ; il faut tout de suite jouer cette musique. Cela fera plaisir à Basiléa.

Ce nom répété deux fois frappa l'attention d'Irène. Elle s'approcha, voulut feuilleter l'album dont l'infortunée petite Syrienne avait, avant elle, tourné les pages. Soudain, elle poussa un cri de surprise. Entre les pages jaunies que les notes de musique couvraient, une grande photographie venait d'apparaître. C'était celle d'une jeune fille aux traits purs et aux grands yeux dont la froide reproduction n'avait pu éteindre la lumière.

— Basiléa ! s'exclama Mlle de Morangis, reconnaissant le visage que les petites photos d'amateurs lui avaient rendu familier. Puis, tristement, elle ajouta : Comme elle était belle !

Les deux hommes, à cette remarque, s'avancèrent à leur tour, mais tandis que Georges jetait un coup d'œil indifférent sur la délicieuse image, Pierre, subitement, pâlit. Il voulut s'emparer du carton. Ses mains tremblaient et, perdant tout contrôle de lui-même, il se mit à balbutier :

— Ce n'est pas elle... Non, non c'est impossible !

— Qu'y a-t-il, Pierre ? questionna Irène à qui le trouble de son frère ne pouvait échapper.

— Il y a... Il y a que j'ai, il y a quelques jours, rencontré une jeune fille dont ceci est le portrait fidèle. Mais je ne m'explique pas comment cette photographie se trouve ici, ni pourquoi vous supposez qu'elle représente la fille d'Hadj Agha Rachid.

Tout de suite, Mlle de Morangis, moins émue que ne l'était son frère, se demanda si quelque miraculeux hasard n'allait point les mettre sur les traces de la disparue. Ses questions pressées, précises, arrachaient peu à peu la vérité au jeune homme en plein désarroi ; mais bientôt elle comprenait combien était tenu le fil qu'elle cherchait à renouer. Cette enfant de quinze à seize ans que Pierre n'avait fait qu'entrevoir, pouvait-elle avoir le moindre lien de parenté avec la jeune fille

enlevée en 1909 ? Pourtant, une coïncidence revenait sans cesse à son esprit. Basiléa avait été emmenée par un Kurde et celui qui se disait l'oncle de Myriam était un Kurde, lui aussi.

Durant toute la nuit — la dernière qu'elle passerait à Antioche — Irène ne parvint point à chasser de son cerveau le souvenir de Basiléa. Elle se leva avec le jour, espérant que l'air qui rafraichissait le patio — cet air qui avait circulé dans le désert puis avait effleuré les cimes sourcilleuses du Taurus — apaiserait la fièvre qui battait à ses tempes.

Elle s'assit sur le rebord du bassin. Bientôt, la vieille Amina vint l'y rejoindre. A mi-voix, une longue conversation s'engagea entre elles.

Quand, deux heures plus tard, Pierre de Morangis et Georges Villary vinrent pour installer la jeune fille dans l'auto qui devait les conduire jusqu'à la frontière turque, ils ne furent pas peu surpris d'apprendre que la caravane compterait un membre de plus. Non seulement, Yako était du voyage, mais le vieux Djemil Brahim accompagnait Irène, laquelle paraissait bien décidée à emmener avec elle l'ancien serviteur d'Agha Rachid.

Quand tout le monde eut pris place dans la voiture que Georges avait pour mission de piloter, Pierre assis à côté de son camarade détourna la tête, ce qui lui permit d'apercevoir une autre automobile qui, tout le long du trajet devait suivre la sienne ; occupée seulement par deux hommes, mais deux hommes braves et résolus qui, le cas échéant, prêteraient main forte à la petite troupe si, selon l'expression de Yako, les fusils portaient tout seuls dans le repaire où Ibrahim se croyait en sécurité.

.....

Face à la frontière turque, dans une sorte de « no man's land » semé d'énormes rochers noirs figurant sur le sol une végétation sinistre où, jaillie d'un formidable volcan à l'époque des dernières convulsions de l'écorce terrestre, une coulée de lave a creusé entre les coteaux sans verdure, une profonde vallée, un paysage

d'apocalypse attend le voyageur assez hardi pour explorer ces contrées, refuge des contrebandiers kurdes.

Les villages y sont rares et misérables : chétives huttes parmi les grands roseaux qui entourent les marécages où stagne la fièvre paludéenne. On s'étonne, dans ce pays inhospitalier, de rencontrer quelque chose qui ait l'apparence d'une ville.

Meïdan Ekbès, avec sa gare toute neuve où devrait aboutir après avoir cheminé parmi les vallons profonds et les gorges resserrées entre deux pans de montagne, le Taurus-Orient-Express dont le convoi, venu d'une autre partie du monde, doit vaincre la barrière réputée infranchissable avant de déboucher dans cette vallée du Letché à l'aspect désertique et malsain.

Les bâtiments neufs de la gare frontière attendent toujours l'occupation des Turcs. Quelques cases, de singuliers locaux où s'entassent toutes sortes de marchandises venues d'Alep ou de Lataquié et un unique café, c'est tout Meïdan Ekbès ; mais, la nuit, d'étranges expéditions s'organisent ; c'est là le véritable entrepôt où puisent les contrebandiers qui, au péril de leur vie, se glisseront, par des pistes connues d'eux seuls, entre deux postes de gendarmes kémalien, établis de vingt kilomètres en vingt kilomètres, où la consigne est de tirer à la plus petite alerte et de ne faire aucun quartier. Les Kurdes batailleurs qui profitaient des troubles pour se livrer à leur passion de razzias et de représailles, trompent maintenant leur goût du risque en se livrant au jeu dangereux et émouvant de la contrebande.

L'officier de gendarmerie indigène qui préside aux destinées du Caza de Meïdan Ekbès avait sans doute été averti de l'arrivée des voyageurs. Quand l'auto stoppa devant les coquets bâtiments de cette gare où nul train ne daigne s'arrêter, toutes les difficultés étaient déjà aplanies et Mlle de Morangis reçut dans l'une des chambres blanchies à la chaux de l'unique établissement public une hospitalité empressée. Quant aux deux jeunes gens et à leurs serviteurs, ils logeraient, ainsi que le lieutenant de l'armée syrienne et son compagnon — un agent français du Service des renseignements — dans l'une des cases du village. Ainsi la curio-

sité des indigènes serait moins surexcitée.

Un voyage d'agrément pour les uns, une tournée d'inspection pour les autres; il faudrait mettre le temps à profit, obtenir quelques renseignements précis des habitants qui voudraient bien se laisser questionner, sans quoi, l'on avait de grandes chances de ne jamais connaître le refuge où Ibrahim Arif se terrait entre deux tournées de prédication.

Cette nuit-là, Irène, sous la moustiquaire qui emprisonnait sa couchette, ne pouvait trouver le sommeil. Il lui semblait que la présence d'un occulte danger la tenait, les yeux grands ouverts, au milieu de l'obscurité pleine de bruits menaçants. C'étaient de brefs craquements dans le plancher ou dans les murailles. Parfois, elle s'imaginait qu'un pas furtif s'avavançait jusqu'au seuil de sa porte. N'y tenant plus, elle prit le parti de se lever. Elle ne s'était dévêtue qu'à demi. Par la fenêtre, un air presque glacé pénétrait jusqu'à elle. Elle jeta son manteau sur ses épaules frissonnantes et, sans faire de la lumière, elle s'accouda au rebord. L'horizon, devant elle, paraissait bouché par l'imposante masse des montagnes. Comme elle se sentait loin de son pays, de sa chère demeure ! Il lui semblait être un jeune arbre déraciné et que l'orage assaille. Tout, en elle, était trouble et regrets et elle se demandait si elle retrouverait jamais la paix de son cœur.

Alors, elle joignit les mains et se mit à prier. Bientôt, une sorte de sérénité descendit en elle. Pour la première fois, elle pouvait évoquer le nom du lieutenant Freyneuse, appeler sur lui la protection divine, sans sentir au fond d'elle-même ce sentiment ardent et passionné qu'il lui avait fallu tant de force de caractère pour garder secret. En même temps, elle pensait à Georges, à leur jolie tendresse que cet amour venu trop tard avait failli lui faire renier.

• Je serai pour lui une compagne fidèle et aimante, vous m'en donnerez la force, mon Dieu... Vous permettez que j'oublie...

Oublier, non ; elle savait bien qu'elle n'oublierait pas, qu'elle ne voulait pas oublier. Seulement, dans son cœur apaisé, c'était une amitié indéfectible, faite de sympathie et d'admiration qu'elle vouait à l'homme

qui avait su renoncer et lui donner l'exemple de la loyauté et du courage.

Au-dessus de sa tête, Irène venait d'apercevoir une étoile. Elle n'en connaissait pas le nom, mais son éclat bleuâtre la rendait pareille à quelque regard bienveillant qui s'abaissait sur elle. Plus calme, elle allait regagner son lit quand le silence nocturne s'emplit soudain de lointaines rumeurs. Cela venait de l'étrange amas de rochers et de ravins qui se déroule, en plans heurtés et cahotiques, jusqu'à la formidable barrière du Taurus. Bientôt, le bruit parut se rapprocher. En même temps, on distinguait dans la désertique campagne des points lumineux qui bougeaient. Sans doute, Irène n'avait-elle pas été seule à percevoir ce tumulte. Des cases s'étaient ouvertes, des hommes se précipitaient. On apercevait, sous la faible clarté des étoiles, les armes qui brillaient, enfoncées dans les larges ceintures et la double cartouchière traçant sur les vestes soutachées d'or, une X aux branches égales. Maintenant, des femmes portant des lampes-tempête se joignaient au cortège.

Dans la nuit sans lune, éclairée seulement par ces mouvantes clartés, un aspect fantastique et presque effrayant se répandait sur ces gens dont les exclamations paraissaient annoncer un malheur. Le reflet d'une torche, portée à bout de bras par un enfant, frappa soudain le visage de l'officier que Pierre, à l'arrivée, avait présenté à sa sœur, sans toutefois lui avoir dit pourquoi les deux voitures avaient suivi la même route et abouti au même endroit. Son immobilité, son inaction lui devenaient insupportables. A peu près certaine de retrouver devant l'hôtel son frère et son fiancé, Irène à tâtons, acheva sa toilette et descendit résolument. La porte était grande ouverte, le café éclairé mais désert. Comme elle hésitait avant de franchir le seuil, elle s'entendit appeler :

— Irène, pourquoi as-tu quitté ta chambre ?

Georges et Pierre l'ayant aperçue venaient de se placer à côté d'elle; le lieutenant Kahim et son compagnon s'avançaient :

— Que se passe-t-il donc ? questionna la jeune fille. Croyez-vous que l'on puisse dormir avec une pareille

rumeur ? Je vous en prie, Messieurs, renseignez-moi ; d'ailleurs, s'il y a un danger, ma place est aux côtés de mon frère.

— Rassurez-vous Mademoiselle, répondit le Syrien, nous ne sommes plus aux temps des razzias et des attaques à main armée. La paix règne des deux côtés de la frontière. Je crois cependant qu'il s'agit d'un engagement entre douaniers turcs et contrebandiers kurdes. Que voulez-vous ? Ces gens ne peuvent se tenir tranquilles. Le goût de la rapine et de la bataille est en eux. Ce qui m'étonne, c'est que généralement ces choses demeurent secrètes. Les blessés pansent silencieusement leurs plaies, terrés dans quelque coin, abrités dans quelque repaire sûr. Quant aux morts, on se contente de constater leur absence quand le temps normal du retour est par trop dépassé. Il se trouve toujours quelqu'un de leur sang pour les venger, mais, tout ceci s'accomplit dans le plus grand mystère. Cette fois, il doit être arrivé malheur à un personnage tout à fait important.

Peu à peu le vide s'était fait dans la rue — si l'on peut appeler rue cet espace que des boutiques plutôt semblables à de provisoires baraquements bordaient de leurs façades de bois hermétiquement closes. La petite troupe s'était éloignée. Dans la campagne parfois, on apercevait la lueur des lanternes balancées par leurs porteurs. Un temps assez long s'écoula. L'officier indigène avait entrepris une conversation assez animée avec un marchand lequel ne s'était pas joint au groupe qui avançait sur un chemin bordant la frontière, toute proche de la station internationale si abandonnée.

Quand le lieutenant de gendarmerie revint vers eux, il prononça à l'oreille de son compagnon une phrase qui fit pousser à ce dernier une exclamation de surprise.

— Ah ! par exemple, Messieurs, si ce qu'on vient de me dire est véritable, nous n'aurons pas à pousser plus loin nos recherches ! Ibrahim Arif a été blessé au moment où il cherchait à passer la frontière. C'est son corps, sans doute son cadavre, que ses compatriotes sont allés chercher.

A son tour, Pierre jeta un cri, mais ce cri était : Myriam ! C'est à la jeune fille qu'il pensait, à la jeune fille qui avait dû partager le sort du vieillard et gisait, peut-être, sur le sol turc où personne n'oserait aller lui porter secours. Il allait se précipiter. Irène, qui, sans doute, depuis l'émotion que Pierre avait marquée devant le portrait qui lui rappelait les traits de la jeune Syrienne, avait deviné le secret de son frère, l'arrêta :

— Un peu de patience, supplia-t-elle. Que pourrais-tu, seul, dans cette région inconnue ? Tomber à ton tour sous les balles des gendarmes turcs ? Tu ne parviendrais pas à la sauver. Aie confiance. Ces officiers, mieux que toi, pourront se faire écouter. Ils ne laisseront pas une femme sans tenter de la secourir.

Le regard dont Pierre de Morangis remercia la jeune fille fut pour elle — si surprenant que ce sentiment lui parût — le plus éclatant des aveux.

La distance qui séparait l'agglomération de Meïdan-Ekbès de l'endroit où le drame avait eu lieu, était sans doute très court, car, déjà, le groupe revenait sur ses pas, mais son allure plus lente était celle d'un cortège ou d'un enterrement. Enfin, après une attente qui parut à tous interminable, on vit s'avancer, porté par quatre hommes au visage durci, équipés comme pour une expédition guerrière, un brancard sur lequel on avait jeté un manteau de drap sombre ; mais sous l'étoffe, le faible renflement d'un corps allongé se devinait. Ces gens aux traits farouches, aux épaisses moustaches noires, portant la carabine sur l'épaule et le turban autour de leurs fronts, Irène ne les avait pas aperçus lors de son arrivée. Sans doute se tenaient-ils terrés dans quelqu'une de ces cases où gisent les rares autochtones de Meïdan Ekbès, prêts pour l'une des expéditions nocturnes, lesquelles consistent à se ravitailler de soieries et de cachemires dans les cinquante entrepôts mis à la disposition des fraudeurs. Comment Ibrahim Arif s'était-il joint à eux ? Ceci était un secret que nul d'entre ces hommes ne dévoilerait.

Devant l'un des magasins, le funèbre cortège s'arrêta. Les porteurs de lampes avaient formé un cercle derrière lequel les quatre Français se tenaient.

D'un geste emphatique, l'un des hommes souleva le

manteau et la face cireuse d'un vieillard apparut. La tempe était trouée d'une balle. Le sang déjà se coagulait. La grandeur qu'avait, malgré tout, ce spectacle, serrait les gorges. Soudain, un cri douloureux s'éleva, un cri qui se prolongeait en une sorte de plainte. Echappant aux mains de deux femmes, une silhouette qu'une étoffe sombre drapait de la tête aux pieds, vint s'écrouler devant la civière mortuaire. Cette fois, Pierre fut incapable de se maîtriser. A son tour, il jeta un appel :

— Myriam !

Lentement, la forme agenouillée se détourna. Du manteau qui la voilait tout entière, une face très pâle surgit. Sur ses joues, plus livides encore d'être éclairées par de fantastiques et mouvantes lueurs, des larmes coulaient, traçant un sillon brillant.

— Myriam, répéta Pierre de Morangis. Et parmi les assistants qui, impressionnés, s'écartaient d'eux-mêmes afin de lui livrer passage, il s'avança, les bras tendus, vers la jeune fille. Quand il fut tout près d'elle, elle sembla vaciller. Sur ses yeux noyés de pleurs, ses paupières aux longs cils battirent. Elle se serait écroulée sur le sol si le jeune homme ne l'avait reçue contre sa poitrine.

Avec d'innies précautions, la soulevant entre ses bras, comme une enfant fragile, Pierre emporta la jeune Syrienne jusqu'à la salle du petit café. Il l'étendit sur une banquette qui régnait autour de la modeste pièce, puis, tournant vers ceux qui l'avaient suivi un visage tordu par l'angoisse :

— Elle n'est pas blessée ? questionna-t-il.

Irène s'était penchée sur le corps inerte. A cette seconde, elle fut à son tour frappée par l'étonnante ressemblance qui existait entre la photographie qu'elle avait contemplée dans les mains de Kadija et les traits de cette inconnue, que son frère nommait Myriam et que ses compatriotes, maintenant groupés devant le divan, appelaient du nom de Leilah.

Bouleversée, Irène se redressa. Ses yeux cherchaient, appelaient quelqu'un. Enfin, elle aperçut le vieux Djemil. Elle lui fit signe de s'approcher et lui ordonna, par geste, de regarder la femme évanouie.

L'hésitation du vieil homme ne fut pas de longue durée. Il tomba à genoux, portant à ses lèvres la main glacée qui s'abandonnait et pleurant et riant à la fois ; dans son langage que Mlle de Morangis ne comprenait pas, mais dont elle devinait le sens, il clamait sa certitude et sa joie.

Une pareille ressemblance était impossible : l'enfant évanouie était bien la descendante de sa chère maîtresse, la fille de Basiléa.

CHAPITRE XII

L'HISTOIRE DE MYRIAM

Après un voyage hâtif durant lequel Myriam n'avait pour ainsi dire pas repris sa connaissance, la jeune fille avait trouvé, dans la douce maison d'Antloche, les soins et la tendresse qui pouvaient le mieux favoriser son retour à la conscience et à la santé.

Certes, l'ébranlement avait été terrible. Malgré qu'elle fût habituée à la vie errante et parfois dangereuse que son oncle lui faisait mener, jusqu'alors celle que les populations Kurdes nommaient avec vénération la « Colombe du matin » n'avait pas eu conscience des dangers qui l'environnaient. Pourquoi, après avoir prêché dans les villages des montagnes, l'indépendance absolue d'un pays formé de trop de races pour se gouverner harmonieusement lui-même, Ibrahim Arif avait-il voulu passer la frontière, poursuivre dans d'autres régions ce qu'il croyait être sa mission ? Entouré de fidèles partisans, il avait tenté l'aventure. Tout devait s'accomplir le mieux du monde, et ce n'était pas la première fois que le Saint homme franchissait les sauvages défilés du Taurus.

Peut-être, cette fois, fut-il trahi. Avait-il oublié que sa tête était mise à prix ? A peine eut-il quitté la retraite dans la montagne où, depuis deux jours, Leilah et lui attendaient leurs guides, avant même de mettre le pied sur le territoire turc, dont la frontière, à certains endroits, demeure assez vague, la poudre se mit à parler. Trois hommes furent, dès le début, touchés, mais ils parvinrent à s'enfuir. Ibrahim Arif, frappé mortellement, était demeuré sur place. Deux de ses compagnons, particulièrement attachés à l'ascète, traînèrent son corps jusqu'aux environs de Meïdan Ekbès. Quant à Leilah, par miracle, elle avait échappé au danger d'être capturée vivante ou mortellement frappée.

Ce récit, elle l'avait fait par bribes ; tandis que la fièvre la brûlait encore, elle revivait comme un cauchemar obsédant les heures dramatiques.

Ce fut un beau jour de fête quand, soutenue par Amina, la nièce d'Ibrahim Arif, enfin entrée en pleine convalescence fit, dans la cour intérieure où les dernières roses s'effeuillaient, ses premiers pas.

Bientôt, elle dut s'étendre sur la chaise-longue chargée de coussins précieusement brodés que l'on avait préparée pour elle. C'était cet instant que Pierre et Irène de Morangis avaient choisi pour tenter la définitive épreuve.

Irène était venue s'asseoir auprès de la petite Syrienne, tandis que Georges Villary et Pierre, dont le cœur battait à se rompre, demeuraient debout derrière le lit de repos.

— Vous vous sentez tout à fait bien, chère Myriam ? questionna Irène.

— Tout à fait. A vous je dois la vie, mais aussi... elle rougit, hésita et son charmant visage se détourna, cherchant le regard de Pierre. Aussi à vous, M. de Morangis.

— Ne vous êtes-vous pas demandé, poursuivit Irène, comment il se fait que nous vous ayons conduite à Antioche, dans cette maison où tout le monde vous aime déjà ?

— Antioche ! Je suis à Antioche ! Oh ! comme je suis heureuse ! C'est à Antioche qu'est née ma mère, que j'ai si peu connue...

— Vous en êtes certaine, demanda Pierre, dont la voix s'étranglait.

— Certes, fit Myriam, en souriant à celui qui venait de parler.

— Et le nom de votre mère, vous ne l'avez pas oublié, non plus ?

— Le nom de ma mère. Là-bas, on l'appelait Guzidé, mais elle portait un nom secret, comme celui de Myriam, qui me fut donné quand je reçus le baptême chrétien. Celui de ma mère était Basiléa.

Avec des cris de joie et des larmes, Amina s'était jetée aux genoux de la jeune fille. Elle couvrait de baisers fervents les petites mains couleur d'ambre doré. Maintenant, tout était clair, tout était lumineux, et, parce qu'ils étaient profondément croyants, le frère et la sœur reconnaissaient dans la prodigieuse aventure la volonté divine qui les avait guidés vers l'accomplissement de la mission qu'un père, repenté et pardonné, leur avait léguée, tel un héritage sacré d'honneur et de devoir.

Reconnue pour descendante d'Hadj Agha Rachid, non seulement par le couple de vieux serviteurs, mais par Kadija elle-même, qui, depuis l'arrivée de cette jeune fille — vivant portrait de sa nièce Basiléa — semblait peu à peu sortir de sa torpeur, Myriam ne pouvait éprouver aucune difficulté à entrer en possession des biens dont elle était l'unique héritière. Si l'or du Liban ne devait pas augmenter fabuleusement ses richesses, il restait à lui remettre tout ce que M. de Morangis avait destiné à la réparation de ses torts. C'était une tâche douloureuse, mais que Pierre n'aurait laissé à personne le soin d'accomplir. D'ailleurs, que pouvait-il maintenant exister entre lui, pauvre et sans situation, et la petite héritière ? Déjà, la date du départ — impatientement attendue par Georges Villary, car elle l'acheminerait vers celle, si ardemment souhaitée, de son mariage — était arrêtée; seule, Myriam ignorait que, bientôt, ses amis reprendraient le chemin de leur Provence.

Pour jouir jusqu'au bout des dernières journées, Pierre avait remis à la veille du départ la confession qu'il lui fallait faire. Après un dîner que Kadija avait présidé, non plus avec ses bizarreries de maniaque, mais avec le charme dû à une éducation raffinée et à

sa grâce orientale, Pierre entraîna Myriam vers la cour intérieure sur laquelle un ciel, où le vert tendre s'alliait au couleurs du cyclamen, tendait un dais léger de soies changeantes. Ils s'assirent tous deux sur la margelle du bassin. Le jet d'eau avait un bruit clair et monotone, tandis que, sur la terrasse, une colombe roucoulait avant de s'endormir. Myriam, après avoir levé son front, dont la pâleur ambrée semblait irradier une sidérale clarté, vers le ciel où elle guettait l'apparition de la première étoile, porta son regard sur le jeune homme qui admirait cette beauté, à la fois souveraine et touchante. Sans doute, surprit-elle le sens de ce regard qui se détourna aussitôt, car elle sourit, et, prenant la main de Pierre de Morangis, elle parla, de cette voix un peu gutturale dont les intonations bouleversaient le malheureux garçon.

C'étaient des mots de reconnaissance, des mots puérils, comme une petite fille aurait pu en prononcer, mais on sentait qu'un cœur de femme les avait dictés.

— Ma vie, disait Myriam, a commencé le jour où votre voix s'est fait entendre ; elle finirait le jour où mes yeux ne vous verraient plus.

— Cependant, voulut objecter Pierre, il va falloir nous séparer. Je dois retourner en France avec ma sœur.

— Je sais, répondit la jeune fille, dont les longs cils, au bord des paupières baissées, mettaient sur les joues une ombre mouvante, mais, si vous le permettez, je partirai avec vous. J'étouffe dans cette maison silencieuse. J'ai vécu une existence errante, libre, au grand air. Je mourrais entre ces murs que hante le souvenir sanglant des assassinés. Je veux aller en France, emmenez-moi avec vous. Je serai la servante de votre sœur, son esclave...

Une infinie tendresse, un don absolu de soi, dictaient cette naïve proposition.

— Vous, une esclave, Myriam ! Songez à ce que vous êtes, à la race dont vous descendez. N'êtes-vous pas l'unique héritière d'une grosse fortune ?

— Je ne veux pas de cette fortune, si elle doit m'enlever mes seuls amis.

Les petites mains brunes serraient passionnément la

main qui n'avait plus la force d'échapper à leur étreinte. Pierre baissa la tête. Serait-il lâche au point d'oublier son devoir. L'amour le forcerait-il à trahir un tel serment ? Il se leva brusquement. Il lui semblait entendre une voix intérieure qui était celle de son père et le rappelait au sentiment de l'honneur.

— Ecoutez-moi, Myriam, sans m'interrompre, je vous en supplie. J'ai un aveu à vous faire, bien pénible pour mon amour-propre. Quand j'aurai fini de parler, tout sera fini. Vous comprendrez qu'il ne me restera plus qu'à m'éloigner de vous, de vous dont tout me sépare, alors que...

Un sursaut d'énergie lui fit interrompre sa phrase, celer l'aveu qui allait lui échapper. Il parla, les yeux baissés, les bras croisés sur sa poitrine, s'interdisant de chercher à lire sur le visage de l'aimée les réactions que la triste confession pouvait entraîner. Quand il eut fini, la nuit aux ombres épaisses avait tracé autour d'eux un cercle magique. Un peu de clarté flottait seulement aux abords du bassin, mais leurs traits demeuraient vagues et leurs yeux, qui se cherchaient, ne parvenaient point à exprimer leur muet langage.

Dans le silence de Myriam, Pierre crut deviner sa condamnation.

— Maintenant que vous savez tout, disons-nous adieu, Myriam. Laissez-moi seulement vous demander une grâce ?

— Laquelle ? questionna une voix tremblante.

— Votre pardon pour celui qui n'est plus.

— Pour votre père, mon pardon ? Oh ! M. de Morançais ! Me jugez-vous si mal ! Cette confession, comme vous dites, j'aurais voulu ne pas l'entendre, car je vous admire plus encore de ce que vous avez fait pour moi. Je vous admire, mais, hélas ! je comprends maintenant combien j'ai pu me tromper. Ce que j'espérais être une sympathie... une affection... c'était le devoir qui vous l'inspirait. Folle, pouvais-je être aimée par un homme comme vous ! Une sauvagesse, voilà ce qu'est à vos yeux la pauvre Myriam ! Cet argent, je n'en veux pas ; qu'il aille aux pauvres ! Ma vie est finie, et je voudrais être morte !

Elle avait prononcé ces phrases presque incohéren-

tes avec une telle véhémence que Pierre n'avait pu l'arrêter. Ce fut une crise de larmes qui agenouilla Myriam, sanglotante, son front appuyé au rebord du bassin.

Eperdu, Pierre voulut la relever. Il la porta presque jusqu'au banc à dossier de marbre, la serrant sur sa poitrine et, malgré lui, des mots d'amour s'échappaient de ses lèvres. L'odeur de jasmin qui montait des tresses, enroulées comme un diadème autour du front de Myriam, achevait de le griser. Sa bouche se posa sur la nuque délicate que le chagrin faisait ployer et il jeta à la Syrienne le pathétique aveu qui l'étouffait et qu'il s'était tant promis de ne jamais prononcer.

Il n'avait pas encore dénoué l'étreinte passionnée, mais respectueuse, car celle qu'il serrait contre sa poitrine porterait bientôt son nom, lorsque Georges et Irène, surpris de cette longue absence, parurent sur le seuil d'une des pièces donnant sur la galerie. En même temps, un rectangle de lumière rose venue de l'intérieur dissipa en partie l'obscurité qui enveloppait les deux amoureux.

— Pierre ! appela Irène, un peu inquiète, car elle savait ce que son frère avait résolu de faire, Pierre, la nuit est fraîche, et vous êtes tous deux vêtus légèrement. Revenez au salon; notre hôtesse, un peu souffrante, a pris congé de nous. Il faut que Myriam rentre dans ses appartements où Amina l'attend.

Sans oser répondre, la petite Orientale avait blotti son visage contre l'épaule de son ami. Ce fut Pierre qui, tendrement, la força à se relever, et, la conduisant vers Irène :

— Embrasse-la, ma grande sœur. Elle a pardonné et elle m'aime.

Ce mot résonnait, triomphal. Sans demander d'autres explications, Irène baisa les jolies joues encore humides de larmes.

— Chère Myriam, je savais que Pierre vous aimait. Vous le rendrez heureux, j'en suis sûre, comme nous serons heureux, Georges et moi.

D'un bras, elle enlaçait la petite amoureuse, cependant qu'elle tendait la main à son fiancé. Aucune ar-

rière pensée ne demeurait au fond de ce cœur loyal. L'image du beau chevalier qui l'avait un instant troublée par cet amour romanesque et subit — né d'une rencontre, grandi dans le cadre romantique du vieux château des Croisés — était maintenant estompée. Elle demeurerait parmi ces souvenirs de voyage, ces visions un peu féeriques, que l'on garde avec soi au retour d'un pays nouveau, où tout étonne, tente et séduit.

EPILOGUE

Le Castelroux a perdu sa triste apparence d'abandon. Toutes les fenêtres sont grandes ouvertes, et le soleil entre à flots dans les chambres tapissées, soit de cretonnes fleuries, soit d'éclatantes soieries orientales. Dans le jardin flamboient les opulents dahlias et les mandariniers sont couverts de petites sphères d'un jaune lumineux. Il a bien fallu parer la maison puisqu'une nouvelle maîtresse, bientôt, en franchira le seuil. Malgré le deuil encore proche, il a été décidé que les doubles noces se célébreraient avant la fin de l'automne. Depuis leur retour de Syrie, Irène et Myriam, les deux futures belles-sœurs, ont reçu l'hospitalité au château de M. et Mme Villary.

Ni l'industriel ni sa femme n'ont jamais rien compris aux motifs d'un voyage à l'issue duquel on leur a présenté, comme étant la fiancée de Pierre de Morangis, cette ravissante petite princesse des Mille et une nuits, mais comme tous deux ont été, dès le premier abord, séduits par le charme et la simplicité de la jeune Syrienne, Myriam a trouvé en eux des admirateurs passionnés et de sincères amis.

La bonne Emma escompte déjà l'effet que produira, sur ses relations lyonnaises, l'exotisme de bon ton et l'éblouissante beauté de celle que les Kurdes révéraient

comme une sainte et appelaient d'un nom qui lui allait si bien : « La colombe du matin ».

Quant à la sympathie de M. Villary, elle s'est manifestée d'une façon tangible, sous les espèces d'une place de directeur d'une usine qu'il vient de créer dans la région toulonnaise. Ainsi, Pierre pourra, sans se diminuer à ses propres yeux, accepter la fortune que sa fiancée lui apporte. Certes, l'or du Liban semble à jamais perdu pour l'héritière d'Hadj Agha Rachid, mais qu'a-t-on besoin de prodigieuses richesses quand on s'aime profondément ?

Là-bas, dans la maison tragique où coula le sang de ceux dont Myriam est issue, la douce veuve à l'esprit à demi réveillé continuera de mener son existence de recluse, entourée de ses fideles serviteurs.

Myriam aurait bien voulu les emmener tous trois avec elle, mais elle a compris que l'on ne transplantait pas sans danger ces êtres dont l'existence s'est écoulée dans les coutumes d'un pays qu'ils aiment par-dessus tout, parce que c'est le leur.

Le matin précédant celui fixé pour la double cérémonie que l'abbé Vidalet s'apprête à célébrer dans sa modeste chapelle de village, une lettre, portant le timbre de Marseille, parvint à Mlle de Morangis. Elle l'ouvrit sans fièvre, après un coup d'œil jeté sur l'écriture inconnue. C'était une très brève missive lui adressant les vœux de bonheur que formait pour elle, à la veille de son départ en Indochine, le lieutenant Freyneuse. Irène tenait encore la feuille entre ses mains quand Georges, les bras chargés de fleurs, pénétra gaminement par la fenêtre du salon. Elle eut un léger cri de frayeur et la lettre s'échappa de ses mains.

— Ma petite femme, ma petite femme chérie, répétait le jeune homme, reprenant par plaisanterie la gentille appellation de leur enfance. Il déposa la gerbe entre les bras d'Irène, puis, avisant la lettre, il la ramassa, et la tendit à sa fiancée.

— Encore des félicitations, je suppose ?...

— Oui, des vœux de bonheur d'un ami très lointain...

Et elle déchira le papier, dont les débris, un instant, flottèrent au gré du vent comme un blanc duvet de

colombe, puis s'éparpillèrent parmi les massifs qui ornaient la façade du château. Désormais, Irène était parvenue au port, où nul orage ne pourrait prévaloir contre la fidèle tendresse de celui auquel elle avait loyalement confié son bonheur.

FIN

MICHE ET SON SAUVAGE

Par RODOLPHE BRINGER

CHAPITRE PREMIER

— Madame la Supérieure demande Mademoiselle Micheline d'Alègre !

La voix nasillarde de sœur Félicité vibra dans le silence de la salle d'étude.

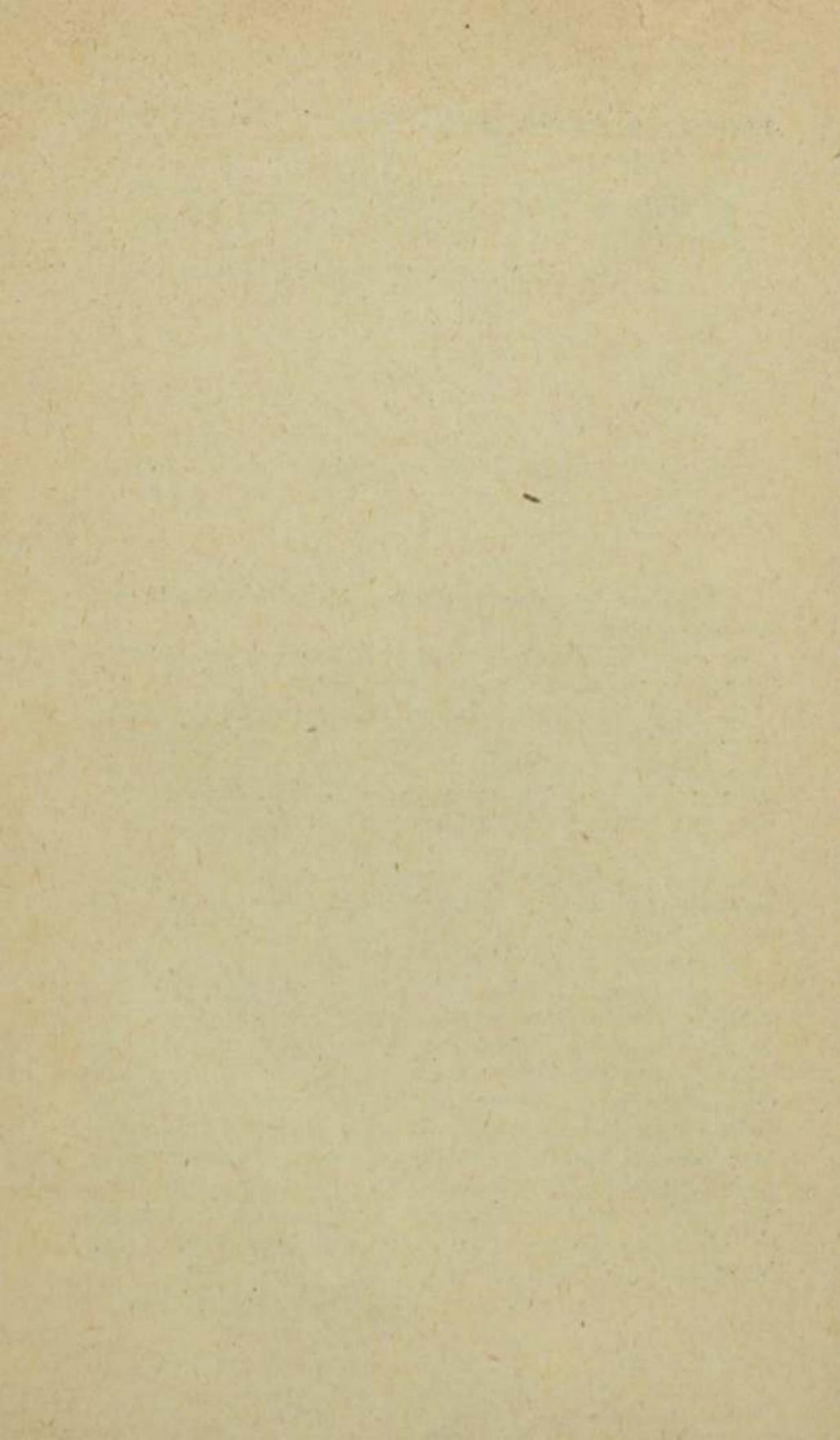
Le coude sur mon pupitre, la joue dans ma main gauche, indifférente au « Manuel du Brevet élémentaire » largement ouvert devant moi, je rêvais en regardant crever les petits bourgeons d'un vert très tendre, aux basses branches d'un vieux tilleul planté dans la cour.

Et il me semblait que ces petits bourgeons verts me regardaient aussi, et qu'ils se moquaient de moi, les impertinents.

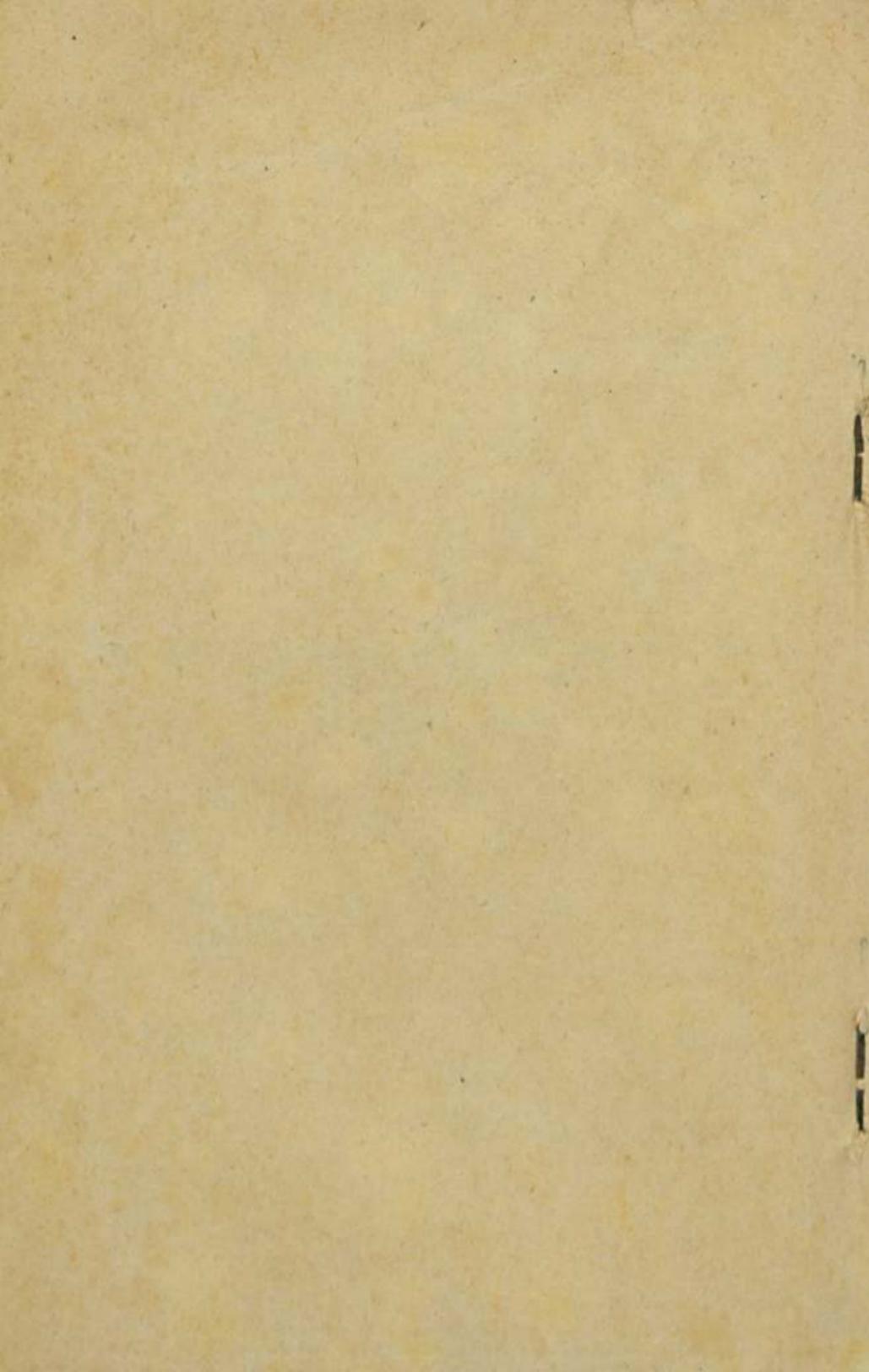
Réellement, je les entendais me dire :

— Comment ! Vous êtes encore là, mademoiselle Miche ! L'an dernier, à pareille époque, à la première rissette que nous avons décochée à messire Printemps il nous semble bien que nous vous avons déjà vue, assise sur ce même banc, devant ce même pupitre, avec ce même livre ouvert devant vous, et que nous reconnaissons bien !... Est-ce que vous n'auriez pas encore passé votre brevet ?... A votre âge ! Car, vous n'avez pas loin de dix-huit ans, mademoiselle Miche, et en voici bientôt dix que chaque avril, nous vous retrouvons dans ce même vieux logis !

(A suivre.)



Imp. J. Téqui, 3 *bis*, rue de la Sablière, Paris (France). — 1007-4-33.



LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÉVÉE DE LA FEMME ET DE LA
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

■■■■■■■■■■

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

2 francs

Abonnement d'un an :

France et Colonies	80 fr.
Etranger (Tarif réduit) ..	90 fr.
Etranger (Autres pays)	100 fr.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 2 fr. 50

Les numéros de Mars et Septembre : 7 fr. 50

*(Ces deux numéros, très importants, donnent
toutes les nouveautés de début de saison)*

■■■■■■■■■■

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies... UN AN : 30 fr.

PRIMES AUX ABONNÉES

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes

94, Rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

Collections bienfaisantes, à propager : La Belle Aventure...

*«...On ne peut que se réjouir de voir naître
une collection capable de donner, pour un prix
modique, des œuvres attachantes et saines.»*

(REVUE DES LECTURES, N° 8)



"La Belle Aventure"

Romans dramatiques
d'amour et d'aventures lointaines

**IL PARAÎT UN ROMAN COMPLET
LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS**

LE VOLUME, 64 p. sous couverture illustrée en 3 couleurs

1 fr.

Imp. des Beaux-Arts, Paris.